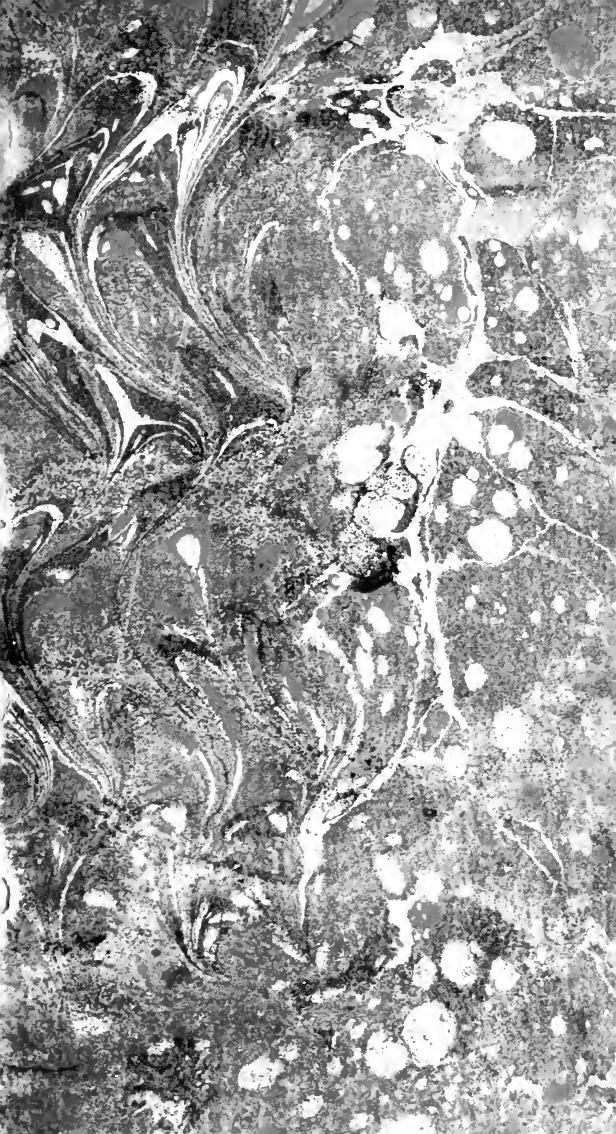


Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tyrnell Esq.



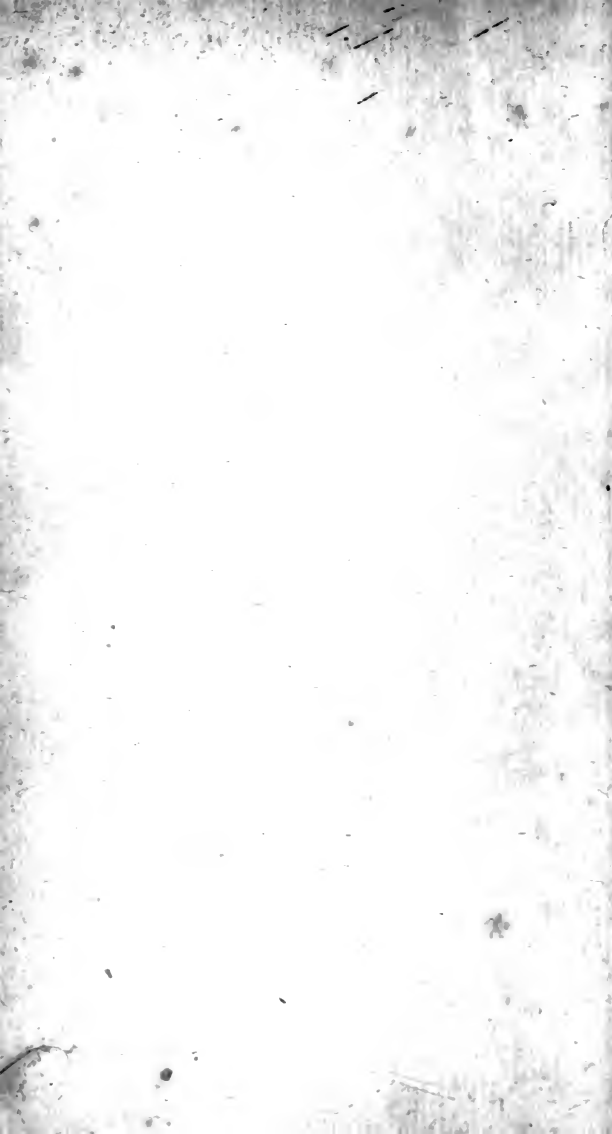
62

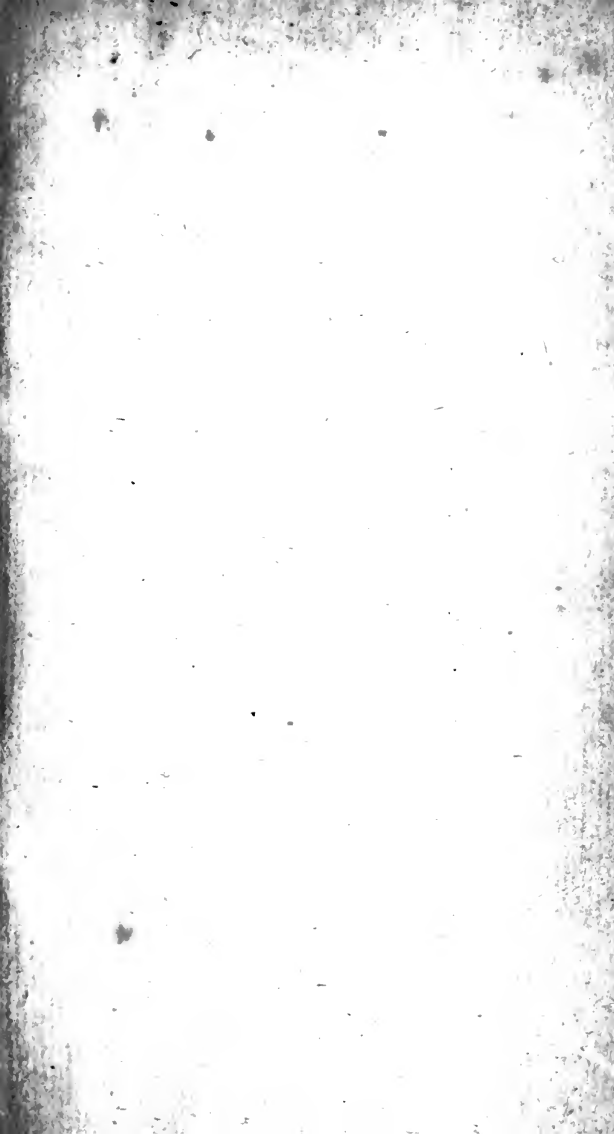
20 tones on
2 volumes
(reliques différentes)

98

1879

CS
F





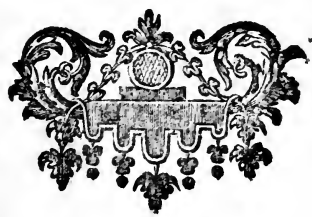


ECCLESIAST.
L.

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS
Etrangeres, par quelques Mission-
naires de la Compagnie de JESUS.

I. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, rue Saint
Jacques, proche Saint Yves, à l'Image
Saint Lambert.

M. DCC. XVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI,

231775.
27. 4. 29.

1871

1871

1871

1871

1871

1871



A U X .

JESUITES
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Je vous fais part de quelques
Lettres qu'on a reçûes depuis peu
de nos Peres , qui sont à la Chi-
ne , & dans nos autres Missions
des Indes Orientales. Ceux à qui
elles ont été écrites , me l'ont per-
mis. Ils l'ont mesme souhaité pour*

ã ij

EPISTRE.

vous engager à louer Dieu avec eux , des benedictions qu'il donne aux saints travaux de nos Freres , qui sont à l'autre extremité du monde.

Outre le zele de la gloire de Dieu , & l'interest que tous les membres de la Compagnie doivent prendre , à ce qui regarde le Corps , ceux qui parlent , ou dont on parle ici , nous sont unis d'une maniere particuliere. Nous les avons connus , nous avons vescu avec eux , il est bien consolant de sçavoir qu'en si peu d'années ils ayent déjà fait de si grands fruits , & qu'ils soient en état avec la grace de Dieu d'en faire de beaucoup plus grands. Persua-

EPISTRE.

dé que ces premières Lettres vous seront aussi agréables qu'elles sont édifiantes , je m'engage volontiers à vous en envoyer de semblables à mesure qu'on les recevra.

Quelque grande qu'ait été dans nostre Compagnie , dès le temps de saint Ignace & de saint François Xavier , cette ardeur pour les Missions Etrangères , qui est comme l'ame & l'esprit de nostre Institut : Vous sçavez mieux que moi que bien loin de s'y estre rallentie , elle s'y est conservée , par la miséricorde de nostre Seigneur , dans toute sa force , & qu'elle s'est mesme en quelque sorte accrue parmi nous en ces derniers temps.

EPISTRE.

Il y a près d'un siècle que les Jesuites de France ont eu le bonheur de porter la Foi, ou de travailler à la maintenir & à l'augmenter tous les jours dans les Isles & dans la Terre-Ferme de l'Amérique Meridionale, dans les Païs les plus sauvages du Canada & de l'Amérique Septentrionale, & dans tous les Royaumes du Levant^a, où elle est opprimée & persecutée par l'infidelité & par le schisme. Mais comme si ces grands Païs eussent été des bornes trop étroites à leur zele, ils ont cherché encore à l'étendre plus loin.

^a Dans la Grece, l'Anatolie, les Isles de l'Archipel, la Syrie, l'Egypte, l'Armenie, & la Perse.

E P I S T R E.

Il se trouva , il y a près de cinquante ans , (1658.) une occasion d'aller à la Chine , & dans les Royaumes voisins , & de tenter mesme l'entrée du Japon , où la fureur des Tyrans desoloit cette Eglise autrefois si florissante. Un très grand nombre de Jesuites de toutes les Provinces de France s'offrirent pour une si sainte expedition. Mais comme le nombre qu'on demandoit étoit limité , on n'en choisit que vingt , qui ont consommé leur vie dans les travaux les plus penibles de l'Apostolat.

Une infinité d'autres animez du même esprit & du mesme zele , ont depuis soupiré après ces

EPISTRE.

mesmes Missions. Mais quoique la moisson fût très-abondante, & le champ très-vaste & très-capable d'occuper un plus grand nombre d'Ouvriers Evangeliques que toute l'Europe n'en peut fournir, ils ont eu la douleur de mourir sans voir que de loin cette terre de benediction, que Dieu sembloit leur promettre.

Une Lettre du fameux Pere Ferdinand Verbiest, pleine de ce feu divin, que le Sauveur a apporté au monde, & qu'il a communiqué à ses Apôtres, ralluma encore plus vivement ce zele dans tous les cœurs. Nous eûmes la consolation de voir des hommes d'un mérite distingué, & d'une

E P I S T E.

capacité reconnüe , se presenter à l'envi en chaque Province , pour aller sacrifier leur vie & leurs talens à la gloire de la Croix du Sauveur.

Cette Lettre ayant fait les mesmes impressions sur l'esprit d'un Ministre ^a sage & zélé pour les interests de la Religion , il regarda la conversion de la Chine comme une entreprise des plus glorieuses à la France qu'on pust faire du Regne du Roy. Comme il travailloit alors à perfectionner les Sciences & les Arts , & qu'il sçavoit que les Chinois se piquent de ces connoissances plus que nulle autre Nation du

a. Feu Monsieur Colbert.

E P I S T R E.

monde , il crut que rien n'étoit plus capable de donner aux sciences & aux arts un nouveau lustre que la communication des découvertes qu'on pourroit faire à la Chine , & que rien en même temps ne seroit plus propre à faire recevoir l'Evangile à la Chine , que d'y envoyer des hommes qui fussent également zélés pour le salut des ames , & habiles dans les Sciences de l'Europe.

La mort de ce grand homme retarda l'exécution d'un si noble projet ; mais le zele de ceux sur qui on avoit jetté les yeux pour une si grande entreprise , ne s'éteignit pas. On l'éprouva quelques années après ; lorsqu'un au-

EPISTRE.

tre Ministre ^a animé du mesme esprit & de la mesme ardeur que le premier, voulut se servir de l'occasion de l'Ambassade qu'on en-voyoit à un des plus puissans Rois des Indes ^b, pour poursuivre un si glorieux dessein. Il demanda des Ouvriers Evangeliques aux Superieurs de nostre Compagnie: Et comme tous nos Colleges, & surtout ceux où les Jesuites font leurs études de Theologie, sont comme autant de saintes Academies des vertus & des sciences propres à former des hommes Apostoliques, & comme autant de fervens Seminaires des Missions Etrange-

a Feu M. de Louvois.

b Le Roy de Siam.

E P I S T R E.

res, on trouva à Paris dans le seul College de LOUIS LE GRAND. un beaucoup plus grand nombre de Missionnaires qu'il n'y avoit de places à remplir sur les Vaisseaux.

On en choisit six ^a que leur vertu & leur habileté dans les Mathematiques rendoient propres pour cet important dessein. Le merite de ces premiers Missionnaires fit qu'on en demanda bien-tôt un plus grand nombre. Sa Majesté eut la bonté d'en envoyer quinze autres. Ceux-ci furent suivis quelque temps après par plus de soixante, qui sont répandus dans les vastes Provinces

^a Les Peres de Fontenay, Tachard, Gerbillon, le Comte, Bouvet, & Visdelou.

EPISTRE.

de la Chine, & dans presque tous les Royaumes des Indes ^a, comme vous le verrez par la lecture des Lettres que je vous envoie.

Vous n'y verrez pas tous les travaux, toutes les persecutions qu'ils ont eu à souffrir, ni tous les dangers auxquels ils se sont vûs mille fois exposez; ils ne nous en écrivent ordinairement que ce qu'ils ne peuvent absolument nous cacher. Mais je croirois trahir la cause de Dieu, & rallentir le zele de plusieurs d'entre vous, si en attendant l'occasion de vous en faire un plus grand détail, je ne

^a Dans le Tonquin, le Bengale, le Maduré, à la Côte de Coromandel, & à Surate dans les Etats du Grand Mogol.

E P I S T R E.

vous disois en peu de mots ce que nous en apprenons d'ailleurs. Je sçai que l'amour de la Croix & l'esperance mesme du martyre sont comme le premier attrait, par lequel Dieu appelle un grand nombre de Missionnaires, & vous avez connu comme moi plusieurs de nos Freres, qui dans la resolution de se consacrer aux Missions, n'ont rien vû qui les déterminât à l'une plustôt qu'à l'autre, que l'esperance d'y trouver plus de souffrances & de dangers.

De plus de quatre-vingt Missionnaires François, qui sont partis depuis quinze ou seize ans pour la Chine, & pour les Indes Orientales, vous sçauvez donc que plu-

E P I S T R E.

sieurs ont fait naufrage ^a ; que des maux contagieux contractez au service des Soldats & des Matelots malades sur les Vaisseaux, ou des Chrétiens & des Infidelles dans les Terres, en ont emporté un grand nombre ^b, que d'autres ont été long-temps emprisonnez, ^c &

a Ceux qui sont morts dans les naufrages.

Les Peres Barnabé, Nivet de Thionville, & Philippes Avril.

b Ceux qui sont morts en chemin ou dans les travaux des Missions, ou de maladies contractées au service des malades.

Les Peres Rochette, de Serlu, de S. Martin, Richaud, Ducha, de Beze, Archambaud, Marcel le Blanc, Maximin Michel, Paregaud, Geneix, de S. Leu, Burin, Dolzé, & le Frere Daudy.

c Ceux qui ont souffert de longues & de rudes prisons.

Le Pere de la Breuille à Siam. Le Pere d'Espagnac mort au Pegou dans les fers. Les Peres Tachard, de Beze, Coluffon, Marcel le Blanc, Comilh, Pierre Martin, Beauvollier, & le Frere Moricet.

E P I S T R E.

ont enduré dans les fers plusieurs mauvais traitemens de la cruauté des Payens & des Heretiques ; vous pouvez aisément vous figurer à combien d'autres croix est exposé un Missionnaire , qui entre dans un País , dont il ne sçait ni la Langue, ni les mœurs, ni les Coûtumes , auxquelles cependant il est obligé de se conformer pour le vivre , pour le vestir , & pour les autres manieres qui regardent la société civile. Mais Dieu seul connoist les persecutions que leur suscite l'ennemi du salut des hommes. On peut dire en quelque maniere que saint Paul ne raconte rien des siennes, qui ne convienne en partie à tous.

EPISTRE.

nos Missionnaires , & peut-estre en tout à quelques-uns d'eux en particulier.

Les Lettres de nos Peres vous apprendront la seule chose qui puisse les dédommager de tant de travaux & de souffrances. Ils convertissent chaque année plusieurs milliers d'Infidelles , & quoique leur vie soit tres-penible & tres-austere , Dieu l'assaisonne de tant de consolations , qu'ils craignent que cela n'emporte une partie trop considerable de leur récompense.

Quelque zele qu'on puisse avoir pour procurer à ceux qui portent ainsi le poids de la chaleur & du jour , les petits soulagemens qui leur sont necessaires , le nom-

E P I S T R E.

bre des Ouvriers est si grand, qu'on ne peut pas suffire à les entretenir. Pour contenter la sainte ardeur de plusieurs qui demandoient à partir, & pour satisfaire aux besoins des Peuples qui nous appelloient, on a été obligé d'envoyer un grand nombre de Missionnaires sur les seuls fonds de la Providence, & comme les établissemens qu'on a faits, sont en assez grand nombre, il a fallu les partager en deux Vice-Provinces Françoises, l'une à la Chine, & l'autre dans les Indes Orientales.

Ce ne sont encore ici, Mes Reverends Peres, que les prémices des fruits de ces établissemens naisans que nous vous présentons.

E P I S T R E.

Nous vous conjurons de nous aider par vos vœux, par vos prieres, & par vos sacrifices, à en obtenir dans la suite de la miséricorde de Dieu, de beaucoup plus considérables. Les Fidèles instruits par vos soins de ce qui se passe dans nos Missions, voudront bien contribuer par leurs saintes liberalitez, à l'entretien des Ouvriers Evangeliques, & sur tout à la Fondation des Catechistes, dont chaque Missionnaire a besoin pour disposer par leur moyen en mesme temps & en divers endroits, plusieurs Infidèles au saint Baptesme. Vous verrez que nos Peres recommandent avec de grandes instances de leur en procurer, & qu'ils s'ou-

EPISTRE.

blent eux-mêmes pour ne penser qu'à ce qui est de plus nécessaire au bien de leurs Eglises.

Quelle consolation ne sera-ce pas pour ceux que leur famille ou leurs affaires attachent en Europe, & que leur zele porte quelquefois en esprit jusques dans nos Missions, d'avoir un homme qui travaille en leur place, & avec qui ils puissent partager la gloire d'avoir gagné chaque année cinq ou six cens Infidelles à JESUS-CHRIST. Car on nous assure qu'il n'est presque point de Missionnaire qui n'en convertisse à peu près ce nombre, & souvent mesme davantage. Je n'apporterai point ici les motifs pressans, qui pour-

E P I S T R E.

voient engager les personnes qui ont quelque confiance en vous , à s'interesser à une œuvre si sainte & si importante : le besoin de satisfaire à la justice de Dieu pour ses pechez ; la nécessité de lui rendre ame pour ame , quand par une vie peu réglée , on lui en a débouché quelqu'une ; tant de dépenses inutiles dans un siècle où l'on a porté le jeu , la bonne chere , & le luxe jusqu'à des excés énormes ; l'obligation où l'on est de faire un saint usage de ses biens , & de pratiquer les bonnes œuvres. Plusieurs en font qui sont loüables & saintes à la verité , mais qui ne vont qu'au soulagement d'une misere passagere , au lieu qu'il s'agit

E P I S T R E.

ici de sauver des ames , & de les rendre heureuses pour toute l'éternité. La moindre épargne suffiroit souvent pour entretenir dans les Missions plusieurs Ouvriers, qui travailleroient sans relâche à la conversion de ces vastes Pais ensevelis depuis tant de siècles dans les tenebres du Paganisme.

Que ne devons nous-pas esperer, pour peu que nous soyons secourus, des suites de cette entreprise , qui malgré tant de révolutions , tant de persecutions & tant d'obstacles suscitez de toutes parts , & souvent des endroits mesmes, d'où l'on avoit crû devoir esperer le plus de secours & de protection , a fait de si merveilleux progrès ? & si en

EPISTRE.

quinze années de tempestes & d'orages nos Freres ont eu le bonheur d'avancer si fort ce grand ouvrage de la grace , que ne doit-on point attendre dans des temps plus tranquilles , & dans des conjonctures plus favorables , lorsque la bonne œuvre sera plus connue & plus goûtée des fidelles , comme elle ne peut manquer de l'estre de plus en plus par tous ceux qui aiment Dieu & son Eglise.

Nous ne manquerons pas au reste , avec la grace de Dieu , d'Ouvriers propres à ce grand ouvrage. Nous sommes seurs , Mes Reverends Peres , d'en trouver parmi vous d'excellens & en très-grand nombre , dès que nous marquerons

EPISTRE.

que le Seigneur en a besoin. Mais ceux que leur âge, leur santé, ou l'ordre de leurs Superieurs arrêtent en Europe, peuvent n'estre guères moins utiles aux Missions que tous les autres, en prenant la parole pour tant de Peuples abandonnez, qui crient qu'on envoie à leur secours, mais qui ne peuvent se faire entendre de si loin; leur nécessité n'en est que plus digne de compassion. Je vous la recommande de tout mon cœur, & je suis dans l'union de vos saints sacrifices avec tout le respect possible,

MES REVERENDS PERES,

Vostre tres-humble & tres-obéissant
serviteur, CHARLES LE GOBIEN,
de la Compagnie de JESUS.

LETTRES



LETTRE

DU

P. MARTIN,

Missionnaire de la Compagnie
de Jesus, au P. DE VIL-
LETTE, de la même Com-
pagnie.

*A Balassor, dans le Royaume
de Bengale, le 30. Janvier 1699.*



ON REVEREND PERE,
P. C.

On m'a mis entre les mains
les Lettres que vous vous êtes

A

donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaisir que j'ay ressenti en recevant ces marques de vôtre cher souvenir. Il est plus doux que vous ne pensez d'apprendre dans ces extrémités du monde que nos amis ne nous oublient point, & que pendant que nous combattons, ils lèvent les mains au Ciel, & nous aident de leurs prieres. J'en ay eu, je vous assure, un tres-grand besoin depuis que je vous ay quitté, & je me suis trouvé dans des occasions qui vous paroïtroient bien délicates, & bien difficiles, si je pouvois vous les marquer ici.

Je suis venu dans les Indes par l'ordre de mes Superieurs. Je vous avoïeray que je n'ay eu aucun regret de quitter la

Perse, mon attrait étant pour une autre Mission, où je croyois qu'il y avoit encore plus à souffrir & plus à travailler. J'ay trouvé ce que je cherchois plutôt que je n'eusse pensé. Dans le voyage je fus pris par les Arabes, & retenu prisonnier pour n'avoir pas voulu faire profession du Mahometisme. Quelque envie qu'eussent ces Infidèles de sçavoir qui nous étions le P. Beauvillier, mon Compagnon, & moy, ils n'en purent venir à bout, & ils crurent toujours que nous étions de Constantinople. Ce qui les trompoit, est qu'ils nous voyoient lire des Livres Turcs & Persans. Nous les laissâmes dans cette erreur, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux s'avisa d'exiger de nous la profession de leur mau-

4 *Lettres de quelques*

dite Secte. Alors nous nous déclarâmes hautement pour Chrétiens, mais toujours sans dire nôtre País. Nous parlâmes même tres-fortement contre leur imposteur Mahomet; ce qui les mit de si mauvaise humeur contre nous, qu'ils saisirent le Vaisseau, quoiqu'il appartinst à des Maures. Ils nous menerent à terre, & nous mirent en prison. Ils nous firent comparoître plusieurs fois le Pere & moy devant les Magistrats, pour tâcher de nous séduire; mais nous trouvant toujours, par la misericorde de Dieu, fermes & constans, ils se lassèrent enfin de nous tourmenter, & envoyerent un exprés au Gouverneur de la Province pour sçavoir ce qu'ils feroient de nous. On leur or-

Missionnaires de la C. de J. 5

donna de nous mettre en liberté, pourvû que nous ne fussions pas *Franquis*, c'est-à-dire, Europeens. Ils ne soupçonnerent presque pas que nous le fussions, parce que nous parlions toujourns Turc, & que le Pere Beauvollier ne lisoit que des Livres Arabes, & moy des Livres Persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes dans cette occasion de souffrir la mort pour la gloire de son saint Nom, & nous en fûmes quittes pour la prison, & pour quelques autres mauvais traitemens.

De là nous vinsmes à *Surate*, ^a où le P. Beauvollier demeura pour être Superieur de

^a Cette Ville est la plus fameuse des Indes pour le commerce. Elle appartient au Grand Mogol.

6 *Lettres de quelques*

la Maison que nous y avons. Pour moy je ne m'y arrêtai pas, mais je passai dans le *Bengale*, après avoir couru risque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandois.

Si-tôt que je fus arrivé dans ce beau Royaume, qui est sous la domination des Mahometans, quoique presque tout le Peuple y soit Idolâtre, je m'appliquai serieusement à apprendre la Langue Bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai assez habile pour pouvoir me déguiser, & me jeter dans une fameuse Université de Brames. ^a Comme nous n'avons eu jusqu'à présent que de fort legeres connoissances de leur Religion, nos Peres souhaitoient que j'y demeurasse deux ou trois ans pour pou-

^a Ce sont les Docteurs des Indiens.

Missionnaires de la C. de J. 7

voir m'en instruire à fond. J'en avois pris la résolution, & j'étois prest de l'exécuter, lors qu'il s'éleva tout-à-coup une furieuse guerre entre les Mahometans & les Gentils. Il n'y avoit de seureté en aucun lieu, sur tout pour les Européens. Mais Dieu dans l'occasion donne une force qu'on ne comprend pas, je n'aprehendois presque pas le danger; ce qui porta mes Superieurs à me permettre d'entrer dans un Royaume voisin nommé *Orixa*, ^a où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques unes passoient l'âge de soixante ans.

J'esperois avec la grace de Dieu faire dans la suite une

^a Ce Royaume est sur le Golphe de Bengale en deçà du Gange.

8 *Lettres de quelques*
recolte plus abondante ; mais
tout ce que nous pûmes obte-
nir , fut d'avoir soin d'une es-
pece de Paroisse érigée dans
la principale habitation que
la Royale Compagnie de Fran-
ce a dans le Bengale.

Comme cette Mission ne
manque pas d'Ouvriers , nos
Superieurs resolurent de m'en-
voyer avec trois de nos Peres
à *Pondichery* , a l'unique Place
un peu fortifiée que les Fran-
çois ayent dans les Indes. Il
y a environ cinq ans que les
Hollandois s'en rendirent les
Maîtres. Nous y avons une af-
sez belle Eglise , dont nous
allons nous remettre en pos-
session en même temps que
les François rentreront dans
la Place.

* Elle est située sur la Côte de *Coro-
mandel*.

Missionnaires de la C. de J. 9

Nous ferons là, mon cher Pere, à la porte de la Mission de *Maduré*, ^a la plus belle, à mon sens, qui soit au monde. Il y a sept Jesuites presque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits & des peines incroyables. Ces Peres me firent proposer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'eusse pû disposer de moy, j'aurois pris volontiers ce parti, mais nos Superieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établissions de nôtre côté des Missions Françoises, & que dans ces vastes Roïaumes nous occupions les Pais que nos Pe-

a Maduré est un Royaume situé au milieu des Terres dans la grande Peninsule, qui est en-deçà du Gange.

10 *Lettres de quelques*
res Portugais ne peuvent cul-
tiver à cause de leur petit
nombre. C'est ce que nôtre
Superieur General le R. P. de
la Breuille, qui est presente-
ment dans le Royaume de
Siam, vient de me marquer
dans sa derniere Lettre. Il me
charge de la Mission de *Pondi-
chery*, & me fait esperer qu'en
peu de temps il me permettra
d'entrer dans les Terres, ce
que je souhaite depuis long-
temps.

Par les dernieres Lettres
qu'on a reçûes d'Europe, on
mande qu'on me destine pour
la Chine; mais je renonce
sans peine à cette Mission, sur
la parole qu'on me donne de
me faire passer incessamment
dans celle de *Maduré*, qui a,
je vous l'avouë, depuis long-
temps bien des charmes pour

moy. Dès que j'étois en Perse, je portois souvent mes vœux vers ce País-là, sans avoir alors aucune esperance de les voir exaucez. Mais je commence à juger que ces desirs si ardens & conçus de si loin, ne venoient que d'une bonne source. Je les ai toujourns senti croître & s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette Mission plus de cent cinquante mille Chrétiens, & qu'il s'y en fait tous les jours un très-grand nombre. Le moins que chaque Missionnaire en baptise par an est mille. Le P. Bouchet qui y travaille depuis dix ou douze ans, nous écrit que cette der-

niere année il en a baptisé deux mille pour sa part ; & qu'en un seul jour il a administré ce Sacrement à trois cens ; enforte que les bras lui tomboient de foiblesse & de lassitude. Au reste , ce ne sont pas , dit-il , des Chrétiens comme ceux du reste des Indes. On ne les baptise qu'après trois & quatre mois d'instruction & de grandes épreuves : Mais quand une fois ils sont Chrétiens , ils vivent comme des Anges , & *Maduré* paroît une vraie image de l'Eglise naissante. Ce Pere nous proteste qu'il lui est quelquefois arrivé d'entendre les Confessions de plusieurs Villages sans y trouver personne coupable d'un peché mortel. Qu'on ne s' imagine pas , ajoute-t-il , que ce soit l'ignorance ou la honte

qui les empêche d'ouvrir leur conscience à ce sacré Tribunal ; ils s'en approchent aussi bien instruits que des Religieux , & avec une candeur & une simplicité de Novices.

Le même Pere marque qu'il est chargé de la conduite de plus de trente mille ames , de sorte qu'il n'a pas un moment de repos , & qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un même quartier. Il lui seroit impossible aussi bien qu'aux autres Peres , veu leur petit nombre , de vacquer à tout par eux-mêmes. C'est pourquoi ils ont chacun huit , dix , & quelquefois douze Catechistes , tous gens sages & parfaitement instruits de nos Mysteres & de nôtre sainte Religion. Ces Catechistes precedent les Peres de quelques

14 *Lettres de quelques*
jours, & disposent les Peuples
à recevoir les Sacremens ; ce
qui en facilite beaucoup l'ad-
ministration aux Missionnai-
res. On ne peut retenir ses
larmes de joye & de consola-
tion, quand on voit l'empres-
sement qu'ont ces Peuples
pour la parole de Dieu, le res-
pect avec lequel ils l'écoutent,
l'ardeur avec laquelle ils se
portent à tous les exercices de
pieté, le zele qu'ils ont pour
se procurer mutuellement
tous les secours nécessaires au
salut, pour se prévenir dans
leurs besoins, pour se devan-
cer dans la sainteté, où ils font
des progresz merveilleux. Ils
n'ont presque aucun des obsta-
cles qui se trouvent parmi les
autres Peuples, parce qu'ils
n'ont point de communication
avec les Europeens, qui ont

gâté & corrompu par leurs débauches & par leurs mauvais exemples toute la Chrétienté des Indes. Leur vie est extrêmement frugale , ils ne font point de commerce, se contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre & pour se vêtir.

La vie des Missionnaires ne sçauroit être plus austere ni plus affreuse selon la nature. Ils n'ont pour tout habit qu'un Langotin, qui est une longue piece de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des Sandales bien plus incommodes que les Soques des Recollets ; car elles ne tiennent que par une espece de grosse cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chaussure. On a toutes les pei-

16 *Lettres de quelques*
nes du monde à s'y accoûtu-
mer. Ils s'abstiennent absolu-
ment de pain, de vin, de tou-
tes sortes de viandes, & même
de poisson. Ils ne peuvent
manger que du ris & des légu-
mes sans nul assaisonnement,
& ce n'est pas une petite pei-
ne de conserver un peu de fa-
rine pour faire des Hosties, &
ce qu'il faut de vin pour cele-
brer le saint Sacrifice de la
Messe. Ils ne sont pas connus
pour être Européens : si l'on
croyoit qu'ils le fussent, il
faudroit qu'ils quittassent le
Païs ; car ils n'y feroient ab-
solument aucun fruit. L'hor-
reur des Indiens pour les Eu-
ropeans a plus d'une raison.
On a fait souvent de grandes
violences dans leur Païs : Ils
ont vû des exemples affreux
de toutes sortes de débauches

& de vices ; mais ce qui les frappe particulièrement , c'est que les *Franquis*, ainsi qu'ils les nomment , mangent de la chair , chose si horrible parmi eux ; qu'ils regardent comme des personnes infâmes ceux qui le font.

Ajoutez à cette rigueur de vie des Missionnaires , les dangers continuels où ils sont de tomber entre les mains des voleurs , qui sont-là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oseroient presque tenir rien de fermé à clef ; de peur de donner du soupçon qu'ils eussent des choses précieuses. Il faut qu'ils portent & qu'ils conservent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils se qualifient *Brames* , c'est à-dire , Docteurs , venus du Nord pour enseigner

la Loi du vrai Dieu. Quoy qu'ils soient obligez de pratiquer une pauvreté très-rigoureuse, & qu'il faille peu de chose pour leur personne, il leur faut néanmoins d'assez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs Catechistes, & subvenir à une infinité de frais & d'avaries qu'on leur fait. Ils souffrent souvent de véritables persecutions. Il n'y a gueres que quatre ans qu'un de nos plus celebres & saints Missionnaires fut martyrisé. ^a Un Prince de *Maravas* ^b lui fit couper la tête, pour avoir prêché la Loi de JESUS-CHRIST. Helas, oserois-je jamais esperer une telle faveur ? je vous conjure, Mon très-cher Pere,

^a Le V. P. Jean de Brito.

^b C'est un petit Royaume qui est entre le Maduré & la Côte de la Pêcherie.

Missionnaires de la C. de J. 19
de ne cesser par vous-même &
par vos amis, de demander à
Nôtre Seigneur qu'il me con-
vertisse véritablement à lui,
& que je ne me rende pas indi-
gne de souffrir quelque chose
pour sa gloire.

Je me ferai un plaisir de
vous instruire plus au long de
tout ce qui regarde cette char-
mante Mission, quand j'aurai
eu le bonheur de la connoî-
tre par moi-même. S'il y avoit
quelques personnes vertueu-
ses de celles que vous condui-
sez si bien dans la voye du
Seigneur, qui voulussent con-
tribuer dans ce País à sa gloi-
re, en y fondant la pension
de quelques Catechistes, je
vous assure devant Dieu, que
jamais argent ne peut être
mieux employé. L'entretien
d'un Catechiste nous coûte :

par an dix-huit ou vingt écus
(c'est beaucoup pour nous,
c'est peu de chose en France)
& nous pouvons compter que
chaque Catechiste gagne par
an à JESUS-CHRIST cent cin-
quante ou deux cens ames.
Mon Dieu, il y a tant de per-
sonnes zelées qui donneroient
volontiers leur sang pour en
retirer une seule des mains du
Démon ; du-moins on le dit
souvent au pied de l'Oratoi-
re : ne s'en trouvera-t-il point
qui veuille par un si-petit se-
cours aider à remplir la Ber-
gerie de JESUS - CHRIST. Je
connois vôtre zele pour la con-
version des ames, Mon très-
cher Pere ; vous vous étiez
sacrifié pour aller en Grece
ramener à son Troupeau les
pauvres Schismatiques qui
s'en sont separez depuis si

long-temps : Votre santé foible obligea les Superieurs de vous faire retourner sur vos pas : Vous aurez sans doute rapporté dans votre Province tout le zele qui vous en avoit fait sortir si genereusement : appliquez-le , je vous conjure , ce zele qui vous devore , à nous procurer des Missionnaires & des Catechistes. Je n'avois pas jusqu'ici écrit une seule Lettre pour inviter personne à venir nous aider dans nos travaux , parce que je ne voyois point sur mon passage de moisson qui n'eût assez d'Ouvriers. Maintenant que je decouvre des campagnes entieres dans une parfaite maturité ; des Infidelles par milliers , qui ne demandent qu'à être instruits ; je crie de toutes mes forces qu'on nous envoie

d'Europe des secours d'hommes & d'argent, de bons Missionnaires & des fonds pour leur donner des Catechistes; & je me crois obligé en conscience d'interresser dans une si bonne œuvre tous ceux que je connois propres à nous aider. Je ne vois personne, Mon Reverend Pere, qui puisse mieux que vous entrer dans de si pieux desseins. Si vous nous trouvez quelques secours envoyez les à Paris, au Pere qui a soin de nos Missions des Indes Orientales & de la Chine.

1698. Le P. Bouvet a amené à la Chine l'année passée une florissante recruë de Missionnaires. L'Escadre du Roy en a apporté ici une petite troupe, mais très choisie, qui est destinée aussi pour ce vaste

Empire. Elle est composée des Peres Fouquet, Pelisson, & d'Entrecolle, & des Freres Rhodés & Fraperie, qui sont très-habiles dans la Médecine. Ils valent tous infiniment, & méritent véritablement d'aller travailler dans un si beau champ. Le Pere d'Entrecolle s'est fait admirer par son zele & par sa charité dans le Vaisseau sur lequel il a passé. L'Escadre du Roy a été affligée dans les Indes d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a péri, j'étois à cent lieues du lieu où elle est venuë aborder. Aussi tôt que j'appris un si grand malheur, je me jetai dans une Chaloupe avec le P. d'Entrecolle, pour aller la secourir. A nôtre arrivée nous trouvâmes deux Aumô-

24 *Lettres de quelques*
-niers morts , tous les Chirur-
giens des Vaisseaux morts aus-
si ou malades ; de sorte qu'il
nous fallut pendant deux
mois servir de Medecins , de
Chirurgiens , d'Aumôniers ,
& d'Infirmiers. La *Mousson*^a
pressa le P. d'Entrecolle de
partir avec le P. Fouquet &
le Frere Fraperie , qui étoient
aussi venus depuis nous au se-
cours des Vaisseaux du Roy ;
de sorte que je me trouvai
presque seul pendant assez
long - temps , ayant sur les
bras plus de cinq cens mala-
des , dont plusieurs étoient
attaquez de maladies conta-
gieuses. Deux autres de nos
Peres vinrent ensuite parta-
ger un si saint travail , & pro-

^a C'est la Saison propre pour aller des
Indes à la Chine, lorsque les Vents d'Oüët
soufflent.

fiter

frer d'une occasion que nous ne croyions pas trouver aux Indes , de servir si utilement les François nos chers compatriotes.

La main de Dieu s'est fait sentir bien vivement sur eux : c'est une espece de miracle qu'on ait pû sauver les Vaisseaux du Roy , je ne dis pas tous , car l'Indien un des plus beaux alla s'échoïer sur les Côtes du *Pegou*, ^a où les autres prirent la maladie. Il n'y a eu que celui qui se separa pour porter à *Merguy*, ^b les Peres Talschard & de la Breuille qui ait été exempt d'accident. Un si grand fleau a touché plusieurs de ceux qui étoient

^a C'est un Royaume qui est à la Côte Orientale du Golphe de Bengale.

^b C'est une Ville du Royaume de Siam ; sur le Golphe de Bengale.

26 *Lettres de quelques*
sur la Flotte, & a servi à les
mettre dans la voye du salut.
Il y avoit quelques nouveaux
Convertis qui étoient plus at-
tachez à leurs erreurs que ja-
mais, j'ai eu la consolation de
recevoir leur abjuration, &
de les voir mourir avec de
grands sentimens de compon-
ction & de pénitence. L'Esca-
dre, quoique diminuée d'un
Vaisseau, est presentement en
bon état.

Nous allons en peu de jours
prendre possession de *Pondi-
chery*. Dieu me fasse la grace
de n'y rester qu'autant de
temps qu'il en faudra pour ap-
prendre un peu la Langue du
Païs, qui m'est nécessaire pour
ma chere Mission de *Maduré*.
Cette Langue est toute diffe-
rente du Turc, du Persan, du
Maure & du Bengale, que

j'ai déjà apprises Le Persan & le Maure me serviront beaucoup, à cause d'un grand nombre de Mahometans, qui sont répandus dans les Terres. La Langue Portugaise me sera encore nécessaire pour traiter avec nos Peres de cette Nation. J'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me suis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes, qui se trouverent abandonnez de leur Pasteur pendant plus de six mois. Dans le temps que j'en avois la conduite, je reçus ordre de M. l'Evêque de *Saint Thomé*^a de publier le Jubilé, & de le leur faire gagner. Ces bonnes gens ne sçavoient ce que c'étoit que Jubilé; je travaillai pendant plus d'un mois

^a Cette Ville qu'on appelle aussi *Meliapor*, est sur la Côte de Coromandel.

à les mettre en état de profiter du Tresor que l'Eglise leur ouvroit. Je faisois deux Sermons par jour, & deux Catechismes, le matin étoit destiné à l'instruction des adultes Catechumenes, & l'après-dinée à celle des Chrétiens. La moitié de la nuit se passoit à entendre les Confessions des hommes, & depuis la pointe du jour jusqu'à neuf heures que je disois la Messe, j'entendois les Confessions des femmes. Ce travail par sa grandeur me dédommageoit des quatre années que j'avois passées sans pouvoir rien faire qu'apprendre les Langues. Je me sens plus d'ardeur que jamais à étudier celle de *Madurè*, parce que je suis convaincu qu'elle me sera plus utile que toutes les autres. Je ne veux

retenir de François qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous instruire de tout ce qui se passera dans ces Missions, & pour vous demander le secours de vos prieres; souvenez-vous de ce que vous me promîtes quand nous nous separâmes, & comptez que toutes les fois que j'ai dit la sainte Messe, j'ai pensé nommément à vous. Aidons nous tous deux mutuellement à nous sanctifier, & quoique nous fassions si loin l'un de l'autre nôtre Sacrifice, unissons-le toujours dans celui pour lequel seul nous le faisons. Je suis avec bien du respect,

MON REVEREND PERE;

Vôtre très-humble & très-obéissant
serviteur, MARTIN, Mission-
naire de la Compagnie de Jesus.



L E T T R E

DU P. MAUDUIT,

Missionnaire de la Compagnie
de Jesus, au P. LE GOBIEN,
de la même Compagnie.

*A Poulcour, dans les Indes Orientales
le 29. Septembre 1700.*

MON REVEREND PERE,

P. C.

J'AI eu la consolation de
recevoir deux de vos Lettres.
J'ai répondu à la premiere il

y a déjà plus d'un an , & je réponderai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de *Pondichery*, où les Vaisseaux du Roy sont heureusement arrivez depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité vous écrire par les Vaisseaux de la Compagnie Royale des Indes, mais lorsqu'ils partirent, j'étois si occupé auprès des malades de l'Escadre commandée par M. des Augers, que je ne pûs trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à *Pondichery* quelque temps après le départ de ces Vaisseaux dans la veüe de me consacrer entierement à la penible & laborieuse Mission de *Maduré*, & de me joindre au P. Bouchet, qui y travaille depuis plusieurs années avec un zele & un succès qu'

on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances necessaires pour l'execution d'une si sainte entreprise ; mais Dieu, qui avoit d'autres desseins sur moi & sur mes Compagnons, ne permit pas que j'y réüssisse.

Je ne me rebutai pourtant point ; non plus que le R. P. de la Breuille, Superieur de nos Missions Françoises des Indes, avec lequel j'agissois de concert. Nous formâmes le dessein de porter la Foi dans les Royaumes voisins de celui de *Maduré*, & d'y établir une nouvelle Mission sur le mode de celle que nos Peres Portugais ont dans ce Royaume. Nos Compagnons ayant approuvé cette resolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire réüssir une œuvre si glorieuse à Dieu &

si avantageuse à la Religion. Nous ne doutions pas qu'il ne se trouvât bien des obstacles à surmonter, mais vous sçavez, Mon Reverend Pere, que les difficultez ne doivent jamais arrêter des Missionnaires, sur tout après l'experience que nous avons, que Dieu par les grandes traverses prepare d'ordinaire aux plus heureux evenemens.

Le P. Martin alla trouver le R. P. Provincial de *Maduré*, qui le reçut avec beaucoup de bonté, & qui lui marqua un lieu où il pourroit aisément s'instruire des coutumes du Pais, & de la maniere dont il faut vivre parmi ces Nations les plus superstitieuses qui ayent jamais été. Pour moi je partis de *Pondichery* le 21. Septembre de l'année pass. 1699.

34 *Lettres de quelques*
fée , pour aller au petit Mont ,
à peu de distance de *Saint*
Thomé. Je fis ce voyage dans la
vûë d'y apprendre parfaite-
ment la Langue , de m'infor-
mer des lieux où nous pour-
rions établir la nouvelle Mis-
sion , & sur tout dans le des-
sein d'y recueillir quelque é-
tincelle du zele ardent du
grand Apôtre des Indes saint
Thomas , qui a sanctifié le pe-
tit Mont par le séjour qu'on
tient qu'il y a fait. Comme je
n'y trouvai pas tous les se-
cours qu'on m'y avoit fait es-
perer , je n'y demeurai que
deux mois. Je revins à *Pondi-*
chery pour passer de là à *Cout-*
tour , premiere Residence de
la Mission de *Maduré* , où je
devois m'instruire de ce qui
regardoit celle que nous vou-
lions établir.

J'y arrivai en habit de *Sannias* ^a le septième de Decembre veille de la Conception de la sainte Vierge. Le P. Laynés que j'y trouvai me reçut avec des marques d'une charité ardente & d'une amitié sincere. Je ne puis vous exprimer les sentimens dont je fus penetré dans cette sainte Maison, ni combien je fus édifié de la vie austere & pénitente qu'y menent nos Peres. Dieu répand de grandes benedictions sur leurs travaux. J'ai tâché de les partager avec eux, & j'ay eu la consolation d'administrer les Sacremens à un tres grand nombre de ces nouveaux Chrétiens, dont la ferveur & la pieté me tiroient les larmes des yeux. J'ai bap-

^a C'est le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

tisé à *Couttour* plus de cent personnes , & plus de huit cens à *Coral*, autre Residence de cette Mission. Ce grand nombre vous surprendra peut-être , mais qu'est-ce en comparaison de ce que fait le P. Laynés dans le *Maravas* , où il a baptisé en six mois plus de quinze mille personnes. Il n'a tenu ny à lni à moy , que je ne l'y aye accompagné , & que je ne me sois dévoué à recueillir une moisson si abondante : Mais les ordres que j'avois ne me le permettoient pas. Je les suivis , & je partis
1700. au commencement de Juin pour aller du côté de *Cangivaron* , Ville qui est au Nord de *Pondichery*.

Si tôt que j'y fus arrivé , je commençai à travailler. Je vous dirai , Mon cher Pere ,

pour vôtre consolation , & pour celle des personnes , qui s'interessent à nos Missions , & qui veulent bien les soutenir par leurs charitez , que deux Eglises s'elevent déjà à l'honneur du vrai Dieu au milieu d'une Nation ensevelie dans les plus épaiſſes tenebres de l'infidelité. Depuis trois mois & demi que je suis en ce Païs , j'ai eu le bonheur de baptiser près de six vingt personnes. Jugez par ces heureux commencemens ce que nous pourrons faire dans la suite avec la grace de Dieu dans une Mission si feconde ; si on nous envoie les secours qui nous sont necessaires ; mais il faut pour cela des hommes de resolution , & qui puissent faire de la dépense. Car on est obligé de garder

ici bien plus de mesure que dans le *Maduré*, où le Christianisme est aujourd'hui très-florissant, & l'on doit s'attendre à souffrir bien des persecutions, soit de la part des Gentils, soit d'ailleurs, si l'on ne s'observe, & si l'on n'a un peu de quoi appaiser la mauvaise humeur des Grands du País.

Comme la vie que l'on mène dans cette Mission est très-rude, je suis bien aise de vous avertir qu'il faut que ceux de nos Peres qui voudront venir prendre part à nos travaux, soient d'une santé forte & robuste; car leur jeûne sera continuel, & ils n'auront pour toute nourriture que du ris, des herbes, & de l'eau. J'écris ceci sans crainte qu'une vie si austere soit capable

Missionnaires de la C. de J. 39
de les rebuter , & de les détourner de venir à nôtre secours , persuadé au contraire , que c'est ce qui les animera davantage à preferer cette Mission aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y soient remplis de joye & de consolation , du moins si j'en juge par mon expérience ; car je puis vous assurer que je n'ay jamais été si content que je le suis avec mes herbes , mon eau , & mon ris , c'est sans doute une grace très-particuliere de Dieu. Aidez-moy , Mon Reverend Pere , à l'en remercier , & faites qu'on nous envoie d'Europe tous les secours qui nous sont nécessaires par tant d'endroits differens.

Vous penserez peut-être comme beaucoup d'autres , que ce n'est pas assez ména-

ger nos Missionnaires que de les engager à une austerité de vie capable de les tuer ou de les épuiser en peu de temps. Je vous répondrai en deux mots que ce genre de vie est absolument nécessaire pour gagner ces Infidelles, qui ne feroient nulle estime ni de la Loy du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyoient vivre avec moins d'austerité que ne vivent leurs *Brames* & leurs Religieux. Nous conseilleriez-vous de changer à cette condition? Qu'est ce donc que nôtre vie, qu'il la faille tant ménager, après qu'un Dieu a bien voulu donner la sienne, pour sauver ceux auprès de qui nous travaillons? Quand on fait reflexion que l'enfer se remplit tous les jours, & que

nous pouvons l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous assure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des Missionnaires soit aussi austere que je viens de vous le marquer, je vous repete encore qu'ils ne laissent pas d'avoir de grandes dépenses à faire, non pas pour leurs personnes, comme vous voyez, puisqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain ni viande, ni poisson, & qu'ils sont vêtus d'une simple toile; mais pour les nouveaux établissemens, qu'ils sont obligez de faire, pour le bâtiment des Eglises qu'ils élevent au vrai Dieu dans ces Terres Infidelles, & sur tout pour l'entretien d'un grand nombre de Catechistes qui sont absolument necessai-

42 *Lettres de quelques*
res en ces Païs. Un Catechiste
est un homme que nous in-
struifons à fonds de nos my-
steres , & qui va devant nous
de village en village appren-
dre aux autres ce que nous lui
avons appris. Il fait un Re-
gistre exact de ceux qui de-
mandent le Baptême , de ceux
qui doivent approcher des Sa-
cremens , de ceux qui sont en
querelle , de ceux dont la vie
n'est pas exemplaire , & gene-
ralement de l'état du lieu où
on l'envoie. Nous arrivons
ensuite , & nous n'avons plus
qu'à confirmer par quelques
instructions ce que le Cate-
chiste a enseigné , & qu'à fai-
re les fonctions qui sont pro-
pres de nôtre ministere. Vous
concevez par-là l'utilité & la
nécessité indispensable des Ca-
techistes , & nous espérons

Missionnaires de la C. de F. 43
que vous la voudrez bien faire
comprendre à tous ceux qui
s'intéressent à l'établissement
de l'Évangile.

Je viens de recevoir des
Lettres de *Pondichery*, qui me
marquent que trois nouveaux
Missionnaires de nôtre Com-
pagnie y sont arrivez pour
passer à la Chine. Le recit
qu'on leur a fait des benedic-
tions que Dieu donne à cette
nouvelle Mission, & des gran-
des esperances que nous avons
de convertir ces vastes Pais,
& de les gagner à J E S U S-
C H R I S T, a porté le P. de la
Fontaine, homme d'un méri-
te distingué, & l'un de ces
trois Missionnaires, à deman-
der de demeurer avec nous.
Je ne doute pas que plusieurs
autres ne suivent son exem-
ple, & ne viennent prendre

44 *Lettres de quelques*
part aux pénibles , mais salutaires travaux de cette Chrétienté naissante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prieres , nous en avons plus besoin que jamais , & d'être persuadé que je suis avec respect ,

MON REVEREND PERE ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur , MAUDUIT , Missionnaire de la Compagnie de Jésus.



LETTRE

DU P. DOLU,

Missionnaire de la Compagnie
de Jesus, au Pere LE GO-
BIEN, de la même Compa-
gnie.

A Pondichery, le 4. d'Octobre 1700.

MON REVEREND PERE,

P. C.

Je vous écris cette Lettre
par la voie d'Angleterre, en
attendant que je le puisse fai-
re plus au long par les Vaif-
seaux de la Royale Compa-
gnie, qui partiront au mois

46 *Lettres de quelques*
de Janvier. Je vous envoie-
rai par cette voie les Lettres
originales de ce qui se passe de
plus édifiant en ces quartiers.
Vous y verrez le commence-
ment de la nouvelle Mission
que nous avons entreprise sur
le modele de celle de *Maduré*
à deux journées d'ici, où se
termine la Mission de nos Pe-
res Portugais.

Le Pere Maudit est le pre-
mier qui soit allé mettre la
main à l'œuvre. Il a fait son
Noviciat dans le *Maduré* mê-
me, en vivant de ris & de le-
gumes seulement, comme vi-
vent nos Peres en ce Pais-là.
Il a baptisé plus de sept cens
personnes pendant cinq à six
mois qu'il a demeuré avec
eux ; & depuis qu'il est allé
prendre possession de la nou-
velle vigne du Seigneur, il a

baptisé plus de six vingt personnes, parmi lesquelles il y a deux *Brames*, ce qui est une grande conquête. Il a obtenu des Seigneurs de ce Pais-là la permission de bâtir deux Eglises, qui sont à present achevées. La vie qu'il mene est bien rude & bien austere, ce qui est necessaire pour convertir ces Peuples; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit & d'entrée par tout, c'est qu'il a des *Brames*, qui l'accompagnent & qui lui servent de Catechistes.

Les Vaisseaux du Roy nous ont apporté cette année les Peres Hervieu, de la Fontaine, & Noël, qui sont venus ici pour passer à la Chine. Le Pere de la Fontaine a été si édifié des travaux de nos Peres, & des grands biens qu'on

fait en cette Mission qu'il a pris la resolution de demeurer parmi nous avec l'agrément des Superieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la Langue du País, pour aller au plûtôt joindre le Pere Mauduit dans sa nouvelle Mission. La ferveur est presentement pour la Chine, mais si nos Peres avoient la même idée que nous avons de la sainte Mission de *Maduré*, je ne doute pas qu'ils ne la preferassent aux Missions de la Chine & du Canada. J'ose même vous assurer que la vie toute Apostolique qu'on y mene, les souffrances & les travaux continuels, auxquels on est exposé, & les grands fruits qu'on y fait, passent tout ce qu'on peut vous dire de ces celebres Missions. Jugez-en par ce seul trait.

Depuis

Depuis quatre ans & demi que le Pere Bouchet est dans l'Eglise d'*Aour*, qu'il a fondée, il a baptisé plus de dix mille ames. C'est une chose charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux Chrétiens. Ils recitent tous les jours ensemble les Chapelets de Nôtre Seigneur & de la Sainte Vierge. Ils font le matin & le soir les prieres & l'examen, & quelques-uns même la méditation. Le Pere Martin qui est depuis deux mois à *Aour* avec le Pere Bouchet, me mandoit après trois semaines de sejour, qu'il avoit baptisé plus de soixante personnes pour sa part, qu'il ne se passoit presque aucun jour qu'il n'y eût des Bap-têmes & des Mariages, & qu'il lui faudroit une relation en-

tiere pour me raconter tous les biens & toutes les choses édifiantes qu'il a veuës dans cette Mission. S'il m'envoye l'ample recit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

1699. Cemême Pere Martin entra dans la Mission de *Maduré* le jour de la sainte Trinité. A la premiere résidence où il alla, il trouva un de nos Peres qui venoit d'être chassé de son Eglise, & qu'on avoit si maltraité, qu'on lui avoit fait sauter deux dents de la bouche à force de coups, parce qu'il avoit converti & baptisé un homme d'une grande *Caste*, c'est ainsi qu'ils appellent ce que les Juifs appelloient *Tribus*.

J'ai reçu depuis peu une Lettre du P. Laynés, celebre Missionnaire de *Maduré*. Il

Missionnaires de la C. de J. 51
étoit allé au commencement
de cette année secourir les
Chrétiens de *Maravas*, où le
Venerable Pere Jean de Brito
a été martyrisé. Le P. Laynés y
a passé cinq mois dans des dan-
gers continuels, couché à l'om-
bre de quelque arbre, ou au
bord de quelque étang, où les
naturels du País viennent sou-
vent se laver. Il les instrui-
soit de nos mysteres, & Dieu
donnoit tant de force & d'on-
ction à ses paroles, qu'en si
peu de mois il a baptisé près
de quatre mille Idolâtres,
sans parler de plusieurs mil-
liers de Chrétiens, auxquels
il a administré les Sacremens
de la Penitence & de l'Eu-
charistie. Il me marque qu'il
ne sçait comment il a pû suf-
fire à un travail si excessif.
C'est ce même Pere qui re-

venant l'année passée d'assister les Chrétiens d'*Outremelour*, qui est la dernière résidence de *Maduré*, souffrit un tourment bien douloureux & bien extraordinaire. Il avoit obtenu du *Durcey* ou Seigneur d'*Outremelour*, la permission de bâtir une Eglise sur ses Terres vers le Nord, & proche la célèbre ville de *Cangivaron*, qui est dans le Royaume de *Carnate*. Un Gouverneur l'ayant arrêté, ce barbare à la sollicitation de quelques Gentils ennemis de nôtre sainte Religion, lâcha sur lui quelques Soldats à grande gueule, (c'est ainsi qu'on les appelle) qui comme autant de chiens enragez, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, & lui firent des playes si profondes, qu'il en a été long-

Missionnaires de la C. de F. 53
tèmps tres-incommodé. Je
croi vous avoir déjà mandé
cette action inhumaine.

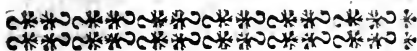
Je vous quitte pour aller
baptiser trois adultes de plu-
sieurs qui se font instruire. Je
vous manderai la premiere
fois ce que je fais ici pour
rendre venerable nôtre sainte
Religion aux Gentils, & pour
les y attirer. Comme ils sont
frappez singulierement de nos
Fêtes & de nos Ceremonies,
j' imagine chaque jour quel-
que maniere de les celebrer
avec plus d'éclat & de pom-
pe. Dans la derniere solen-
nité du jour de l'Assomption
de la sainte Vierge, vous eus-
siez été charmé de voir les
Gentils mêmes s'unir à nous
pour contribuer à l'envi à
honorer la Reine du Ciel. Je
vous en enverrai une petite

54 *Lettres de quelques*

Relation. Je me recomman-
de à vos saints Sacrifices , &
je vous prie de croire que je
suis avec bien du respect ,

MON REVEREND PERE,

Vôtre très-humble & très-obéissant
serviteur , D O L U , Missionnaire
de la Compagnie de Jesus.



LETTRE

DU P. BOUCHET,

Missionnaire de la Compagnie
de Jesus, au Pere LE GO-
BIEN, de la même Com-
pagnie.

A Maduré le 1. de Decembre 1700.

MON REVEREND PERE,

P. C.

Nôtre Mission de Maduré
est plus florissante que jamais.
Nous avons eu quatre gran-
des persecutions cette année :
on a fait sauter les dents à
coups de bâton à un de nos

C iij

Missionnaires , & actuellement je suis à la Cour du Prince de ces Terres , pour faire delivrer le P. Borghese , qui est de la Famille des Princes Borgheses de Rome , & qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de *Ticherapali* , * avec quatre de ses Catechistes , lesquels ont été mis aux fers. Mais ces persecutions sont cause de l'augmentation de la Religion. Plus l'Enfer s'efforce de nous traverser , plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos Chrétiens répandu , est comme autrefois la semence d'une infinité de Profelytes.

Dans mon particulier ces cinq dernieres années j'ai baptisé plus d'onze mille person-

* C'est là Ville où le Prince de Maduré fait sa residence ordinaire.

Missionnaires de la C. de J. 57
nes , & près de vingt mille
depuis le temps que je suis
dans cette Mission. J'ai soin
de trente petites Eglises , &
d'environ trente mille Chré-
tiens ; je ne sçauois vous di-
re le nombre des Confessions ,
je crois en avoir oüi plus de
cent mille.

Vous avez souvent entendu
dire que les Missionnaires de
Maduré ne mangent ni vian-
de , ni poisson , ni œufs ; qu'ils
ne boivent jamais de vin ni
d'autres liqueurs semblables ;
qu'ils vivent dans de méchan-
tes cabanes couvertes de
pailles , sans lit , sans siege ,
sans meubles ; qu'ils sont o-
bligés de manger sans table ,
sans serviette , sans coûteau ,
sans fourchette , sans cuil-
lier. Cela paroît étonnant ,
mais croyez moi , Mon cher

Pere , ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoüe franchement que depuis douze ans que je mene cette vie , je n'y pense seulement pas. Les Missionnaires ont ici des peines d'une autre nature , dont le Pere Martin vous écrira amplement l'année prochaine. Pour ce qui est de moi , je ne souffre que de n'avoir pas de quoi entretenir plus de Catechistes , qui m'aideroient à travailler à la conversion des ames. J'ai un déplaisir que je ne puis vous expliquer , quand je vois venir des Idolâtres de plusieurs cantons , qui me demandent des Maîtres , pour leur enseigner la Loi de Dieu , & que je ne puis ni me multiplier moi-même , ni multiplier mes Catechistes , faute de ce qui se-

Missionnaires de la C. de J. 59
toit nécessaire à leur subsi-
stance. *Parvuli petierunt panem,*
& *non erat qui frangeret eis.* Ain-
si je seche de douleur de voir
perir des ames, pour lesquel-
les JESUS-CHRIST a répandu
son Sang. Helas, mon cher
Pere, est-il possible qu'on ne
sera point sensible à leur per-
te? J'ai vendu cette année un
Calice d'argent que j'avois
pour me donner un Catechi-
ste de plus. Vous me deman-
dez ce que je veux, je vous
réponds que je ne veux rien
pour moi, mais rien, vous dis-
je, rien du tout: ce que je sou-
haite, & ce que je vous deman-
de par les entrailles de JESUS-
CHRIST, c'est de me pro-
curer autant d'aumônes que
vous pourrez pour ces Cate-
chistes, & comptez qu'un Ca-
techiste de plus ou de moins

60 *Lettres de quelques*
est une chose de la dernière
conséquence. Je me recom-
mande instamment à vos saints
Sacrifices , & suis avec bien
du respect,

MON REVEREND PERE ,

Vôtre très-humble & très-obéissant
serviteur, J. V. BOUCHET,
Missionnaire de la Compagnie de
Jesus.



LETTRE

DU P. DIUSSE,

Missionnaire de la Compagnie
de Jesus, au R. Pere Direc-
teur des Missions Françoi-
ses de la Chine, & des In-
des Orientales de la même
Compagnie.

A Surate le 28. Janvier 1701.

MON REVEREND PERE,

P. C.

Il y a quelque temps que je
m'étois donné l'honneur de
vous écrire, pour vous mar-
quer combien il seroit avanta-

geux à notre sainte Religion d'établir une nouvelle Mission dans les Provinces Occidentales de l'Empire du Mogol. Mais dans la crainte que j'ai que vous n'avez pas reçu mes Lettres que j'envoyai par la voye de terre, je vais vous faire ici un petit abrégé de ce que je vous mandois.

Quoique le Mahometisme soit la Religion dominante à la Cour du Mogol, & que tous les Officiers du Prince fassent profession de cette Religion, presque tout le Peuple cependant est idolâtre; de sorte qu'on peut dire que pour un Mahometan, il y a deux & trois cens Gentils. Ces Peuples ont pour la plûpart leurs *Rajas*, qui reconnoissent le Mogol pour Souverain, & qui sont à peu près dans l'*In-*

Missionnaires de la C. de J. 63
doutant ce que les Ducs de
Guyenne, de Bretagne, & de
Normandie étoient autrefois
en France.

Il seroit facile d'établir des
Missions florissantes dans les
Terres de ces *Rajas*, & d'y re-
cueillir une abondante mois-
son. Le País qui s'étend de-
puis l'embouchure du grand
Fleuve *Indus*, jusque vers *Ca-
boul*, seroit, à mon avis, le
lieu le plus propre pour com-
mencer ce grand ouvrage. On
m'a assuré que dans les Mon-
tagnes qui separent la Perse de
l'Empire du Mogol, il y avoit
des Chrétiens qui s'impri-
moient avec un fer chaud la
figure de la Croix sur le corps.
Il y a bien de l'apparence que
ces Chrétiens ne le sont que de
nom, & que tout leur Chri-
stianisme ne consiste qu'en

cette marque extérieure qui les distingue des Gentils & des Mahometans ; cependant vous voyez que ce seroit ici une entrée pour les conduire à embrasser une Religion que vrai-semblablement on a autrefois professée dans leur País.

Il y a encore dans ces mêmes Montagnes des Peuplades entières de ces anciens Perses, qu'on nomme *Gavres* en Perse, & qu'on appelle *Parfis* à *Surate*, & aux environs, où ils se sont établis en grand nombre: Ces Peuples qui paroissent avoir de l'inclination pour nous, ont toujours eu beaucoup d'éloignement du Mahometisme, jusques-là que ceux qui sont en Perse se voyant depuis deux ou trois ans vivement pressés par le

Missionnaires de la C. de J. 63
nouveau Roy de Perse de se
faire Mahometans, ils le prie-
rent avec de grandes instances
de leur permettre de se faire
tous Chrétiens.

Vous voyez, Mon Reve-
rend Pere, que la moisson est
abondante dans ces vastes
Pais, mais il faudroit pour la
recueillir, des Missionnaires
également vertueux & sça-
vans, & des fonds suffisans
pour les entretenir. Car ce
n'est point assez que les Mis-
sionnaires qu'on destinera à
cette nouvelle Mission, aient
beaucoup de zele & de vertu,
il faut de plus qu'ils aient
une grande habileté, non seu-
lement pour détruire les an-
ciennes erreurs de ces Peuples,
mais pour leur inspirer d'a-
bord une haute estime de nô-
tre Religion. Si l'impression.

66 *Lettres de quelques*
qu'elle fera dans leur esprit
en ces commencemens est forte
& vive , & qu'elle réponde
en quelque forte à la grandeur
de nos mysteres , je suis
persuadé qu'elle ne s'effacera
jamais , & qu'elle fera comme
la base & le fondement
solide & assuré du salut de
cette Nation. Au contraire ,
si l'impression est foible & superficielle ,
leur Foi & leur Religion
aura le même caractere ,
& l'on n'avancera gueres ,
ou rien ne durera.

Ainsi parmi ce grand nombre
d'excellens Sujets d'une vertu
seure & éprouvée , dont
vous pouvez disposer , il est
important que vous en destiniez
quelques-uns d'un merite
extraordinaire à un ouvrage
qui doit avoir de si grandes
suites pour le Christianisme. On en

Missionnaires de la C. de J. 67
doit certainement tout espérer , sur tout après que les vastes Estats de l'*Indoustan* auront été partagez entre les enfans d'*Aurengzeb* , qui regne depuis si long-temps. Car on ne doute point que ces Princes ne soient favorables aux Missionnaires , & qu'ils ne les protegeassent ouvertement dans toutes les Provinces , principalement s'ils les y trouvoient déjà établis à la mort de leur pere. Le Prince *Chalem* , qui est l'aîné , a toujours marqué beaucoup de bonté à nos Peres Portugais , qui sont à *Agra*. Il a même depuis peu appelé à *Caboul* , où il est présentement avec un corps d'armée considerable , le Pere Magallens ancien Missionnaire de *Delli* & d'*Agra* , & il a ordonné aux Gou-

68 *Lettres de quelques*
verneurs, & aux autres Offi-
ciers des lieux par où ce Pere
passera, de lui fournir tout
ce qui lui sera necessaire pour
faire son voyage. On croit
qu'il appelle ce Pere à la Cour
pour avoir soin des Chrétiens
qui sont à sa suite. Voilà, Mon
Reverend Pere, un léger
crayon des grands biens que
l'on peut faire en ce País. Je
vous enverrai un Memoire
plus ample & plus détaillé par
la premiere voie que je trouve-
rai. Je me recomande à vos
saints Sacrifices, & suis avec
bien du respect,

MON REVEREND PERE,

Vôtre très humble & très-obéissant
serviteur, D I U S S E, Missionnaire
de la Compagnie de Jesus.



LETTRE

DU P. PELISSON,

Missionnaire de la Compagnie
de Jesus, au R. P. DE LA
CHAIZE, de la même Com-
pagnie, Confesseur du Roy.

A Canton a, le 9. de Decembre 1700.

MON TRES-REV. PERE,

P. C.

Le zele que vous avez tou-
jours eû pour la gloire de Dieu
& pour le salut des ames,

** Cette Ville est la Capitale d'une des
Provinces Meridionales de la Chine.*

vous a fait prendre tant de part à l'établissement de nos Missions de la Chine, que nous n'oublierons jamais les soins que vous vous êtes donné, ni les biens que vous nous avez faits. C'est ce qui nous engage aussi à ne perdre aucune occasion de vous donner des marques de nôtre respect & de nôtre reconnoissance, en vous instruisant des choses qui regardent la Religion, soit en ce País, soit dans les Royaumes voisins : car nous sçavons que ce sont les seules auxquelles vous vous interessez. Comme je suis persuadé que vous aurez appris ce qui s'est passé les années précédentes, par le P. de Fontaney, qui partit d'ici l'année dernière sur l'Amphitrite pour retourner en France, où l'Em-

pereur l'envoyoit, je me bornerai dans cette Lettre à ce qui est arrivé cette année.

L'Empereur ne se contentant pas d'avoir donné aux Jesuites François une Maison dans l'enceinte de son Palais, leur accorda quelque temps après un grand emplacement qui joignoit la maison, pour y bâtir une Eglise, & leur promit de contribuer à cet édifice. Le 26. de Janvier der-1700: nier le Pere Gerbillon étant allé au Palais, pria le premier Eunuque de la Chambre de dire à l'Empereur qu'on se préparoit à bâtir cette Eglise dans le lieu qu'il avoit eu la bonté de marquer; & que les Peres le supplioient très-humblement de se souvenir de la grace dont il les avoit flatez, de contribuer à l'ouvrage, &

que ce leur seroit un honneur dont ils seroient éternellement reconnoissans.

L'Empereur fit demander au Pere Gerbillon pourquoi il n'avoit pas invité les autres Peres à venir avec lui , lui demander cette grace : car bâtir une Eglise à Dieu , dît ce Prince , c'est une chose qui regarde tous les Missionnaires, & à laquelle ils doivent tous s'interesser. Le Pere Gerbillon répondit que ne sçachant pas si la demande qu'il prenoit la liberté de faire , seroit agreable à l'Empereur , il n'avoit osé venir au Palais d'une maniere si éclatante : mais qu'après avoir obtenu cette grace , il n'auroit pas manqué d'inviter tous les Peres à se joindre à lui pour remercier sa Majesté , & que puisqu'elle

se trouvoit bon , il alloit ce jour-là même les inviter à venir demander une faveur, qui devoit faire tant d'honneur à la Religion Chrétienne.

Les Peres de nos trois Maisons de *Pekin*, ^a qui sont les seuls Missionnaires de cette grande Ville, se rendirent le lendemain au Palais. L'Empereur envoya le premier Eunuque avec deux Mandarins pour recevoir leur Requeste. Ce Prince répondit, que bâtir une Eglise au vray Dieu étant une chose sainte, il vouloit y contribuer pour faire honneur à leur Religion & à leurs personnes, & qu'il donneroit ordre qu'on fournît les materiaux necessaires. Les Peres le remercièrent avec les ceremonies accoûtumées, & se retirerent.

^a C'est la Ville capitale de la Chine.

Le lendemain vingt-huit de Janvier ils eurent ordre de retourner au Palais. L'Empereur leur fit donner à chacun deux pieces de foye & un pain d'argent de cinquante *Taels*. Le *Tael* de Pekin vaut à peu près cinq livres monnoïe de France.

Le Pere Grimaldi, comme le plus ancien Missionnaire, & Superieur du College, dit, que n'ayant point de termes assez forts pour marquer la reconnoissance que luy & ses Compagnons avoient des bienfaits, dont Sa Majesté les combloit, & Dieu seul pouvant les reconnoître pour eux, ils alloient consacrer l'argent qu'ils venoient de recevoir à commencer à bâtir l'Eglise du vray Dieu, afin de l'interesser par là en quelque maniere à conserver & à benir la personne

Missionnaires de la C. de F. 75
d'un Prince qui leur étoit si
cher.

L'Empereur parut fort content de ce remerciement. Le Pere Grimaldi pria qu'on luy donnât par écrit la permission que le Prince nous accordoit, de bâtir une Eglise dans l'enceinte de son Palais, & qu'on marquât qu'il avoit eu la bonté d'y contribuer. On répondit sa Requête, & on luy accorda ce qu'il demandoit. L'Empereur ne s'est pas contenté de toutes ces graces, il a voulu qu'un Mandarin de sa Maison presidât au Bâtiment, pour marquer à toute la Cour que cette Eglise est un ouvrage auquel sa Majesté s'intéresse d'une manière particulière. Je crois qu'il sera bien-tôt achevé & qu'on y dira la Messe l'Eté prochain.

C'est une grande joye pour les Chrétiens, de voir que l'Empereur se declare si hautement le protecteur de nôtre Religion. Le nombre en augmente tous les jours, & il n'y a presque pas de Dimanches ni de Fêtes qu'on n'en baptise quelqu'un dans les trois Eglises que nous avons à Pekin. Parmi ceux qui sont morts cette année, nous avons perdu un très-fervent Chrétien, qui se nommoit *Sy-laoyé*. Il y a dix ans qu'il quitta son Mandarinate pour se faire baptiser. Il a été le premier des Mandarins qui ont soin de marquer les bons & les mauvais jours pour les mariages, pour les voyages, & pour les bâtimens, qui se soit converti. Il avoit fait depuis son Baptême sept ou huit Livres differens pour la Religion,

& en particulier contre la superstition des jours heureux ou malheureux. Il avoit souffert persécution du côté de ses parens ; pour avoir embrassé le Christianisme , & il étoit même tombé par là dans la pauvreté ; mais Dieu qui l'avoit toujours soutenu dans ses disgraces, lui donnoit tant de consolation , qu'il s'estimoit heureux de souffrir pour l'amour de JESUS-CHRIST. Comme il a vécu saintement , il y a sujet de croire qu'il est au Ciel , où il priera sans doute pour ses Compatriotes.

○ Cette Eglise a encore perdu un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans , qui donnoit de grandes esperances. Il est mort peu de temps après son Baptême : mais le Pere qui lui a administré les derniers Sacremens,

avouë n'avoir jamais veu dans un mourant plus de foy, plus d'esperance, & de contrition que dans ce jeune homme. Lors qu'il se sentit près de sa fin, il fit mettre à genoux ceux qui étoient dans sa chambre, puis levant les yeux & les mains au Ciel, & faisant une grande inclination de tête, il leur dit, qu'ils adorassent avec luy le Dieu du Ciel; il exhorta sa mere à se convertir, & la conjura de ne rien faire à l'égard de sa sepulture qui fût contraire à la Loy Chrétienne. Après quoy, il mourut doucement, regardé de tous comme un veritable predestiné.

Il y a eu cette année une cruelle persecution dans la Cochinchine. ^a Voici en abrégé

^a Ce Royaume est situé entre le Tonquin & le Royaume de Siam.

Missionnaires de la C. de F. 79
ce qu'en écrit le Pere Jean Antoine Arnedo Jesuite Espagnol. Sa Lettre est datée de *Sinoá*, Capitale de la Cochinchine, du trente-un Juillet mil sept cens.

Le quatorze de May mil six cens quatre-vingt dix-huit la tempête commença à s'élever dans cette Cour contre nos Eglises. Le Roy encore jeune, & extrêmement superstitieux, est entierement dévoué aux *Bonzes* ^a Chinois, qu'il a appellez dans son Royaume. Des deux oncles qu'il a auprès de lui, & qu'il écoute fort, le plus puissant sur son esprit étoit l'ennemi déclaré du Christianisme. On abbatit alors plusieurs Eglises, & la persecution seroit peut être allée plus loin, s'il ne fût survenu une calamité publique, causée par des ora-

^a Ce sont les Prêtres des Idoles.

80 *Lettres de quelques*
ges furieux qui firent mille ravages, qu'on s'apliqua à réparer. D'ailleurs, je prédis en ce temps-là une Eclipsé d'une maniere dont on parut satisfait ; ce qui porta la Cour à me laisser mon Eglise, & à traiter doucement les Missionnaires.

L'année Royale qui revient de douze en douze ans, suivit bien-tôt après. Comme on donne au Peuple durant cette année une grande liberté, les Chrétiens en jouïrent comme les autres, enforte que nous faisons tous les exercices de la Religion aussi publiquement qu'avant la persecution. Au
1700. commencement de cette année quelques voleurs, ou plutôt quelques ennemis des Chrétiens, pour leur attirer des affaires, abbatirent & mirent en

Missionnaires de la C. de J. 81
pieces des Idoles de la Cam-
pagne. Le Roy s'en prit aux
Chrétiens, ne doutant point
qu'ils ne fussent les auteurs de
cette action. Il apprit en même
temps qu'il y avoit eu un grand
concours de monde dans nos
Eglises le jour des Cendres, qui
étoit cette année le vingt-qua-
tre de Février. Il donna ordre
qu'à nôtre premiereAssemblée
on fist main basse sur tous les
Chrétiens qu'on trouveroit.
J'en fus averti le six de Mars, &
j'empêchai que les Chrétiens
ne s'assemblassent.

Nous étions alors cinq Mis-
sionnaires d'Europe dans cette
Ville; sçavoir, Messieurs Pier-
re Langlois, & Jean Cappon
Ecclesiastiques François, les
Peres Pierre Belmonté, & Jo-
seph Candoné Jesuites Italiens,
& moy. Le douze de Mars on

82 *Lettres de quelques*
vint à main armée dans nos E-
glises, on arrêta nos domesti-
ques, on pilla ce qu'on trouva
dans nos maisons, & l'on gar-
da comme prisonniers les Mis-
sionnaires chacun dans son E-
glise. Monsieur Cappon étoit
alors à la Campagne. Le quin-
ze du même mois les quatre
Missionnaires qui se trouverent
en cette Ville furent menez
dans les prisons publiques. On
mit la Cangue ^a au col à Mon-
sieur Langlois, & aux Peres
Candoné & Belmonté. Je n'é-
tois pas assez agréable à Dieu,
pour mériter d'être traité pour
son amour de la même manie-
re que les autres. On m'arrêta,
mais dès le lendemain on me
mit en liberté à cause de ma

^a C'est un instrument composé de deux
ais fort pesans, échancrez vers le milieu
de leur union pour serrer le col.

qualité de Mathematicien.

Le dix-sept on publia l'Edit du Roy, qui ordonnoit qu'on abbatît dans tout le Royaume toutes les Eglises des Chrétiens, qu'on brûlat les Livres de nôtre Religion, qu'on arrêtât tous les Missionnaires, que tous ceux qui avoient embrassé le Christianisme reprissent la Religion du País, & que pour marque d'obéissance, Chrétiens & Idolâtres, hommes & femmes, jeunes & vieux, tous generalement foulassent aux pieds la sainte Image du Sauveur, qui est toujourns la principale que nous exposons dans nos Eglises, & sur le milieu de l'Autel à la veüe de tout le monde. Cet ordre s'executa d'abord dans le Palais, dans les maisons des Mandarins, dans les rues & dans les places pu-

bliques de cette Ville. Nous eûmes l'affliction de voir la sainte Image foulée aux pieds par plusieurs lâches Chrétiens. D'autres se cachèrent pour n'y être pas obligez, d'autres furent assez genereux pour refuser de le faire, & méritèrent la Couronne du Martyre. On assure que nôtre ami l'oncle du Roy ne foula point la sainte Image, & qu'il n'obligea aucun de ses gens à la fouler. Mais l'autre oncle du même Roy, grand ennemi des Chrétiens, pour s'assurer de l'obéissance de tous les Mandarins, & des principaux Seigneurs Catholiques, persuada au Roy de s'en faire donner la liste, & de leur faire fouler en public la sainte Image, ce qui a donné occasion à bien des cruautéz, pour obliger les Martyrs

Missionnaires de la C. de F. 83
de dire le nom des Chrétiens,
& sur tout des plus considéra-
bles.

Le même jour dix-sept on
brûla presque tous les Livres
saints ; on me rendit tous ceux
qui étoient à mon usage , &
plusieurs autres qu'on croioit à
moy , sous prétexte que ces Li-
vres pouvoient servir à la Ma-
thématique. Je sauvai par ce
moyen un Missel , & le Livre
de la Vie de JESUS-CHRIST
en estampes ; qui nous est d'un
grand secours , pour faire en-
tendre aux gens grossiers les
mysteres de la vie du Sauveur.
On amena prisonnier de la
campagne Monsieur Cappon , à
qui on pressa furieusement les
doigts pour l'obliger à dire le
nom des Mandarins Chrétiens.
Il souffrit courageusement ce

supplice sans en vouloir découvrir aucun, ce qui le fit estimer des Payens mêmes. Monsieur Maure de Sainte Marie, Prêtre Cochinchinois, élevé au Seminaire de Siam, celebre dans tout le Pais pour la Medecine, se crut obligé de se cacher dès la premiere nouvelle de la persecution. J'avois averti Messieurs Nicolas Fonseca Portugais, & Pierre Semenot François, qui se cachèrent aussi, mais ils furent tous trois découverts, arrêtez & menez ici. Un bon vieillard nommé Monsieur Jean, frere du celebre Monsieur Emmanuel, qui avoit bâti à ses frais une petite Eglise dans les Montagnes, & qui y faisoit l'employ d'excellent Catechiste, fut assommé de coups pour n'avoir pas

voulu donner les Livres saints, ni fouler aux pieds la sainte Image.

Le Roy avoit ordonné de laisser au pillage des Soldats tout ce qui appartenoit aux Chrétiens, à la reserve des choses que nous regardons comme sacrées, qu'il voulut qu'on luy apportât. On luy porta entre autres choses plusieurs Reliques, dont quelques-unes étoient des os entiers. Les ayant prises entre ses mains, & les montrant aux gens de sa Cour: *Voilà, dit-il, jusqu'où les Chrétiens portent leur impiété, de tirer des tombeaux des ossemens des morts; ce qui nous doit faire horreur. Ils font plus, ajoûta-t-il, car après les avoir réduits en poudre, ils en mettent dans des breuvages, ou ils en font des*

88. *Lettres de quelques*
pastes qu'ils donnent au Peuple,
& les ensorcelent par là si fort,
qu'ils courent aveuglément à eux,
& embrassent leur doctrine. Le
Roi voiant que ce discours ani-
moit de fureur toute sa Cour
contre nous, ordonna qu'on
exposât ces ossemens dans la
Place publique, & qu'on fit en-
tendre au Peuple l'usage que
nous en faisons. Cela nous fait
juger ici à tout ce que nous
sommes de Missionnaires, que
ce n'est pas encore le temps
de faire en ce País des presens
de ces fortes de choses; ni
d'exposer ces Reliques à la ve-
neration du Peuple, de peur
que ce ne soit, comme dit
l'Évangile, jeter des pierres
précieuses aux pieds des pour-
ceaux.

Cependant on tourmentoit

Missionnaires de la C. de F. 89.
furieusement les Chrétiens prisonniers, sur tout ceux du País. Un d'entr'eux, à qui pour son habileté à instruire, on avoit donné le titre de Catechiste general du Royaume, dit dès la premiere question, qu'il n'avoit rien de plus à cœur que d'obéir au Roy, & devint sur l'heure Apostat. On se soumit dans toutes les Provinces du Roïaume à l'Edit du Roy. Un Mandarin considerable vers le País du Nord, refusa genereusement de fouler aux pieds la sainte Image. On le conduisit prisonnier à la Cour. Estant présenté au Roi. *Il faut tout à l'heure, lui dit le Prince, fouler aux pieds cette Image, ou perdre la vie: lequel voulez vous? Perdre la vie mille fois, Sire, s'il est besoin, lui répondit le Mandarin: tout prest à obéir à vôtre Ma-*

90 *Lettres de quelques*
jesté dans tout le reste , je ne puis
le faire en ce qui regarde ma
Religion. Lorsque j'étois encore
jeune , ajoûta-t-il , mon pere me
mena un jour avec luy à l'Egli-
se , & me montrant la sainte
Image , Sçache , mon fils , me
dit-il , que le Createur du Ciel
& de la Terre usant d'une in-
finie misericorde à l'égard de
l'homme perdu par son peché ,
nous a envoyé en terre son Fils
unique appelé JESUS-CHRIST
dont voila l'Image , afin que
souffrant la mort sur une croix
pour l'amour de nous , il nous
délivrast de la mort éternelle dont
nous étions tous menacez. Je te
laisse sa sainte Loy pour mon
testament , c'est un heritage plus
précieux que toutes les richesses
du monde ; si tu la gardes fidelle-
ment toute ta vie ; je te regar-
deray , je t'aimeray toujours com-

Missionnaires de la C. de F. 91
me mon fils , & comme mon legi-
time heritier ; mais si tu étois
assez malheureux pour l'aban-
donner jamais , je te traitteroie
comme un fils rebelle & dénatu-
ré. Les Mandarins qui étoient
presens, voulant faire leur cour
au Prince , parurent si indi-
gnez de cette réponse , qu'ils
prierent le Roy de leur per-
mettre de le mettre en pieces.
Le Roy plus moderé ordonna
qu'il fût envoyé en son Pais
pour y être décapité. Dès qu'il
y fut arrivé , plusieurs de ses
parens encore Gentils, vinrent
se jeter à ses pieds dans la pri-
son , le conjurant d'obeïr au
Roy , ou du moins d'en faire
semblant , en approchant tant
soit peu le pied de la sainte
Image ; ce qui suffiroit au Gene-
ral des Troupes , qui étoit son
ami particulier , pour trouver

moyen de le sauver ; que s'il ne se foucioit pas de sa propre perte, il fût du moins touché de celle d'une famille desolée qui lui étoit chere ; puisqu'ils alloient tous être enveloppez dans sa ruine. Chose étrange : celui qui avoit montré tant de courage devant le Roy, n'eut pas la force de resister aux prieres & aux larmes de ses parens. Il fit semblant de fouler l'Image, protestant neanmoins qu'il le faisoit plutôt pour se délivrer de leur importunité, que pour renoncer à la Religion Chrétienne, qu'il connoissoit être l'unique veritable, & absolument necessaire pour le salut. Le General étant content, écrivit au Roy, que Paul Kien ; c'étoit le nom du Mandarin, avoit enfin executé ses ordres. Mais le Roy irrité qu'

un autre eût mieux scû se faire obéir que lui, commanda qu'on ne laissât pas de trancher la tête au coupable. Paul reçût cette seconde Sentence avec une intrepidité merveilleuse. Il reconnut la main de Dieu qui le punissoit visiblement de sa lâcheté. Il la pleura à chaudes larmes jusqu'au dernier moment, & invoquant sans cesse le nom de JESUS-CHRIST, il mourut, comme nous avons sujet de le croire, dans les sentimens d'une véritable pénitence.

Le vingt-trois d'Avril on presenta au Roy quatre Missionnaires, Messieurs Langlois & Cappon Ecclesiastiques, & les Peres Candoné & Belmonté Jesuites. Il ordonna qu'on leur mît au col une Gangue plus pesante, de gros fers aux pieds,

& qu'on les menât dans une prison plus rude, où il paroît vouloir les laisser tous mourir de miseres. Trois Dames furent conduites en même temps en la presence du Roy, Elizabeth *Mau*, veuve d'un grand Mandarin, Marie *Son*, âgée de soixante ans, d'une innocence & d'une candeur admirable, & Paule *Don*, qui a eu son mari Martyr. Le Roy les condamna à la bastonnade, à être rasées, & à avoir les bouts des oreilles & des doigts coupez. Pour les hommes Cochinchinois, qui ne voulurent pas obéir, le Roy les condamna tous à mourir & la plûpart à mourir de faim.

On donna commission d'exécuter la Sentence à l'égard des trois Dames Chrétiennes à un Capitaine, parent d'Elisabeth. Cet Officier conjura sa paren-

Missionnaires de la C. de J. 95
te d'obéir au Roi ; mais voyant qu'elle étoit inébranlable , il lui dit qu'il craignoit fort qu'après le suplice on ne l'obligeât à passer le reste de sa vie dans quelque employ bas & humiliant. *Mon cher parent* , luy répondit cette vertueuse Dame, *je suis femme , & déjà sur l'âge , & par consequent fort craintive ; aussi ne puis-je assez vous exprimer la crainte & l'horreur que j'ai de voir sous mes pieds la sacrée Image de mon Sauveur & de mon Dieu , je tremble de tout mon corps seulement en vous en parlant ; ainsi s'il n'y a point d'autre voye pour me garantir du suplice que de fouler aux pieds la sainte Image , j'aime beaucoup mieux mourir.* L'Officier qui connoissoit sa fermeté & sa grande vertu , trouva un autre moyen de la sauver : il recom-

manda aux Soldats d'épargner sa parente. Ceux-ci après avoir traité les autres Dames avec la dernière rigueur, approchèrent seulement leurs couteaux encore tout ensanglantés, des oreilles & des doigts d'Elisabeth, & firent semblant de les lui couper. On jeta ensuite ces trois Dames dans une Barque. Comme j'y entendis de grands cris, je m'en approchai avec quelques remèdes que je tenois prêts. Je crus que ces cris étoient causés par la douleur du tourment qu'elles avoient souffert, mais je fus fort surpris de voir qu'il n'y avoit que la seule Elisabeth qui se plaignît, & qui fût inconsolable, de n'avoir pas souffert pour la Foy de JESUS-CHRIST, pendant que ses Compagnes avoient été traitées avec une
extrême

Missionnaires de la C. de F. 97
extrême cruauté.

Cependant, on conduisit dans une Isle, éloignée de cette Ville d'environ un quart de lieuë, quatre Chrétiens condamnez à y mourir de faim. Le premier, s'appelloit Paul So, habile Lettré, & sçavant dans la Medecine, dont il se feroit utilement pour porter ses compatriotes à embrasser nôtre sainte Loy. Il s'étoit allé offrir de son plein gré aux Mandarins de son País, & les avoit forcez, pour ainsi dire, de le retenir prisonnier. On le condamnâ d'abord à avoir chaque jour trois coups de bâton sous la plante des pieds, jusqu'à ce qu'on l'eût obligé de se soumettre à l'Edit du Roy : mais comme on vit qu'il persistoit dans sa sainte résolution, on l'amena icy des

98 *Lettres de quelques*
Provinces du Nord , où il a-
voit été arrêté. Un de ses pa-
rens nommé Nicolas , a été
mis à mort dans son Pais pour
la même cause. Le second pri-
sonnier qui fut conduit dans
l'Isle , étoit Vincent *Don* , ma-
ri de Paule. Le troisiéme, Tha-
dée *Oüen* , domestique de M.
Langlois , qui avoit beaucoup
de pieté. Il étoit dans la bar-
que quand M. Emmanuel &
cinq autres personnes firent
nauffrage , il fut le seul qui se
sauva , Dieu le reservant pour
le martyre. Le quatriéme ,
étoit mon Catechiste , nom-
mé Antoine *Ky*. Dès l'âge de
quatorze ans il avoit suivi un
de nos Peres à *Macao* , où il
demeura deux ans dans nôtre
College. Il étoit revenu de-
puis à la Cochinchine , où il
avoit mené durant quelque

temps une vie peu Chrétienne ; mais enfin il se donna entièrement à Dieu après la mort de sa femme , & se consacra au service des Missionnaires. Il a demeuré les huit dernières années de sa vie dans nôtre Maison , & quoiqu'il eût près de soixante ans , plus robuste que ses trois autres Compagnons , il est mort le dernier , après avoir souffert la faim pendant dix-huit jours , sans qu'on luy ait jamais rien donné , non pas même une seule feuille de Betel pour mâcher. La prison de ces Martyrs n'étoit qu'une cabane , fermée de gros pieux , couverte de branches d'arbres , large de six pieds , & longue de huit. Après leur mort on a mis leurs corps en pieces , & on les a jettez dans la riviere

100 *Lettres de quelques*
par ordre du Roy, afin qu'on
ne ramassât pas leurs Reli-
ques.

Le vingtième de May arrive-
rent les *Sommes* ^a Chinoises, qui
apportoient à Messieurs les Ec-
clesiastiques & à nous nos pe-
tites pensions, qu'on nous en-
voyoit de *Canton*.^b Les Man-
darins firent tous leurs efforts
pour sçavoir si l'on n'appor-
toit rien aux Missionnaires, le
Capitaine Chinois eut assez
d'habileté pour se dérober à
leur vigilance. Il me mit en-
tre les mains tout ce qu'on luy
avoit confié. Ce qui n'a pas
peu servi à donner quelque
soulagement à tous les Con-
fesseurs de JESUS-CHRIST,

^a C'est ainsi qu'on appelle les Vaisseaux
de la Chine.

^b C'est la Ville Capitale d'une des Pro-
vinces Maritimes de la Chine.

qui étoient dans les prisons. Michel *Oïen* soldat eut la tête tranchée pour la Foy dans sa maison le vingt cinquième de Mai. Un jeune Ecolier après avoir enduré douze jours la faim , étant comme égaré & hors de lui-même, renia la Foy pour avoir à manger. On luy demanda s'il souffroit beaucoup de la faim , il répondit qu'il sentoit dans les entrailles un feu si devorant & si insupportable qu'il n'avoit pû l'endurer plus long-temps , quoiqu'il soit bien persuadé qu'il n'y a point de vraye Religion que la Chrétienne.

Je ne sçaurois dire ce que le Pere *Candoné* âgé de soixante-trois ans , & fort incommodé , souffre sous la *Cangue* & aux fers. Il resiste pourtant courageusement aussi bien que Mon-

102 *Lettres de quelques*
sieur Cappon : mais les incommoditez de la prison aiant causé un flux de sang au Pere Belmonté, il est mort le vingt-septième de Mai, après s'être confessé, & avoir reçu l'Extrême-Onction. Il étoit de Rimini en Italie, & il y a huit ans qu'il passa en cette Mission avec M. Ciceri Evêque de *Nankin*, * qui revenoit d'Europe. Sa douceur admirable & sa grande charité le rendoient aimable à tout le monde, & particulièrement aux pauvres dont il étoit le protecteur & le Pere. Quoiqu'il fût d'une foible constitution, il paroissoit infatigable. Comme les travaux où son zele l'engageoit, l'avoient extrêmement affoibli, ses Superieurs lui avoient mandé de revenir à *Macao*, pour

* C'est la seconde Ville de la Chine.

Missionnaires de la C. de J. 103
y rétablir sa santé, mais Dieu
en a disposé autrement, & l'a
appelé, comme nous avons
sujet de le croire, à la gloire
des Bienheureux: car non seu-
lement il est mort en verita-
ble Chrétien & en parfait
Religieux, dépouillé entiere-
ment de tout, mais presque
de la même maniere que saint
Jean Pape & Martyr, dont l'E-
glise celebre la Fête le vingt-
septième de May, lequel ayant
été mis en prison à Ravenne
par l'ordre du Roi Theodoric,
y mourut de misere & de faim,
pour la défense de la Religion
Catholique. Le Roy m'a per-
mis de faire ensevelir le Pere
Belmonté; je l'ay fait de nuit
dans un lieu où étoit il y a
peu de jours une très-belle
Eglise.

La persecution a été très-

cruelle dans les Provinces, il y a eu plusieurs Martyrs, nous ne sçavons pas encore les circonstances de leurs combats. Le dix-neuvième de Juin mourut de mort subite l'Oncle du Roy, le grand ennemy de nôtre sainte Religion. Il venoit de dîner, & voulant se jeter sur son lit comme pour se reposer, *ha je me meurs*, dit-il un moment après à une de ses femmes qui n'étoit pas éloignée, & sur l'heure même il expira. Tout le monde a regardé cette mort comme une punition évidente de Dieu, pour les maux qu'il avoit causez aux Chrétiens. Deux jours auparavant un bon serviteur de Dieu, nommé François *Dirk*, avoit en quelque sorte prédit cette mort, disant, que ce Prince à cause de sa haine & de sa

cruauté contre tant de gens de bien, ne tarderoit pas à en être puni, & que Dieu vengeroit assurément ses serviteurs qu'on accabloit d'une manière si impitoyable & si injuste. Un autre Mandarin, ennemy des Chrétiens, a eu depuis peu sa maison entièrement brûlée, avec douze de ses gens, qui ont été enveloppez dans cet incendie. Dieu a encore fait sentir à quelques Chrétiens Apostats les fleaux de sa justice; il y en a de possédez du démon, d'autres alliez, qui souffrent des douleurs insupportables, d'autres sont tombez dans le dernier mépris; presque tous paroissent accablez de tristesse, pressez sans doute par les justes remords de leur conscience. Plusieurs souhaitent d'être reçûs

à penitence , & ils le demandent avec de très grandes instances , mais nous ne croyons pas qu'il soit encore temps de leur accorder cette grace , du moins à ceux qui se portent bien. Quelques-uns offrent de grandes aumônes pour le soulagement des Chrétiens prisonniers. Les Missionnaires ont délibéré s'il falloit les recevoir ou non , leurs avis ont été partagez.

Mon sieur Langlois , le Pere Candoné , & Monsieur Fonseca ont jugé qu'il falloit les accepter pour les raisons suivantes. Les prisonniers ont besoin de secours ; c'est un conseil de l'Ecriture de racheter ses pechez par l'aumône ; les coupables peuvent se porter au desespoir , & de rage renoncer tout-à-fait à la Religion , si

pour une faute qu'ils ont commise, comme tout le monde en est persuadé, plutôt par foiblesse que par malice, & qu'ils détestent de tout leur cœur, ils se voyent si fort méprisés, qu'on ne daigne pas même recevoir leurs aumônes, quoi qu'on reçoive celles des Idolâtres. Mais Monsieur Cappon, Monsieur Semenot, & le Père Belmonté ont toujours jugé, vû la disposition des esprits en ce País, qui croient qu'on vient à bout de tout à force d'argent, jusqu'à obtenir des Mandarins les plus severes, le pardon des plus grands crimes, ils ont jugé, dis-je, qu'il ne falloit recevoir ni presens ni aumônes de ces Apostats, de peur de donner sujet de croire qu'à la balance des Missionnaires les crimes les plus énormes, com-

me est l'apostasie, deviennent legers; quand on met de l'autre côté une bonne somme d'argent, & parce qu'ils se persuaderoient s'être bien lavés auprès de nous de leurs fautes, dès qu'ils verroient que nous aurions accepté leurs aumônes.

Pour moy, j'ai opiné qu'il ne falloit point faire de regle generale: mais qu'après avoir examiné la disposition particuliere de ceux qui offriroient leurs aumônes, & les marques de douleur dont ils les accompagneroient, on devoit recevoir celles des uns, & rejeter celles des autres. Ainsi on ne pourroit pas dire & que l'argent suffit seul pour être reconcilié, & que l'aumône ne sert à rien, quand on donne d'ailleurs en la faisant,

Missionnaires de la C. de F. 109⁵
des signes d'une sincere peni-
tence.

Le vingt-huitième de Juillet
Monsieur Langlois mourut des
miseres de sa prison comme le
Pere Belmonté. Je luy donnai
la veille l'Extrême-onction, &
de l'avis des autres Missionnai-
res je l'enterray dans sa mai-
son, au lieu où peu auparavant
étoit son Eglise. Il étoit après
le Pere Candoné le plus ancien
Missionnaire de la Cochinchi-
ne, il sçavoit beaucoup de se-
crets de Medecine, ce qui luy
avoit donné un grand credit.
Les Neophytes l'aimoient
beaucoup, & il leur faisoit de
grandes aumônes.

Messieurs Cappon, Seme-
not, Fonseca, & le Pere Can-
doné, sont encore en prison.
Pour moy je loge dans un pe-
tit jardin qu'on m'a donné

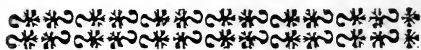
110 *Lettres de quelques*
auprès du Palais. Le titre de
Mathematicien me met en état
d'aller librement par tout , de
visiter nos pauvres prisonniers,
& de dire tous les jours la sainte
Messe. Monsieur Clement se-
culier a perdu tous ses biens ,
parce qu'il est Chrétien ; il vit
fort content de s'en voir dé-
pouillé pour une si bonne cau-
se. Pour ce qui est des autres
Missionnaires, on dit que Mon-
seigneur l'Evêque Dom Fran-
cesco Pirés, Messieurs Jean Au-
zier , & René Gourget Fran-
çois, & Monsieur Laurent Co-
chinchinois sont cachez dans
les Isles ou dans les Monta-
gnes ; que les deux Messieurs
Charles , François de Nation,
qui sont venus de Siam ici pour
recevoir l'Ordre de Prestre,
ont été arrêtez prisonniers ;
que M. Feret qui pour ses in-

commoditez se retiroit au Seminaire de Siam, est mort des fatigues du voyage. Le Pere Joseph Perez de nôtre Compagnie a été arrêté prisonnier près des Frontieres de Camboje. Enfin, le Pere Christophe Cordeiro est dans les Provinces du Midy, où il court danger à chaque moment d'être découvert.

Voilà, Mon Reverend Pere, un abregé de la Relation du Pere Arnedo. Je suis avec un profond respect, & une parfaite reconnoissance,

MON. TRES-REVER. PERE,

Vôtre très-humble & très-obéissant
serviteur, PELISSON, Mis-
sionnaire de la Compagnie de
Jesus.



L E T T R E

ECRITE DE MANILLE

le 10. de Juin 1697. par le
 Pere Paul Clain de la
 Compagnie de JESUS au
 Reverend Pere Thyrse
 Gonzalez, General de la
 même Compagnie,

S U R L A

NOUVELLE DECOUVERTE

*qu'on a faite de trente-deux Isles,
 au Sud des Isles Marianes.*

APRE's le départ du Vais-
 seau qui étoit chargé des
 Lettres que j'écrivis l'an passé
 à vôtre Paternité, il en arriva

un autre qui m'apporta l'ordre d'accompagner le Reverend Pere Antoine Fuccio Sicilien, nouveau Provincial de cette Province. Faisant avec lui la visite de nos Maisons, j'ai parcouru le país de *Los Pintados*. Ce sont de grandes Isles separees les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuse. Il y a dans ces Isles soixante & dix-sept mille Chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante & un Missionnaires de nôtre Compagnie, qui ont avec eux deux de nos freres qui pourvoient à leur subsistance.

Je ne sçauois vous marquer, Mon Reverend Pere, combien j'ai été touché à la vûe de ces pauvres Indiens, dont il y en a plusieurs qui meurent sans re-

cevoir les Sacremens de l'Eglise, en grand danger de leur salut éternel ; parce qu'il y a si peu de Prêtres ici, que la plupart ont soin de deux Bourgades en même temps. D'où il arrive qu'étant occupez dans un endroit à s'acquitter des fonctions de leur ministere, ils ne peuvent assister ceux qui meurent dans l'autre. J'ai été encore beaucoup plus touché de l'abandon où se trouvent plusieurs autres peuples, qui demeurent dans des Isles qu'on appelle *Pais*. Quoique ces Isles ne soient pas éloignées des Marianes, ces Insulaires n'ont aucun commerce avec les Mariannois. On s'est assuré cette année de la découverte de ce nouveau pais. Voicy comme la chose s'est passée.

En faisant la visite avec le

Pere Provincial , comme j'ai déjà dit , nous arrivâmes à la Bourgade de *Guivam* dans l'Isle de *Samal* , la dernière & la plus meridionale Isle des *Pintados* Orientaux. Nous y trouvâmes vingt-neuf *Palaos* , ou habitans de ces Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est qui regnent sur ces mers depuis le mois de Decembre jusqu'au mois de May , les avoient jettez à trois cens lieues de leurs Isles , dans cette Bourgade de l'Isle de *Samal*. Ils étoient venus sur deux petits Vaisseaux , qu'on appelle ici *Paraos*. Voici comme ils racontent leur aventure.

Ils s'étoient embarquez au nombre de trente-cinq personnes pour passer à une Isle voisine , lorsqu'il se leva un vent si violent , que ne pouvant ga-

gner l'Isle où ils vouloient aller , ni aucune autre du voisinage , ils furent emportez en haute mer. Ils firent plusieurs efforts pour aborder à quelque rivage ou à quelque Isle de leur connoissance , mais ce fut inutilement. Ils voguerent ainsi au gré des vents pendant soixante & dix jours sans pouvoir prendre terre. Enfin perdant toute esperance de retourner en leur pais , & se voïant à demi-morts de faim sans eau & sans vivres ; ils resolurent de s'abandonner à la merci des vents , & d'aborder à la premiere Isle qu'ils trouveroient du côté d'Occident. A peine eurent-ils pris cette résolution, qu'ils se trouverent à la vûë de la Bourgade de *Guivam* en l'Isle de *Samal*. Un *Guivamois* qui étoit au bord de la mer , les apperçut , & ju-

geant par la structure de leurs petits bâtimens que c'étoient des étrangers qui s'étoient égarés, il prit un linge & leur fit signe d'entrer par le canal qu'il leur montrait pour éviter les écueils & les bancs de sable sur lesquels ils alloient échoüer. Ces pauvres gens furent si effrayez de voir cet inconnu, qu'ils commencerent à retourner en haute mer; quelque effort qu'ils fissent, ils n'en purent venir à bout, & le vent les repoussa une seconde fois vers le rivage. Quand ils en furent proche, le *Guivamois* leur fit entendre par ses signes la route qu'ils devoient prendre, mais voyant qu'ils ne la prenoient pas & qu'ils alloient infailliblement se perdre, il se jette à la mer, & va à la nage à l'un de ces deux petits vaisseaux, dans le

dessein de s'en faire le pilote & de les conduire sûrement au Port. A peine y fut-il arrivé que ceux qui étoient dedans, & les femmes mêmes chargées de leurs petits enfans, se jetent à la nage pour gagner l'autre vaisseau, tant ils craignoient l'approche de cet inconnu. Cet homme se voiant seul dans ce petit vaisseau, se met à les suivre, & étant entré dans le second il lui fait éviter tous les écueils & le conduit au Port. Pendant ce temps là ces pauvres gens demeurèrent immobiles, & s'abandonnerent à la conduite de cet inconnu, dont ils se regardoient comme les prisonniers.

Ils prirent terre le jour des saints Innocens vingt huitième de Decembre de l'année 1696. Les habitans de *Guivam* accou-

rus sur le rivage, les reçurent avec charité & leur apportèrent du vin & des rafraîchissemens. Ils mangerent volontiers des Cocos qui sont les fruits des Palmiers de ce païs. La chair en est à peu près semblable aux châtaignes, excepté qu'elle a plus d'huile, & qu'elle fournit une espece d'eau sucrée qui est agreable à boire. On leur presenta du ris cuit à l'eau, dont on se sert ici & dans toute l'Asie, comme on se sert en Europe du pain. Ils le regarderent avec admiration, & en prirent quelques grains qu'ils jetterent aussi-tôt à terre, s'imaginant que c'étoient des vermisseaux. Ils témoignèrent beaucoup de joie quand on leur apporta de ces grosses racines qu'on appelle *Palavan*, & ils en mangerent avec avidité.

Cependant on fit venir deux femmes que les vents avoient autrefois jettées sur la même côte de *Guivam*. Comme elles sçavoient un peu la langue de ce païs, elles servirent d'interpretes, & c'est par leur moyen qu'on apprit ce que je diray dans la suite. Une de ces femmes trouva parmi ces étrangers quelques-uns de ses parens. Ils ne l'eurent pas plutôt reconnuë qu'ils se mirent à pleurer. Le Pere qui a soin de cette bourgade, ayant appris l'arrivée de ces pauvres gens, les fit venir à *Guivam*. Dès qu'ils l'apperçurent, & qu'ils virent le respect qu'on lui portoit, ils s'imaginèrent qu'il étoit le Roi du païs, & que leur vie & leur sort étoient entre ses mains. Dans cette pensée, ils se jetterent tous à terre pour implorer

implorer sa misericorde & pour lui demander la vie. Le Pere touché de compassion de les voir dans une si grande defolation, fit ce qu'il put pour les consoler & pour adoucir leurs peines, il caressa leurs enfans, dont trois étoient encore à la mamelle, & cinq autres un peu plus grands, & promit à leurs parens de leur donner tous les secours qui dépendroient de lui.

Les habitans de *Guivam* s'offrirent à l'envi au Pere pour mener ces étrangers dans leurs maisons, & pour leur fournir tout ce qui seroit necessaire, soit pour les vivres, soit pour les habits. Le Pere les leur confia, mais à condition qu'on ne separeroit point ceux qui étoient mariez; (car il y en avoit quelques-uns parmi eux,) &

qu'on n'en prendroit pas moins de deux ensemble , de peur de faire mourir de chagrin ceux qui demeureroient seuls. De trente cinq qu'ils étoient d'abord , il n'en restoit plus que trente , car la disette des vivres & les incommoditez d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage , & peu de temps après leur arrivée il en mourut encore un , qui eut le bonheur de recevoir le saint Baptême.

Ils rapportèrent que leur país consiste en trente-deux Isles. Elles ne doivent pas être fort éloignées des Marianes , à en juger par la structure de leurs petits vaisseaux , & par la forme de leurs voiles , puisqu'elles sont les mêmes. Il y a bien de l'apparence que ces Isles sont plus au Midy que les

Marianes , à onze ou douze degrez de latitude septentrionale , & sous le même paralelle que *Guivam* , puisque ces étrangers venant tout droit d'Orient en Occident , ont abordé au rivage de cette bourgade. Il y a aussi lieu de croire que c'est une de ces Isles qu'on découvrit de loin , il y a quelques années. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire qui est de l'Est à l'Oüest sous le treizième paralelle , & s'étant un peu écarté vers le Sudoüest , l'apperçut pour la premiere fois. Les uns ont appelé cette Isle la Caroline du nom du Roy , (1) & les autres l'Isle de saint Barnabé , parce qu'elle fut découverte le jour que l'Eglise celebre la fête de cet Apôtre. Elle fut encore

En 1686.

(1) Charles II. Roy d'Espagne.

1696. vûë l'année passée par un autre vaisseau que la tempête fit changer de route , en allant d'ici aux Isles Marianes. Le Gouverneur des Philippines avoit souvent donné ordre au vaisseau qui va presque tous les ans aux Marianes , de chercher cette Isle & les autres qu'on soupçonne être aux environs ; mais ces ordres avoient été inutiles , Dieu reservant à ce temps-ci la découverte , & comme nous l'esperons , l'entiere conversion de ces peuples.

Ces étrangers ajoutent que de ces trente-deux Isles , il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux ; mais que les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demande quel est le nombre des habitans , ils prennent un monceau de sable ou de poussiere

& le montrent, pour marquer la multitude innombrable des hommes qui les habitent. Ces Isles se nomment *Pais*, *Lamululutup*, *Saraon*, *Yaropic*, *Valayyay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yfaluc*, *Piraulop*, *Ytai*, *Pic*, *Piga*, *Lamurrec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tavas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacusfan*, *Piylu*, *Olatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Piyalucunung*. Les trois qui ne sont habitées que par des oiseaux sont, *Piculat*, *Hulatan*, *Tagian*. *Lamurrec* est la plus considérable de toutes ces Isles. C'est où le Roy de tout ce païs tient sa Cour. Les chefs de toutes ces habitations lui sont soumis. Il s'est trouvé parmi ces étrangers un de ces Chefs avec sa femme, qui est la fille du Roy. Quoiqu'ils soient à demi-nuds, ils ont des manieres & un cer-

tain air de grandeur qui font assez connoître ce qu'ils sont. Le mari a tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement forme diverses figures. Les autres hommes de cette troupe ont aussi quelques lignes semblables, les uns plus les autres moins. Mais les femmes & les enfans n'en ont point. Il y a dix-neuf hommes & dix femmes de differens âges. Le tour & la couleur de leurs visages approchent assez du tour & de la couleur du visage des habitans des Philippines. Les hommes n'ont point d'autre habit qu'une espece de ceinture qui leur couvre les reins & les cuisses, & qui fait plusieurs tours à l'entour de leurs corps. Ils ont sur leurs épaules plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se

font une espece de capuchon qu'ils lient par devant, & qu'ils laissent pendre negligemment par derriere. Les hommes & les femmes sons habillez de la même maniere, excepté que les femmes ont un linge un peu plus long, qui descend depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Leur langue est differente de celle des Philippines, & même de celle des Isles Marianes. Leur maniere de prononcer approche de la prononciation des Arabes. La femme qui paroît la plus considerable a plusieurs anneaux & plusieurs colliers d'écaïlle de tortuë, qu'on appelle ici *Carey*, & les autres d'une matiere qui nous est inconnuë. Cette matiere qui ressemble assez à l'ambre gris n'est pas transparente.

Voici la maniere dont ils ont

vécu sur mer pendant soixante & dix jours qu'ils y ont été à la merci des vents. Ils jettoient en mer une espece de Nasse , faite de plusieurs petites branches d'arbres liées ensemble. Cette Nasse avoit une grande ouverture pour laisser entrer le poisson , & se terminoit en pointe pour l'empêcher de sortir. Le poisson qu'ils prenoient de cette maniere étoit toute la nourriture qu'ils avoient , & ils ne beuvoient point d'autre eau que celle que la pluye leur fournissoit. Ils la recevoient dans des écorces de Coco, qui est le fruit du Palmier de ce pais , comme j'ai déjà dit. Il est de la figure & de la grandeur du crane d'un homme.

Ils n'ont point de vaches dans leurs Isles. Ils voulurent s'enfuir quand ils en virent

qui broutoient l'herbe , auffi bien que lorsqu'ils entendirent un petit chien aboyer dans la maison des Missionnaires. Ils n'ont point non plus de chats ni de cerfs , ni de chevaux , ni generalement aucune bête à quatre pieds. Ils n'ont même gueres d'autres oiseaux que ceux qui vivent sur la mer. Ils ont cependant des poules dont ils se nourrissent ; mais ils n'en mangent pas les œufs.

Malgré cette disette de toutes choses, ils sont gais & contents de leur sort. Ils ont des chants & des danses assez regulieres. Ils chantent tous ensemble , & font les mêmes gestes , ce qui a quelque agrément.

Ils sont surpris du gouvernement , de la politesse & des manieres d'Europe , dont ils n'avoient aucune connoissance.

Ils admirent non seulement la majesté auguste des ceremonies, dont l'Eglise se sert pour célébrer l'Office divin, mais aussi la musique, les instrumens, les danses des Espagnols, les armes dont ils se servent, & sur tout la poudre à canon. Ils admirent encore la blancheur des Europeens : car pour eux ils sont tout bazanez, aussi bien que les habitans de ce païs.

Il n'a pas paru jusqu'à présent qu'ils aient aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorent des Idoles. On n'a remarqué en eux qu'une vie toute barbare. Tout leur soin est de chercher à boire & à manger. Ils ont une grande déference pour leur Roy & pour les Chefs de leurs bourgades ; & ils leur obéissent avec beaucoup d'exactitude. Ils n'ont point d'heu-

Missionnaires de la C. de J. 131
re réglée pour leurs repas. Ils boivent & mangent en quelque temps & en quelque endroit que ce soit, lorsqu'ils ont faim & soif, & qu'ils trouvent de quoi se contenter. Mais ils mangent peu à chaque fois, & ils ne font point de repas assez fort pour suffire à toute la journée.

Leur civilité & la marque de leur respect consiste à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, & à s'en froter doucement tout le visage. Ils avoient parmy leurs petits meubles quelques scies faites non pas de fer, mais d'une grande écaille qu'on appelle ici *Taclobo*, qu'ils aiguïsent en les frotant contre certaines pierres. Ils en avoient aussi une de fer de la longueur d'un doigt. Ils furent fort étonnez,

à l'occasion d'un vaisseau marchand qu'on bâtissoit à *Guivam*, de voir la multitude des instrumens de charpenterie dont on se servoit, ils les regarderent tous les uns après les autres avec admiration. Ils n'ont point de métaux dans leur país. Le Pere Missionnaire leur ayant donné à chacun un assez gros morceau de fer, ils receurent ce present avec plus de joye que si on leur eût donné autant d'or. Ils avoient si grande peur qu'on ne le leur enlevât, qu'ils le mettoient sous leur tête quand ils vouloient dormir. Ils n'ont point d'autres armes que des lances ou des traits faits d'ossements humains. Ils sont d'eux-mêmes fort pacifiques. Lorsqu'il arrive entre eux quelque querelle, elle se termine par quelques coups de poing.

qu'ils se donnent sur la tête, ce qui arrive rarement. Car dès qu'ils veulent en venir aux mains, on les separe & l'on fait cesser le different. Ils ne sont point cependant stupides ni pesans : au contraire ils ont du feu & de la vivacité. Ils n'ont pas tant d'embonpoint que les habitans des Isles Marianes, mais ils sont bien proportionnez, & d'une taille à peu près semblable à celle des Philippi-nois. Les hommes & les femmes laissent croître leurs cheveux, qui leur tombent sur les épaules.

Quand ces étrangers apprirent qu'on les alloit conduire en presence du Pere Missionnaire, ils se peignirent tout le corps d'une certaine couleur jaune, ce qui passe chez eux pour un grand agrément. Ils

font si contens de trouver ici en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie , qu'ils se font offerts à retourner dans leur país pour attirer ici leurs compatriotes , & pour leur persuader d'entrer en commerce avec ces Isles. Nôtre Gouverneur goûte beaucoup ce dessein, dans la vûë qu'il a de soumettre tout ce país au Roy d'Espagne ; ce qui ouvreroit une grande porte à la propagation de l'Evangile. Le plus vieux de ces étrangers avoit déjà été jetté une fois sur les côtes de la Province de *Caragan* dans une de nos Isles : mais comme il n'avoit trouvé que des Infidèles qui demeurent dans les montagnes & le long de ces côtes desertes , il étoit retourné en son país , sans avoir connoissance de l'abondance & des ri-

Missionnaires de la C. de J. 135
chesses de ces Isles. Il a été plus
heureux dans ce second voyage.
On a déjà baptisé les enfans.
On instruit les autres des My-
steres de nôtre Religion. Ils
sont fort adroits à plonger ; &
l'on dit qu'ils prirent dernie-
rement à la pêche deux gran-
des perles dans leurs nacres ,
qu'ils rejetterent dans la mer ,
parce qu'ils n'en connoissoient
pas le prix.

Je vous écris tout ceci, Mon
Reverend Pere , persuadé que
vous aurez de la joye d'appren-
dre une nouvelle si avantageu-
se à ceux de vos enfans , qui au-
ront le bonheur de porter la
foi dans ces nouveaux païs.
Nous avons besoin d'ouvriers
pour fournir à tant de tra-
vaux , nous esperons que vous
aurez la bonté de nous en en-

136 *Let. de qu. Miss. de la C. de J.*
voyer, & de ne nous pas ou-
blier dans vos saints sacrifi-
ces. Je suis avec un profond
respect,

MON TRES-REVEREND PERE,

De vostre Paternité,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur &
A Manile le Fils, PAUL CLAIN
10. Juin 1697. Missionnaire de la
Compagnie de JE-
S U S.

T A B L E.

L ettre du Pere Martin au Pere Vilette.	Page 1
Lettre du Pere Mauduit au Pere le Gobien.	30
Lettre du Pere Dolu au Pere le Gobien.	55
Lettre du Pere Bouchet au Pere le Gobien.	45
Lettre du Pere Diusse au Reverend Pere Directeur des Missions de la Chine & des Indes Orientales.	61
Lettre du Pere Pelisson au Reverend Pere de la Chaize Confesseur du Roy.	63
Lettre du Pere PaulClain au Reverend Pere General de la Compagnie de Jesus, sur la nouvelle découverte qu'on a faite de trente-deux Isles au Sud des Isles Marianes.	112

PROTESTATION.

POUR obéir aux Decrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétens point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre, ou de Martyr, aux hommes Apostoliques dont je parle dans ce Recueil de Lettres & dans les suivans, & que je ne demande de ceux qui les liront. qu'une foy purement humaine.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receu de nôtre Reverend Pere General, permets au Pere Charles le Gobien, de faire imprimer un Livre intitulé, *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie. En foy de quoy j'ay signé la présente. Fait à Paris le 28. Mai 1702.

JULIEN BAUDRAN.

P R I V I L E G E

du Roy.

LOUIS PAR LA GRACE
DE DIEU ROY DE FRAN-
CE ET DE NAVARRE, à nos
ames & feaux Conseillers, les
Gens tenans nos Cours de Par-
lement, Maîtres des Requestes
ordinaires de nôtre Hôtel,
Grand Conseil, Prevost de Pa-
ris, Baillifs, Seneschaux, leurs
Lieutenans Civils, & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra,
SALUT. Le P. CHARLES
LE GOBIEN, Jesuite, nous
ayant fait supplier de luy ac-
corder nos Lettres de permis-
sion pour l'impression d'un Li-
vre intitulé, *Lettres édifiantes &
curieuses écrites des Missions étran-
geres par quelques Missionnaires de
la Compagnie de Jesus*; Nous luy

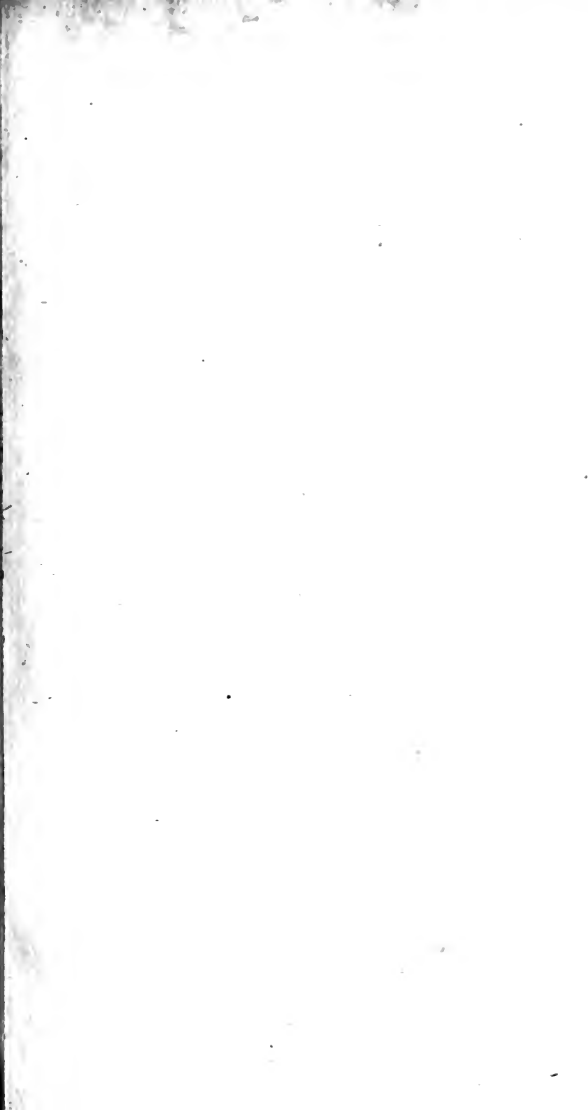
avons permis & accordé , permettons & accordons par ces Presentes , de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir ledit Livre , en telle forme , marge , caracteres , & autant de fois que bon luy semblera pendant le temps de trois années consecutives , à compter du jour de la datte des presentes , & de le faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume : A la charge d'en mettre , avant de l'exposer en vente , deux Exemplaires en nôtre Bibliotheque publique , un autre dans le Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre , & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos Ordres : de faire im-

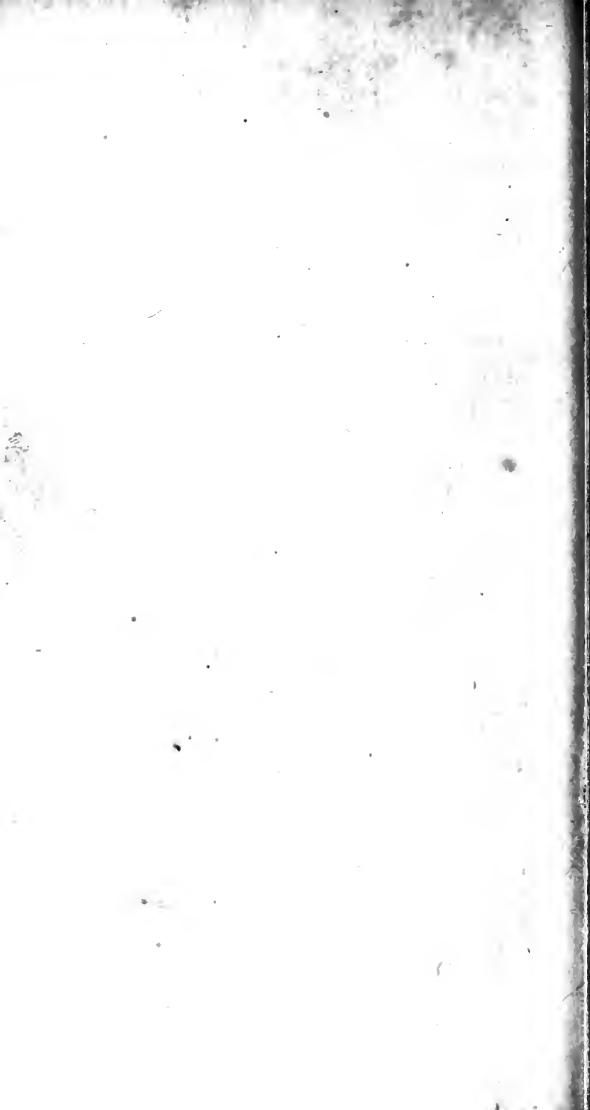
primer ledit Livre *dans nôtre Royaume, & non ailleurs*, en beaux caracteres & papier, suivant ce qui est porté *par les Reglemens des années 1618. & 1686.* & de faire enregistrer les Presentes ès *Registres de la Communauté des Libraires de nôtre bonne Ville de Paris*; le tout à peine de nullité d'icelles: du contenu desquelles
NOUS VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS de faire jouïr l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. VOULONS que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy y soit

ajoutée comme à l'Original.
COMMANDONS au premier nô-
tre Huissier ou Sergent de faire
pour l'exécution des Presentes
toutes significations, défenses,
saisies, & autres actes requis &
nécessaires, sans demander au-
tre permission, & nonobstant
clameur de Haro, Charte Nor-
mande, & Lettres à ce contrai-
res : CAR tel est nôtre plaisir.
DONNE' à Versailles le 13. jour
d'Aoust l'an de grace mil sept
cens deux, & de nôtre Regne
le soixantième. Par le Roy en
son Conseil, N O B L E T.

*Registré sur le Livre de la Commu-
nauté de Libraires & Imprimeurs con-
formément aux Reglemens. A Paris le
23. jour d' Aoust 1702.*

Signé, P. TRABOUILLET, Syndic.





LETTRES

EDIFIANTES

ET

CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS
Etrangères, par quelques Mission-
naires de la Compagnie de JESUS.

II. RECUEIL.

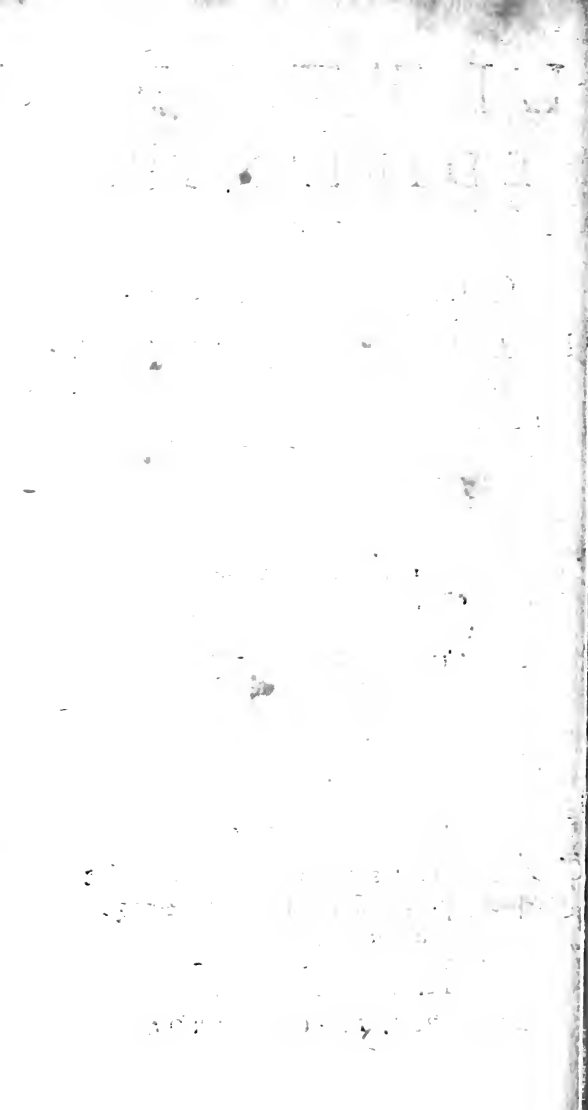


A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, rue Saint
Jacques, proche Saint Yves, à l'Image
Saint Lambert.

M. DCC. XVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





A U X

JESUITES
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Je vous envoie la suite des
Lettres de nos Missionnaires des
Indes & de la Chine. Quand
je ne me serois pas engagé à
vous les communiquer, l'accueil
favorable que vous avez fait
aux premieres, & l'édification*

EPISTRE.

qu'en a receu le public, en faveur de qui il en a fallu faire plusieurs éditions dans les Provinces, suffiroient pour me déterminer à vous les envoyer. J'espere que ce second Recueil ne vous sera pas moins agreable que le premier, & que ceux qui prennent interest aux progresz de la Religion, & aux travaux des Missionnaires dans les pays étrangers, les liront avec le même plaisir.

La premiere Lettre sera apparemment celle, qui vous touchera davantage. C'est l'Histoire circonstanciée de la glorieuse mort du venerable Pere Jean de Brito. Son nom & son martyre ne vous sont point inconnus ;

EPISTRE.

mais l'occasion & le détail de ses souffrances ne seront peut-être pas encore venus jusqu'à vous. La Relation, dont je vous fais part, est une traduction fidelle de celle que le Pere Lainez alors Superieur de Maduré écrivit en Portugais peu de jours après la mort du Confesseur de Jesus-Christ, & qu'il envoya à tous les Ouvriers Evangeliques de cette celebre Mission.

Les deux Lettres suivantes regardent le retour du Pere Bouvet à la Chine, & la maniere dont l'Empereur receut ce Missionnaire qu'il avoit envoyé en Europe pour l'exécution de ses ordres.

Les principales avantures

E P I S T R E.

du voyage , qui fut plus long & plus penible qu'il n'a coûtume de l'être , y sont marquées avec exactitude. Si ce qu'on y raconte des Villes d'Achen , de Malaque & de Canton fait plaisir aux curieux , les instructions qu'on y donne pour passer seurement les détroits de Malaque & de Governadour n'en feront pas moins aux Pilotes & à ceux , qui navigeront dorenavant dans ces mers.

Les personnes , qui ont du zele pour le salut du prochain , trouveront dequoy se satisfaire dans la quatriéme Lettre ; & la cinquiéme enfin fera connoître ce qu'on doit esperer d'un nouveau peuple de l'Amerique

EPISTRE.

Meridionale, dont on n'avoit point encore entendu parler. Vous voyez bien que dans le temps qu'on travaille à faire de nouveaux établissemens dans l'Orient, on ne néglige pas les pays Occidentaux. Cette nouvelle Mission appartient à une des six grandes Provinces que la Compagnie a dans le nouveau monde Espagnol, sçavoir les Provinces du Paraguay, du Chili, du Perou, du Mexique, des Philippines & du nouveau Royaume de Grenade. Deux de ces six Provinces ont chacune plus de trois cens cinquante Jesuites; les quatre autres en ont moins, mais la bonté qu'a eu le Roy d'Espagne Philippe V. de permettre à quel-

E P I S T R E.

ques Jesuites étrangers de passer en ces vastes pays, va en augmenter le nombre; ce qui ne servira pas peu à faire connoître Jesus-Christ à plusieurs grands peuples, qui avoient esté abandonnez jusqu'icy. Je me recommande à vos saintes prieres, & suis avec tout le respect possible,

MES REVERENDS PERES,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur, CHARLES LE GOBIEN, de la Comp. de Jesus.

LETTRES



L E T T R E

D U

P. FRANCOIS LAINEZ,

De la Compagnie de Jesus,
Superieur de la Mission de
Maduré,

AUX PERES DE SA
Compagnie, qui travaillent
dans la même Mission.

*Sur la mort du Venerable Pere Jean
de Brito.*



ESREVERENDS PERES,

P. C.

Je ne sçay, si nous devons
nous affliger de la mort de

II. Rec.

A

ocif.
S LE
Jesus.
TRES

2 *Lettres de quelques*

nôtre cher Compagnon , le
Pere Jean de Brito , & pleu-
rer la perte què cette Chrè-
tienté vient de faire d'un Pas-
teur plein de zele & d'un Mis-
sionnaire infatigable : Ou si
nous devons nous réjouir des
avantages que cette Eglise naif-
sante retire de la mort d'un
genereux Confesseur de Jesus-
Christ , qu'elle vient de don-
ner au Ciel. Car s'il est vray ,
comme dit un Pere , que le
sang des Martyrs , est une se-
mence feconde de nouveaux
Chrètiens , n'avons-nous pas
lieu d'esperer que cette Chrè-
tienté va fructifier au centuple ,
& s'étendre dans tous ces vas-
tes pays de l'Orient.

Permettez-moy donc , Mes
Reverends Peres , de vous in-
viter à remercier Dieu avec
moy , d'avoir donné des Mar-

tyrs à cette Eglise , & d'avoir fait la grace à un de nos freres de répandre son sang pour la Religion de Jesus-Christ. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuse que les plus grands succès du monde. Quel bonheur pour nous , si nous étions destinez nous-mêmes à une semblable mort ! Tâchons de ne nous en pas rendre indignes par nos infidelitez. Renouvellons nôtre zele, travaillons avec plus de courage & plus de ferveur que jamais au salut de ces Infideles rachetez par le sang du Sauveur ; & regardons le martyre de nôtre saint compagnon , comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous preparer , & de nous tenir prêts pour recevoir peut être la même grace.

4 *Lettres de quelques*

Vous sçavez qu'il y a environ six ans que *Ranganadadeven* Prince de *Maravas*^a après avoir fait souffrir de très-cruels tourmens au Pere Jean de Brito , lui défendit sous peine de la vie de demeurer & de prêcher l'Evangile dans ses Estats. Il le menaça même de le faire écarteler , s'il n'obéissoit à ses ordres. Le Serviteur de Dieu , qui étoit alors Supérieur de la Mission , pour ne pas irriter ce Prince infidelle , se retira sur le champ du *Maravas* , dans le dessein pourtant d'y revenir bien-tôt. Car il ne pouvoit se résoudre d'abandonner entierement une nombreuse Chrétienté qu'il avoit établie avec des soins & des fatigues incroyables ; &

^a Le *Maravas* est un petit Royaume entre le *Maduré* & la côte de la Pêcherie.

bien loin de craindre les menaces qu'on lui faisoit , il regardoit comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver , l'honneur de mourir pour la défense de la Foy. Mais Dieu se contenta alors de sa bonne volonté. Comme il étoit sur le point de retourner au *Maravas* , nos Superieurs l'envoyèrent en Europe en qualité de Procureur General de cette Province. Il obéit , & arriva à Lisbonne sur la fin de l'année 1687.

Le Roy de Portugal , dont il étoit connu , & auprès duquel il avoit eu l'honneur d'être élevé , marqua beaucoup de joye de son retour , & voulut le retenir à sa Cour pour des emplois importants. Mais le saint homme , qui ne respiroit que la conversion des Infidel-

6 *Lettres de quelques*
les , s'en excusa fortement.
Vòtre Majesté , dit-il au Roy
avec respect , *a dans ses Estats*
une infinité de personnes capa-
bles des emplois dont elle veut
m'honorer : Mais la Mission de
Maduré a tres-peu d'Ouvriers :
& quand il s'en presenteroit un
grand nombre pour cultiver ce
vaste champ , j'ai l'avantage
par dessus ceux , qui s'y consa-
creroient , de sçavoir déjà la
langue du Pays , de connoitre les
coûtumes des peuples , & d'è-
tre accoûtumé à leur maniere de
vie , qui est fort extraordi-
naire.

Le Pere de Brito , ayant
ainsi évité le danger , où il
étoit de demeurer à la Cour
de Portugal , & ayant terminé
les affaires, dont il étoit char-
gé , ne pensa plus qu'à partir
de Lisbonne , & qu'à retourner

aux Indes. Dès qu'il fut arrivé à Goa ^b, il prit des mesures pour revenir dans cette Mission, dont on l'avoit nommé Visiteur. Comme il brûloit du zele de la maison de Dieu, il ne se donna pas le temps de se délasser des fatigues d'un si long voyage, ni de se remettre d'une dangereuse maladie qu'il avoit eüe sur les Vaisseaux. Tout son soin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venoit de lui confier. Il commença par visiter toutes les maisons que nous avons dans le *Maduré*. Ensuite il se rendit auprès des *Maravas*, ses chers enfans en Jesus Christ, qui faisoient toutes ses delices. Il ya, comme vous sçavez, plusieurs Eglises répanduës dans

^b C'est la Ville Capitale des Estats que les Portugais possèdent dans les Indes.

& *Lettres de quelques*
les Forests de ce Pays. Il les
parcourut toutes avec un zele
infatigable , & avec de gran-
des incommoditez. Les Prê-
tres des Gentils se dechainé-
rent contre lui , & leur haine
alla si loin qu'il étoit chaque
jour en danger de perdre la
vie , & qu'il ne pouvoit de-
meurer deux jours de suite
dans le même lieu , sans cou-
rir de grands risques. Mais Dieu
le souûtenoit dans ces dangers ,
& dans ces fatigues , par les
grandes benedictions qu'il dai-
gnoit répandre sur ses travaux
Apostoliques.

Dans l'espace de quinze
mois qu'il a demeuré dans le
Maravas depuis son retour
d'Europe jusqu'à sa mort , il a eu
la consolation de baptiser huit
mille Catéchumenes , & de
convertir un des principaux.

Seigneurs du Pays. C'est le Prince *Teriadeven*, à qui devoit appartenir la Principauté de *Maravas*; mais ses Ancestres en ont été depouillez par la famille de *Ranganadadeven*, qui y regne à present. Comme la naissance & le merire de *Teriadeven* le font considerer, & aimer de tous ceux de sa nation, sa conversion fit beaucoup de bruit, & fut l'occasion de la mort du Pere de Brito. Ce Prince étoit attaqué d'une maladie que les Medecins du pays jugeoient mortelle. Reduit à la derniere extremité, sans esperance de recevoir aucun soulagement de ses faux Dieux, il resolut d'employer le secours du Dieu des Chrétiens. A ce dessein, il fit plusieurs fois prier le Pere de le venir voir, ou du moins de

lui envoyer un Catechiste pour lui enseigner la Doctrine de l'Evangile , en la vertu duquel il avoit , disoit-il , toute sa confiance. Le Pere ne differa pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Un Catechiste alla trouver le malade , recita sur lui le saint Evangile , & au même temps le malade fut parfaitement gueri.

Un miracle si évident , augmenta le desir que *Teriadeven* avoit depuis long-temps de voir le Predicateur d'une Loy si sainte & merveilleuse ; il eût bien-tôt cette satisfaction. Car le Pere ne doutant plus de la sincerité des intentions de ce Prince , contre lequel il avoit été en garde jusqu'alors , se transporta dans les terres de son Gouvernement ; & comme ce lieu n'étoit point encore suf-

peut aux Prêtres des Idoles ,
il y demeura quelques jours
pour y célébrer la fête des
Roys. Cette solemnité se passa
avec une devotion extraordi-
naire de la part des Chrétiens ,
& avec un si grand succès , que
le Pere de Brito baptisa ce
jour là de sa propre main , deux
cens Catéchumenes. Les pa-
roles vives & animées du ser-
viteur de Dieu , son zele , la
joye que faisoient paroître les
nouveaux Chrétiens , la ma-
jesté des ceremonies de l'E-
glise , & sur tout la grace de
Jesus-Christ , qui voulut se ser-
vir de cette favorable con-
joncture pour la conversion de
Teriadeven , penetrerent si vi-
vement le cœur de ce Prince ,
qu'il demanda sur le champ le
saint Baptême. *Vous ne sça-*
vez pas encore , lui dit le Pere ;

quelle est la pureté de vie qu'il faut garder dans la profession du Christianisme. Je me rendrois coupable devant Dieu , si je vous accordois la grace du Baptême , avant que de vous avoir instruit , & disposé à recevoir ce Sacrement.

Le Pere lui expliqua ensuite ce que l'Evangile prescrit touchant le mariage. Ce point étoit sur tout nécessaire , parce que *Teriadeven* avoit actuellement cinq femmes & un grand nombre de concubines.

Le discours du Missionnaire , bien loin de rebuter le nouveau Catéchumene , ne servit qu'à l'animer , & qu'à faire paroître sa ferveur & son empressement pour le Baptême. *Cet obstacle sera bientost levé , dit-il au Pere , & vous aurez sujet d'estre content de moy. Au même instant.*

il retourne à son Palais , appelle toutes ses femmes , & après leur avoir parlé de la guerison miraculeuse qu'il avoit reçüe du vray Dieu , par la vertu du saint Evangile , il leur declara qu'il étoit resolu d'employer le reste de sa vie au service d'un si puissant & d'un si bon maître ; que ce souverain Seigneur défendoit d'avoir plus d'une femme ; qu'il vouloit lui obéir , & n'en avoir doresnavant qu'une seule. Il ajoûta , pour consoler celles auxquelles il renonçoit , qu'il auroit soin d'elles , que rien ne leur manqueroit , & qu'il les consideroit toujourns comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu , jetta ces femmes dans une terrible consternation ; la plus jeune fut la plus vivement tou-

chée. Elle n'épargna d'abord ni prières ni larmes pour gagner son mary , & pour luy faire changer de resolution ; mais voyant que ses efforts étoient inutiles , elle ne garda plus de mesures , & resolut de venger sur le Pere de Brito , & sur les Chrétiens , l'injustice qu'elle se persuada qu'on luy faisoit. Elle étoit nièce de *Rangana-dadeven* Prince souverain de *Maravas* , dont j'ai déjà parlé. Elle le va trouver pour se plaindre de la legereté de son Epoux. Elle pleure , elle gemit , elle represente le triste état , où elle étoit reduite , & implore l'autorité & la justice de son oncle. Elle lui dit que la resolution de *Teriadeven* ne venoit que de ce qu'il s'étoit abandonné à la conduite du plus detestable Magicien , qui

fût dans l'Orient ; que cet homme avoit enforcélé son mary , & qu'il lui avoit persuadé de la répudier honteusement , & toutes les autres femmes à la reserve d'une seule. Mais afin de venir plus heureusement à bout de son dessein , elle parla d'une maniere encore plus vive & plus pressante aux Prêtres des Idoles , qui cherchoient depuis long. temps une occasion favorable pour éclater contre les Ministres de l'Evangile.

Il y avoit parmi eux un *Brame* nommé *Pompavanan* , fameux par ses impostures , & par la haine irreconciliable qu'il portoit aux Missionnaires , & sur tout au Pere de Brito. Ce méchant homme ravi de trouver une si belle occasion , de se vanger de celuy qui dé-

16 *Lettres de quelques*
truisoit l'honneur de ses Idoles
qui lui enlevoit ses Disciples ,
& qui par là le reduisoit avec
toute sa famille à une extrême
pauvreté , assemble les autres
Brames , & délibere avec eux
sur les moyens de perdre le
saint Missionnaire , & de rui-
ner sa nouvelle Eglise. Ils fu-
rent tous d'avis d'aller ensem-
ble parler au Prince. Le Bra-
me *Pompavanan* , se mit à leur
tête , & porta la parole. Il
commença par se plaindre
qu'on n'avoit plus de respect
pour les Dieux ; que plusieurs
Idoles étoient renversées , & la
pluspart des Temples aban-
donnez ; qu'on ne faisoit plus
de Sacrifices ni de Fêtes , &
que tout le peuple suivoit l'in-
fame secte des Européans ;
que ne pouvant souffrir plus
long-temps les outrages qu'on

Missionnaires de la C. de J. 1
faisoit à leurs Dieux , ils alloient tous se retirer dans les Royaumes voisins , parce qu'ils ne vouloient pas être spectateurs de la vengeance que ces mêmes Dieux irritez étoient prêts de prendre & de leurs deserteurs , & de ceux qui devant punir ces crimes énormes , les toleroient avec tant de scandale.

Il n'en falloit pas tant pour animer *Ranganadadeven* , qui étoit déjà prévenu contre le Pere de Brito , & vivement pressé par les plaintes & par les larmes de sa nièce , & qui d'ailleurs n'avoit pas , à ce qu'il croyoit , sujet d'aimer le Prince *Teriadeven*. Il ordonna sur le champ , qu'on allât piller toutes les maisons des Chrétiens , qui se trouvoient sur ses terres ; qu'on fist payer une grosse a-

mende à ceux qui demeureroient fermes dans leur créance ; & sur tout qu'on brûlât toutes les Eglises. Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude , qu'un très-grand nombre de familles Chrétiennes furent entièrement ruinées , parce qu'elles aimèrent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la foi. La manière dont on en usa avec le Pere de Brito , fut encore plus violente. Le Tyran qui le regardoit comme l'auteur de tous ces desordres prétendus , commanda expressément qu'on s'en fassit , & qu'on le lui amenât. Ce Barbare prétendoit par la rigueur , avec laquelle il le traiteroit intimider les Chrétiens , & les faire changer de résolution.

Ce jour-là qui étoit le 8. Jan-

Missionnaires de la C. de J. 19
vier de cette année 1693. le
saint Missionnaire avoit admi-
nistré les Sacremens à un
grand nombre de Fidelles, &
soit qu'il se doutât de ce qu'on
tramoit contre lui, soit qu'il
en eût une connoissance cer-
taine, par quelque voye que
nous ne sçavons pas, il conseil-
la plusieurs fois aux Chrétiens
assemblez de se retirer, pour
éviter la sanglante persecution,
dont ils étoient menacez. Quel-
ques heures après, on luy vint
dire qu'une troupe de soldats
s'avançoit pour s'assurer de sa
personne, il alla au devant d'eux
avec un visage riant & sans faire
paroître le moindre trouble.
Mais ces impies ne l'eurent pas
plûtôt apperçû qu'ils se jette-
rent sur lui impitoyablement, &
le renverserent par terre à for-
ce de coups. Ils ne traiterent

pas mieux un Brame Chrétien nommé Jean , qui l'accompagnoit ; ils lierent étroitement ces deux Confesseurs de Jesus-Christ , qui étoient bien plus touchés des blasphêmes qu'ils entendoient prononcer contre Dieu , que de ce qu'on leur faisoit souffrir. Deux jeunes enfans Chrétiens , qui avoient suivi le Pere de Brito , & dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans , bien loin d'être ébranlez par les cruautéz qu'on exerçoit sur lui , & par les opprobres , dont on le chargeoit , en furent si animez & si affermis dans leur foi , qu'ils coururent avec une ferveur incroyable , embrasser le saint homme dans les chaînes ; & qu'ils ne voulurent plus le quitter. Les soldats voyant que les menaces & les coups ne servoient de

rien pour les éloigner , garot-
terent aussi ces deux innocen-
tes victimes & , les joignirent
ainsi à leur Pere & à leur
Pasteur.

On les fit marcher tous
quatre en cet état , mais le
Pere de Brito , qui étoit d'une
complexion delicate , & dont
les forces étoient épuisées par
de longs & penibles travaux ,
& par la vie penitente qu'il
avoit menée dans le *Maduré*
depuis plus de vingt ans , se
sentit alors extrêmement af-
foibli. Tout son courage ne pût
le soutenir que peu de temps.
Bien-tôt il fut si las & si accablé
qu'il tomboit presque à cha-
que pas. Les Gardes , qui
vouloient faire diligence , le
pressoient à force de coups de
se relever , & le faisoient mar-
cher , quoi qu'ils vissent ses

pieds tout sanglans & horriblement enflez.

En cet état peu different de celui où son divin maître se trouva allant au Calvaire , on arriva à un gros Village nommé *Anoumandancoury* où les Confesseurs de Jesus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Car pour faire plaisir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé sur lequel les *Brames* ont coûtumes de porter par les ruës leurs Idoles comme en triomphe , & on les y laissa un jour & demi exposez à la risée du public. Ils eurent là beaucoup à souffrir soit de la faim & de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer dont on les avoit chargez. Après avoir ainsi contenté la curiosité & la fu-

reur de ce peuple assemblé, on leur fit continuer leur route vers *Ramanadabouram*, où le Prince de *Maravas* tient sa Cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre Confesseur de Jesus-Christ. C'étoit le Catechiste *Moutapen*, qui avoit été pris à *Candaramanicom*, où le Pere l'avoit envoyé pour prendre soin d'une Eglise qu'il y avoit fondée. Les soldats après s'en être saisis, brûlèrent l'Eglise, abbatirent les maisons des Chrétiens, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & conduisirent ce Catechiste étroitement lié à la Ville de *Ramanadabouram*. Cette rencontre donna de la joye à tous les serviteurs de Dieu, & le Pere de Brito se servit de cette occasion, pour les animer à perseverer avec ferveur,

24 *Lettres de quelques*
dans la confession de la Foi de
JESUS-CHRIST. *Rangana-*
dadeven, qui étoit à quel-
ques lieuës de sa Ville Capita-
le, lorsque ces glorieux Con-
fesseurs y arriverent, ordonna
qu'on les mît en prison, &
qu'on les gardât à vûë jusqu'à
son retour.

Cependant le Prince *Te-*
riadeven, ce zelé Catéchume-
ne, qui étoit l'occasion inno-
cente de toute la persecution,
s'étoit rendu à la Cour pour
y procurer la grace de celui,
à qui il croyoit être redevable
de la vie du corps & de l'ame.
Ayant appris la cruauté avec
laquelle on avoit traité le Ser-
viteur de Dieu pendant tout
le chemin, il pria les Gardes
d'avoir plus de ménagement
pour un prisonnier qu'il confi-
deroit. On eut d'abord quel-
que

que égard à la recommandation de ce Prince, on ne traita plus le Pere avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, & de passer même quelques jours sans prendre nulle autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnoit une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les Prêtres des Idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le Prince de *Maravas* à faire mourir les Confesseurs de Jesus-Christ. Ils se presenterent en foule au Palais, vomissant des blasphêmes execrables contre la Religion Chrétienne, & chargeant le Pere de plusieurs crimes énormes. Ils demanderent au Tyran avec de grands empressements, qu'il le fist prendre dans la place publique, afin que personne n'eust

la hardiesse de suivre la Loy qu'il enseignoit. Le genereux *Teriadeven*, qui étoit auprès du Prince de *Maravas*, lors qu'on lui presenta cette injuste requête, en fut outré, & s'emporta vivement contre les Prêtres des Idoles, qui en sollicitoient l'exécution. Il s'adressa ensuite à *Ranganadadeven*, & le pria de faire venir en sa presence les *Brames* les plus habiles pour les faire disputer avec le nouveau Docteur de la Loy du vray Dieu, ajoutant que ce seroit un moyen seur & facile de découvrir la verité.

Le Prince se choqua de la liberté de *Teriadeven*. Il lui reprocha en colere qu'il soustenoit le party infame d'un Docteur d'une Loy étrangere, & lui commanda d'adorer sur le

champ quelques Idoles qui étoient dans la salle. *A Dieu ne plaise*, repliqua le genereux Catéchumene, *que je commette une telle impieté ; il n'y a pas long-temps que j'ay été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle par la vertu du saint Evangile ; comment après cela oserois-je y renoncer, pour adorer les Idoles, & perdre en même temps la vie de l'ame & du corps ?*

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du Tyran, mais par des raisons d'état, il ne jugea pas à propos de la faire eclater. Il s'adressa à un jeune Seigneur qu'il aimoit, nommé *Pouvaroudeven*, & lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit aussi été guéri par le Baptême quelque temps auparavant, d'une tres-

fâcheuse incommodité , dont il avoit été affligé durant neuf ans , balança d'abord ; mais la crainte de déplaire au Roy , qu'il voyoit furieusement irrité , le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice , qu'il se sentit attaqué de son premier mal , mais avec tant de violence , qu'il se vit en peu de temps réduit à la dernière extrémité. Un châti-ment si prompt & si terrible , le fit rentrer en lui-même ; il eut recours à Dieu qu'il venoit d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un Crucifix ; il se jeta à ses pieds , il demanda tres-humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre , & conjura le Seigneur d'avoir pitié de son ame en même temps qu'il auroit com-

passion de son corps. A peine eut-il achevé sa priere qu'il se sentit exaucé , son mal cessa tout de nouveau , & il ne douta point que celui qui lui accordoit avec tant de bonté la santé du corps , ne lui fist aussi misericorde , & ne lui pardonnast sa chute.

Tandis que *Pouvaroudeven* sacrifioit aux Idoles , le Prince de *Maravas* s'adressa une seconde fois à *Teriadeven* , & lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce Seigneur ; mais *Teriadeven* lui répartit genereusement qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une si grande impiété , & pour ôter au Tyran toute esperance de le gagner , il s'étendit sur la vertu du saint Evangile , & sur les loüanges de la Religion Chrétienne. Le

Prince outré d'une réponse si ferme , l'interrompit , & lui dit d'un ton moqueur. *Eh bien tu vas voir quelle est la puissance du Dieu que tu adores , & quelle est la vertu de la Loy que ton infame Docteur t'a enseignée. Je pretends que dans trois jours ce scelerat expire par la force seule de nos Dieux , sans même qu'on touche à sa personne.*

A peine eut-il dit ces paroles , qu'il commanda que l'on fît à l'honneur des Pagodes le sacrifice qu'ils appellent *Patiragalipouci*. C'est une espece de fortilege , auquel ces Infidelles attribuent une si grande force , qu'ils assurent qu'on n'y peut résister , & qu'il faut absolument que celui contre lequel on fait ce sacrifice, perisse. Delà vient qu'ils le nomment aussi quelquefois *Santourove*.

Sangaram, c'est-à-dire, destruction totale de l'ennemy. Ce Prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, faisant plusieurs sortes de sacrifices, pour ne pas manquer son coup. Quelques Gentils qui étoient presens, & qui avoient quelquefois entendu les exhortations du Confesseur de Jesus-Christ, avoient beau lui représenter que toutes ses peines seroient inutiles; que tous les malefices n'auroient aucune vertu contre un homme, qui se moquoit de leurs Dieux. Ces discours irritèrent furieusement ce Prince, & comme le premier sortilege n'avoit eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonstance, ainsi il recommença par trois fois le même sacrifice sans pouvoir réussir. B iij

Quelques-uns des principaux Ministres des faux Dieux voulant le tirer de l'embarras & de l'extrême confusion où il étoit, lui demanderent permission de faire une autre sorte de sacrifice, contre lequel selon eux, il n'y avoit point de ressource. Ce sortilege est le *Salpechiam*, qui a, disent-ils, une vertu si infailible qu'il n'y a nulle puissance soit divine soit humaine, qui en puisse éluder la force. Ainsi ils assureroient que le Predicateur mourroit immanquablement le 5^e. jour. Des assurances si positives calmerent un peu *Rangana-dadeven* dans le desespoir où il étoit, de se voir confondu aussi bien que tous ses Dieux par un seul homme qu'il tenoit dans les fers, & qu'il méprisoit.

Mais ce fut pour lui & pour

les Prêtres des Idoles une nouvelle confusion , lorsque les cinq jours du *Salpechiam* étant expirez , le saint homme , qui devoit être entierement destruit , n'avoit pas même perdu un seul de ses cheveux.

Les *Brames* dirent au Tyran que ce Docteur de la nouvelle loi , étoit un des plus grands Magiciens qui fût au monde , & qu'il n'avoit resisté à la vertu de tous leurs sacrifices , que par la force de ses enchante-mens. *Ranganadadeven* prit aisément ces impressions , il fit venir devant luy le Pere de Brito , & lui demanda en lui montrant son breviaire qu'on lui avoit ôté , lors qu'on le fit prisonnier , si ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu qui avoit rendu jus-qu'alors tous leurs enchante-

mens inutiles ? Comme le saint homme lui eut répondu qu'il n'en falloit pas douter. *Hé bien*, dit le Tyran , *je veux voir si ce livre te rendra aussi impenetrable à nos Mousquets*. En même-temps , il ordonna qu'on lui attachast le Breviaire au col , & qu'on le fist passer par les armes. Déjà les Soldats étoient prests de faire leurs décharges , lorsque *Teriadeven* avec un courage heroïque se récria publiquement contre un ordre si tyrannique , & se jettant parmi les Soldats , il protesta qu'il vouloit lui même mourir , si on ôtoit la vie à son cher maître. *Ranganadadeven* , qui s'aperceut de quelque émotion parmi les troupes , eut peur d'une revolte , parce qu'il ne doutoit pas que *Teriadeven* ne trouvast encore plusieurs parti-

sans , qui ne souffriroient pas qu'on insultast ouvertement ce Prince. Ces considerations arrêterent l'emportement de *Ranganadadeven* , il fit même semblant de revoquer l'ordre qu'il avoit donné , & commanda qu'on remist le Confesseur de Jesus-Christ en prison.

Dés ce jour là même néanmoins il prononça la sentence de mort contre lui ; & afin qu'elle fût executée sans obstacle , il fit partir le Pere secretement sous une bonne garde avec ordre de le mener à *Ouriardeven* son frere , chef d'une peuplade située à deux journées de la Cour , pour le faire mourir sans delay. Quand on signifia cet Arrêt au serviteur de Dieu , la joye de se trouver si prêt de ce qu'il souhaittoit avec tant d'ardeur ,

fut un peu moderée par la peine qu'il eut de quitter ses chers enfans en Jesus-Christ , qui étoient avec lui en prison. Cette separation lui fut si sensible qu'il ne put retenir ses larmes en leur disant Adieu : Il les embrassa tendrement tous quatre l'un après l'autre , & les anima chacun en particulier à la constance , par des motifs pressans , & conformés à l'état où ils étoient , & à la portée de leurs esprits. Ensuite parlant en commun , il leur fit un discours touchant & pathétique , pour les exhorter à demeurer fermes dans la confession de la foi , & à donner genereusement leur vie pour le veritable Dieu , de qui ils l'avoient reçûë. Les Gentils qui étoient presens en furent attendris jusqu'aux larmes , &

ne pouvoient assez s'étonner de la tendresse que le serviteur de Dieu faisoit paroître pour ses disciples , pendant qu'il paroissoit comme insensible aux approches de la mort qu'il alloit souffrir. Ils n'étoient pas moins surpris de la sainte resolution des quatre autres Confesseurs de Jesus-Christ , qui montroient tant d'impatience de répandre leur sang pour l'amour de leur Sauveur. Ainsi le Pere sortit de la prison de *Ramanadabouram*, suivi des vœux de ses Disciples , qui demandoient avec instance de le suivre , & de mourir avec lui.

Il partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna ; mais son épuisement étant plus grand encore qu'au voiage précédent, ce ne fut qu'après des

peines incroyables qu'il arriva au lieu de son martyre. On ne sçait si ce fut la crainte de le voir expirer avant son supplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval : mais on l'en descendit bien-tôt après. Il marchoit nuds pieds, & ses chutes fréquentes lui déchirerent tellement les jambes qu'il avoit fort enflées, qu'on eust pû suivre ses pas à la trace de son sang. Il faisoit effort cependant pour avancer, jusqu'à ce que ses gardes voyant qu'il ne pouvoit plus du tout se soutenir, se mirent à le traîner impitoiablement le long du chemin.

Outre ces fatigues horribles, & ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite mesure de lait ; de sorte que

les Payens même s'étonnerent qu'il eût pû se soutenir jusqu'au terme du voyage , & que les Chrétiens attribuerent la chose à une faveur particulière de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état que cet homme vraiment Apostolique arriva le 31. de Janvier à *Orejour*, où devoit s'accomplir son martyre. *Orejour* est une grande Bourgade située sur le bord de la Riviere de *Pambarou* aux confins de la Principauté de *Maravas* , & du Royaume de *Tanjaor*. Dès que *Ouriardeven* frere du cruel *Ranganadadeven* , & encore plus inhumain que lui , eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu , il ordonna qu'on le lui amenast. Ce barbare lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il étoit depuis quelques années

devenu aveugle & paralytique des pieds & des mains, & comme il avoit souvent ouy parler des merveilles que Dieu operoit par le saint Evangile, il conçût quelque esperance que le Docteur de la nouvelle loi étant dans son pouvoir, ne lui refuseroit pas une grace que tant d'autres avoient reçüe. C'est pourquoy après lui avoir marqué assez de douceur dans cette premiere audience où l'on ne parla que de Religion, il lui envoya le lendemain toutes ses femmes qui se prosternerent aux pieds du Confesseur de Jesus-Christ, pour le conjurer de rendre la santé à leur mary. Le Pere de Brito les ayant renvoyées sans leur rien promettre, *Ouriardeven* le fit appeller en particulier pour l'engager à quelque prix que ce fust à faire

ce miracle en sa faveur. D'abord il promit, s'il lui accordoit ce qu'il lui demandoit, que non seulement il le tiendroit de prison, & le livreroit de la mort, mais encore qu'il le combleroit de riches presens. *Ce ne sont pas de semblables promesses, lui répartit le fervent Missionnaire, qui pourroient m'obliger à vous rendre la santé, si j'en étois le maître; ne pensez pas aussi que la crainte de la mort puisse m'y contraindre. Il n'y a que Dieu seul dont la puissance est infinie, qui puisse vous accorder cette grace.*

Le barbare choqué de cette réponse, commanda aussitôt qu'on remenast le prisonnier à son cachot, & qu'on preparast incessamment les instrumens de son supplice. L'exécution fut pourtant encore différée de

trois jours , pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; en sorte que si on ne se fust pas pressé de le faire mourir par le fer , apparemment il fust mort de faim & de misere. Le troisième Fevrier qui fut la veille de son Martyre , il trouva le moyen de m'envoyer une Lettre adressée à tous les Peres de cette Mission , & que je garde comme une précieuse relique. Il n'avoit alors ni plume ni ancre , ainsi il se servit pour l'écriture , d'une paille & d'un peu de charbon détrem-pé avec de l'eau. Voici les propres termes de cette Lettre.

MES REVERENDS PERES ,
& tres-chers Compagnons ,

P. C.

Vous avez scû du Catechiste *Canaguien* , ce qui s'est passé dans ma prison jusqu'à son départ. Le jour suivant qui fut le 28 de Janvier , on me fit comparoître en jugement, où je fus condamné à perdre la vie à coups de mousquets. J'étois déjà arrivé au lieu destiné à cette execution , & tout étoit prêt , lors que le Prince de *Maravas* , apprehendant quelque émotion , ordonna qu'on me séparast des autres Confesseurs de Jesus-Christ , mes chers enfans , pour me remettre entre les mains de son frere *Ouriardeven* , à qui on envoie or-

dre en même temps de me faire mourir sans differer davantage. Je suis arrivé avec beaucoup de peine à sa Cour le dernier jour de Janvier, & ce même jour *Ouriardeven* m'a fait venir en sa presence, où il y a eu une grande dispute: après qu'elle a été finie, on m'a ramené en prison; où je suis encore à présent, attendant la mort que je dois souffrir pour mon Dieu. C'est l'esperance de jouir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il est vray qu'il m'en a coûté pour l'obtenir: mais la récompense que j'espere de celui pour qui je me sacrifie, merite toutes ces peines, & encore bien de plus grandes. Tout le crime dont on m'accuse, c'est que j'enseigne la loi du vray Dieu, & qu'on n'adore.

Missionnaires de la C. de J. 45
plus les Idoles. Qu'il est glo-
rieux de souffrir la mort pour
un tel crime ! C'est aussi là ce
qui fait ma joye , & ce qui me
remplit de consolation en nô-
tre Seigneur. Les Soldats me
gardent à vûë , ainsi je ne puis
vous écrire plus au long. A-
dieu , mes Peres , je vous de-
mande vos benedictions , &
me recommande à vos saints
sacrifices. De la prison d'*Oure-*
jour le 3^e de Fevrier 1693.

DE VOS REVERENCES

Le tres-humble serviteur
en J. C. Jean de Brito.

C'Etoit dans ces sentimens & avec ce grand courage, que l'homme de Dieu attendoit l'heureux moment de son martyre. Le Tyran qui avoit eu des ordres exprés de le faire mourir incessamment, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir pour sa guerison, le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pieces, & l'exposer à la vûë du peuple après qu'il seroit mort.

A une portée de mousquet de la peuplade, on avoit planté un grand pieu, ou une espece de poteau fort élevé au milieu d'une vaste campagne, qui devoit servir de théâtre à ce sanglant spectacle. Le 4^e. Fevrier sur le midy on y amena le serviteur de Dieu pour achever son sacrifice en presence

d'une grande multitude de peuples, qui étoit accouru de toutes parts, dès que la nouvelle de sa condamnation se fut répandue dans le Pays. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de luy donner un moment pour se recueillir, ce qui lui fut accordé. Alors s'étant mis à genoux en présence de tout ce grand peuple, & étant tourné vers le poteau, auquel son corps séparé de sa tête devoit être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il est aisé de juger quels pouvoient être les sentimens de ce saint Religieux dans une semblable conjoncture, persuadé qu'il alloit dans quelques momens jouïr de la gloire des Saints & s'unir éternellement avec son Dieu. Les Gentils fu-

rent si touchez de la tendre devotion qui paroissoit peinte sur son visage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Plusieurs même d'entre eux condamnoient hautement la cruauté, dont on usoit envers ce saint homme.

Après environ un quart d'heure d'Oraison, il se leva avec un visage riant, qui monroit assez la tranquillité & la paix de son ame, & s'approchant des bourreaux qui s'étoient un peu retirez, il les embrassa tous à genoux avec une affection & une joye qui les surprit. Ensuite s'étant relevé. *Vous pouvez à present, mes freres, leur dit-il, vous pouvez faire de moy ce qu'il vous plaira*, ajoutant beaucoup d'autres expressions pleines de douceur & de charité qu'on n'a
pû

Missionnaires de la C. de 7. 49
pû encore recueillir.

Les bourreaux à demi yvres se jetterent sur lui , & déchirerent sa robe , ne voulant pas se donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais ayant apperçû le Reliquaire qu'il avoit coutume de porter au col , ils se retirerent en arriere , saisis de frayeur , & se disant les uns aux autres , que c'étoit assurément dans cette boëte qu'étoient les charmes , dont il enchantoit ceux de leur nation , qui suivoient sa doctrine , & qu'il falloit bien se donner de garde de le toucher , pour n'être pas seduits comme les autres. Dans cette ridicule pensée , un d'eux prenant son sabre pour couper le cordon qui tenoit le Reliquaire , fit au Pere un large playe , dont il sortit beaucoup de sang.

II. Rec.

C

Le fervent Missionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du sacrifice qu'il étoit sur le point d'achever. Enfin ces barbares persuadés que les charmes magiques des Chrétiens étoient assez puissans pour résister au tranchant de leurs épées, se firent apporter une grosse hache, dont on se servoit dans leurs temples pour égorger les victimes qu'on immoloit aux Idoles; après quoi ils lui attachèrent une corde à la barbe, & la lui passèrent autour du corps pour tenir la tête panchée sur l'estomach pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu se mit aussitôt à genoux devant les bourreaux, & levant les yeux & les mains au Ciel, il attendoit en cette posture la couron-

Missionnaires de la C. de J. 51
ne du martyre ; lorsque deux
Chrétiens de *Maravas* ne pou-
vant plus retenir l'ardeur dont
leurs cœurs étoient embravez ,
fendirent la presse & s'allèrent
jetter aux pieds du saint Con-
fesseur , protestant qu'ils vou-
loient mourir avec leur cha-
ritable Pasteur , puis qu'il s'ex-
posoit avec tant de zele à mou-
rir pour eux ; que la faute ,
s'il y en avoit de son côté ,
leur étoit commune , & qu'il
étoit juste qu'ils en partageas-
sent avec lui la peine. Le cou-
rage de ces deux Chrétiens ;
surprit étrangement toute l'as-
semblée , & ne fit qu'irriter les
bourreaux. Cependant n'osant
pas les faire mourir sans ordre ,
ils les mirent à l'écart , & après
s'en être assurez , ils retourne-
rent au Pere de Brito , & lui
couperent la tête. Le corps

qui devoit naturellement tomber sur le devant , étant panché de ce côté-là avant que de recevoir le coup , tomba néanmoins à la renverse avec la tête , qui y tenoit encore , les yeux ouverts & tournez vers le Ciel. Les bourreaux se presserent de la separer du tronc , de peur , disoient-ils , que par ses enchantemens il ne trouvât le moyen de l'y rejoindre. Ils lui couperent ensuite les pieds & les mains , & attachèrent le corps avec la tête au poteau qui étoit dressé , afin qu'il fût exposé à la vûë & aux insultes des passans.

Après cette execution , les bourreaux menerent au Tyran les deux Chrétiens , qui s'étoient venu offrir au martyre. Ce barbare leur fit couper le nez & les oreilles , & les ren-

voya avec ignominie. Un d'eux pleurant amèrement de n'avoir pas eû le bonheur de donner sa vie pour JESUS-CHRIST, revint au lieu du supplice. Il y considéra à loisir les saintes Reliques, & après avoir ramassé devotement les pieds & les mains qui étoient dispersées de côté & d'autre, il les approcha du poteau où étoient la tête & le corps, & y demeura quelque temps en prières avant que de se retirer.

Voilà, Mes Reverends Peres, quelle a été la glorieuse fin de notre cher compagnon le Reverend Pere Jean de Brito. Il soupiroit depuis long-temps après cet heureux terme ; il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vûës que lui, que nous avons quitté l'Europe, & que nous sommes venus

aux Indes, nous esperons avoir peut-être un jour le même bonheur que ce serviteur de Dieu. Plaise à la misericorde infinie de nôtre Seigneur Jesus-Christ de nous en faire la grace, & que de nôtre côté nous n'y mettions aucun obstacle. La Chrétienté de *Maravas* se trouve dans une grande desolation, par la perte de son saint Pasteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prieres aux nôtres, afin que le sang de son premier martyr ne lui soit pas inutile, & qu'elle retrouve par les intercessions de ce nouveau Protecteur, d'autres peres aussi puissans que lui en œuvres & en paroles, qui soutiennent & qui achevent ce qu'il avoit si glorieusement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de la prison de nôtre

glorieux Confesseur , je me mis en chemin pour aller au *Maravas* l'assister, & lui rendre tous les bons offices , dont je suis capable. Je marchois avec une diligence incroyable , & j'avois déjà fait une partie du voyage , lors qu'on m'apporta des nouvelles seures de son martyre. Je resolus de passer outre , mais les Chrêtiens qui m'accompagnoient , & les Gentils même qui se trouvoient presens , me representèrent que si j'entrois plus avant dans le *Maravas* , j'exposerois sans esperance d'aucun succès , cette Chrétienté desolée à une nouvelle persécution. Cette crainte me fit changer de dessein , je me retirai dans une bourgade voisine , pour être plus à portée de secourir ceux qui étoient encore en prison , & pour tâ-

cher de retirer les reliques du saint Martyr , ou de les faire decemment ensevelir.

Si vous trouvez peut-être que je vous mande moins de choses que vous n'en desireriez sçavoir , foyez assurez au moins que je ne vous mande rien que je n'aye appris de gens dignes de foy , qui en ont été témoins oculaires. Si je puis dans la suite découvrir quelque chose d'aussi certain , je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos saints sacrifices , & suis avec respect ,

MES REVERENDS PERES ,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant
serviteur en J. C. François
Lainez de la Compagnie de Jesus

De la Mission de Maduré le 10 Février
1693.



L E T T R E

D U

PERE DE PREMARE,

Missionnaire de la Compagnie
de Jesus , au R. Pere de la
Chaize de la même Com-
pagnie , Confesseur du Roy.

A Canton le 17 Février 1699.

M O N T R E S . R . P E R E ,

P. C.

La part que vous voulez
bien prendre à tout ce qui re-
garde nos Missions , nous
oblige à vous rendre compte

C v

58 *Lettres de quelques*
de nôtre voyage. Il est si nouveau , & l'on s'attend si peu , dans la Relation d'un voiage de France à la Chine , d'entendre parler du Royaume d'*Achen* , & de la Ville de *Malague* , que vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre comment nous nous sommes jettez dans une route si extraordinaire , & ce que nous y avons trouvé de remarquable.

Nos grandes aventures ne commencent gueres que vers le détroit de Java. ^a Avant que d'en approcher , nous rencontrâmes vers la ligne l'Escadre de M. des Augers qui alloit aux Indes Orientales. Nous eumes le plaisir d'embrasser nos

^a L'Isle de *Java* est au midy du Royaume de *Siam* , elle forme avec l'Isle de *Sumatra* le détroit de la *Sonde* , qu'on appelle aussi le détroit de *Java*.

chers Compagnons qui étoient sur les Vaisseaux de cette Escadre , & qui n'arriveront à la Chine que dans un an. Ils nous rejoignirent encore au Cap de bonne Esperance , & le Pere Bouvet quî souhaittoit ardemment conduire dans la Chine une troupe nombreuse de Missionnaires , crût devoir prendre avec lui quelques-uns de ces Peres. Il prit en effet les Peres Domenge & Baborier , & nous nous trouvâmes onze Missionnaires Jesuites sur l'Amphitrite. Il ne resta sur l'Escadre de M. des Augers que les Peres Fouquet & d'Entre-colles avec le Frere Fraperie.

Pour ce qui est du Cap de bonne Esperance , on le connoît assez en France depuis les voyages du Pere Tachard ; mais il faut bien mettre de la

différence entre ce qui se dit du Jardin de la Compagnie de Hollande , & le reste de ce qui s'y voit. Tout le reste n'est presque rien ; le Jardin est une des plus belles choses qui se puisse imaginer. Il est vray que l'art y a beaucoup moins travaillé que la nature ; ce ne sont point , comme dans nos maisons de plaisance , des Parterres réguliers , des Statuës , des Jets d'eau , des berceaux artistement travaillez. C'est un assemblage de tout ce qui croît de rare & de curieux dans les forêts , & dans les Jardins des quatre parties du monde. Outre les Orangers & les Citronniers qui sont là tres - hauts , & en plein sol , c'est une multitude & une variété infinie d'autres arbres & arbuſtes , qui nous sont inconnus la plus-part , & qu'on trou-

Missionnaires de la C. de J. 61
ve toujous verds & fleuris. Ce
sont des legumes & des fruits à
profusion, qui sont excellens,
& dont on a dans toutes les sai-
sons de l'année. Ce sont des al-
lées tantôt découvertes, &
tantôt sombres à en être obs-
cures, qui se coupent & qui
se traversent dans un terrain
très-vaste & très-uni. C'est un
ruisseau clair qui se promeine
par le Jardin avec autant d'a-
grément & de symetrie que si
son lit avoit été fait exprés.
C'est la mer qui se voit en per-
spective, & qui dans sa simpli-
cité forme à toute heure aux
yeux & à l'esprit quelque spec-
tacle nouveau. Je vous assure
que tout cela réüni, feroit en
France même un des plus
beaux lieux de promenade &
des plus capables que nous
ayions d'attirer la curiosité &
l'admiration des étrangers.

Après trois mois de navigation ; nous partîmes du Cap de bonne Esperance le 10. Juin de l'année 1698. C'étoit plus de la moitié du chemin fait , si nous avions été assez heureux pour entrer dans le détroit de la *Sonde*. Ceux qui connoissent ces mers sçavent qu'on fait ordinairement en deux mois le Trajet du Cap à *Batavie*.^b Il nous étoit d'autant plus aisé de le faire que nous allâmes à merveille jusques vers les quatre-vingt dix degrez de longitude. Quand nous y fûmes , on crût qu'il étoit temps de s'élever en latitude ; on s'éleva si bien , qu'étant le 21. Juillet vers les 6. degrez & demi de latitude qui est à peu près la

^b C'est la Ville Capitale des Etats que les Hollandois ont aux Indes Orientales. Elle est située sur la côte Septentrionale de l'Isle de *Java*.

Missionnaires de la C. de J. 63
hauteur de *Java* , on esperoit
voir la terre. Cependant avan-
çant toujours , on se trouva le
26. Juillet à quatre degrez &
demi sans avoir rien vû , & ce
ne fût que le 31. qu'on appercût
la terre de *Sumatra*. Mais le de-
troit de la *Sonde* étoit manqué
de plus de 60. lieuës , & il n'y
avoit pas moïen d'y revenir.
Il faut que l'erreur de nos Pi-
lotes sur la longitude , eût été
énorme. Nous nous trouvâmes
donc fort en peine comment
nous pourrions gagner la Chi-
ne cette année là. Mais voyant
que les secours humains nous
manquoient , nous eûmes re-
cours à Dieu & à l'Apôtre des
Indes , saint François Xavier ,
pour obtenir la grace d'arriver
cette année au terme de nos
desirs.

Nous avions déjà commen-

cé la devotion des dix Vendredis en l'honneur de ce grand Saint, nous y ajoutâmes un vœu, par lequel tout le monde s'engagea de communier au premier port de la Chine, où l'on toucheroit cette année, ou de contribuer quelque chose pour bâtir en l'Isle de *Sancian* une petite Chapelle sur le tombeau de cet Apôtre, afin de le mettre à couvert de la pluye, & de pouvoir

c Saint François Xavier prêcha l'Evangile dans les Indes pendant dix ans, & c'est en memoire de ces dix années, qu'on fait quelques prieres ou quelque autre devotion dix Vendredis de suite en l'honneur de ce grand Saint. On a fixé cette devotion au Vendredy, non seulement parce que saint François Xavier mourut en l'Isle de *Sancian* un Vendredy 2. de Decembre 1552. mais encore parce que pendant la dernière année de sa vie le Crucifix de la petite Chapelle du Château de Xavier, sua du sang en abondance tous les Vendredis. Ce qui ne cessa qu'à sa mort.

commodément y dire la Messe.

Au reste faisant reflexion sur nôtre disgrâce , & pour ne pas manquer comme nous avions fait le détroit de la *Sonde*, il nous paroît qu'au sortir du Cap , quand nous eûmes trouvés les vents d'Oüest , il eût fallu faire constamment la longitude jusques vers les cent degrez , au lieu que dès le 90. nous commençâmes à nous élever en latitude : ou pour parler plus franchement , nous ne sçeûmes long-temps où nous étions , quoi que nous crussions très-bien le sçavoir. Et quand on se sera trompé autant que nous le fûmes dans l'estimation des longitudes , on s'égarera nécessairement ensuite autant ou plus encore que nous.

Nous ne pûmes attraper *Achen*^d que le 18. jour d'Août.

^d C'est la Ville Capitale du Royaume d'*Achen* en l'Isle de *Sumatra*.

Il nous fallut essuier pendant plus de trois semaines , tout ce que la ligne à de plus terrible , c'est-à-dire , les calmes , les chaleurs , les pluyes & la mauvaise nourriture. Car les vivres se gâtent & se corrompent sous la ligne ; c'est de quoi exercer de nouveaux Missionnaires à souffrir quelque chose pour Jesus-Christ. Nôtre santé cependant étoit merveilleuse , Dieu ne nous laissant point sans consolation , & nous convaincant parfaitement , que tout étant ordonné de lui , il ne pouvoit rien arriver que de très-bon & de très-avantageux pour nous.

Tout ce qu'on voit à *Achen* est si singulier , que j'ai regretté cent fois de ne sçavoir pas desfiner pour peindre ici en quelque sorte , ce que je ne pour-

Missionnaires de la C. de J. 67
ray expliquer qu'imparfaitement. On sçait assez quelle a été la puissance des *Achenois* ; il n'est faut pour en être instruit que lire la vie de Saint François Xavier ; mais je ne crois pas qu'on sçache en quel état se trouve aujourd'hui ce Royaume, ni ce que c'est que sa Ville Capitale ; j'abuse des termes peut-être d'appeller un amas confus d'arbres & de maisons une Ville Capitale.

Imaginez - vous , s'il vous plaît, une forest de Cocotiers, de Bambous , d'Ananas , de Bagnaniers , au milieu de laquelle passe une assez belle riviere toute couverte de bateaux ; mettez dans cette forest un nombre incroïable de maisons faites avec des Cannes , des Roseaux , des écorces , & disposez-les de telle maniere

qu'elles forment tantôt des ruës & tantost des quartiers separez : coupez ces divers quartiers de prairies & de bois : répandez par tout dans cette grande forest, autant d'hommes qu'on en voit dans nos Villes lors qu'elles sont bien peuplées, vous vous formerez une idée assez juste d'*Achen*, & vous conviendrez qu'une Ville de ce goût nouveau peut faire plaisir à des étrangers qui passent. Il y a à *Achen* toute sorte de nations, & chaque nation a son quartier & son Eglise. Celle des Portugais qui sont pauvres & en petit nombre, est entre les mains d'un Pere Cordelier qui n'a pas peu à travailler, & qui n'a gueres dans son travail de consolation à esperer de la part des hommes.

La situation du port d'*Achen*.

est admirable, le mouillage excellent, & toute la coste fort saine. Le Port est un grand Bassin qui est borné d'un costé par la Terre ferme de *Sumatra*, & des autres, par deux ou trois Isles qui laissent entr'elles des passes ou des chemins, l'un pour aller à *Malacque* l'autre pour *Bengale*, & l'autre pour *Surate*. Quand on est dans la rade, on n'apperçoit aucun vestige, ni aucune apparence de Ville, parce que de grands arbres qui bordent le rivage en cachent toutes les maisons; mais outre le paisage qui est très-beau, rien n'est plus agréable que de voir le matin une infinité de petits batteaux de pêcheurs qui sortent de la riviere avec le jour, & qui ne rentrent que le soir lors que le Soleil se couche. Vous diriez

un essain d'abeilles qui reviennent à la ruche chargées du fruit de leur travail.

Ces petits *Paraux* ou barques de Pêcheurs n'ont pas plus de trois pieds de large & environ vingt de long. Tout y est extrêmement propre tant au dehors que par dedans, les planches en sont si bien jointes qu'il ne faut ni étoupes ni godron pour les calfater, & ces barques paroissent toujours comme neuves. On ne se sert point de rames pour les faire aller; mais d'une voile faite de natte très-fine & très-legere qui paroît deux fois plus grande qu'il ne faudroit par rapport au corps du *Parau*. L'art a sçu remédier à cet inconvenient. Il y a aux deux bouts de la barque deux perches assez longues. Au haut de chaque perche

est attachée une piece de bois courbée vers la mer en forme d'Arc de toute la largeur du petit bâtiment. Chaque Arc tient à celui qui est vis-à-vis par une piece de bois assez pesante. Ces deux pieces sont attachées aux extremités de l'Arc , & faisant un contrepoids l'une contre l'autre forment une espece de balancier qui empêche ces petits canots de se renverser ; de cette maniere le moindre vent les pousse , & ils volent sur l'eau avec une rapidité surprenante sans apprehender les plus furieux coups de mer.

Pour entrer dans la riviere on prend un assez grand détour à cause d'un banc de sable qu'elle forme en se déchargeant dans la mer. On nage ensuite environ un bon quart de lieuë entre deux petits bois

de cocos & d'autres arbres qui ne perdent jamais leur verdure , & que la seule nature a plantez-là.

A travers ces arbres on commence à découvrir quelque chose de la Ville , dont j'ay parlé. Elle me parût d'abord comme ces paisages sortis de l'imagination d'un Peintre ou d'un Poëte qui rassemble sous un coup d'œil , tout ce que la campagne a de plus riant. Tout est negligé & naturel , champêtre & même un peu sauvage.

Je n'ay pû rien apprendre de certain touchant le gouvernement present de ce Royaume. On parle encore quelquefois d'une Reyne *d'Achen* , mais je crois que c'est une fable , ou s'il y en a une , elle n'a qu'un phantôme de Royauté ,
quatre

quatre ou cinq des principaux *Orançois* ^a partagent entre eux le pouvoir , qui n'est certainement pas grand chose. Les *Achenois* ne font plus rien , leur país ne porte ni froment ni vigne , le commerce roule sur le poivre & sur l'or , il n'est pas besoin d'ouvrir ni de creuser dans les entrailles de la terre pour y chercher ce précieux métal , on le ramasse sur le penchant des montagnes , & on le trouve par petits morceaux dans les ravines où les eaux l'entraînent. L'or d'*Achen* est estimé & passe pour le plus pur qui se trouve.

Quand on a passé le détroit de *Malacque* , on peut se vanter d'être hors de la plus difficile & de la plus fatigante

^a Ce sont les plus grands Seigneurs du país.

74 *Lettres de quelques*
navigation qu'on puisse faire.
Nous y avons pensé perir par
deux fois. Nous y entrâmes le
23. d'Aouſt & nous n'en forti-
mes tout-à fait que le 20. de
Septembre. C'eſt 29. jours pour
faire deux cens vingt lieuës : on
iroit bien plus vîte par terre.
On ne faiſoit que jeter & reti-
rer l'ancre, & pour comble de
diſgrace, nous n'avions qu'un
miſerable Pilote Portugais qui
ne voyoit preſque goutte, &
qui étoit perdu du moment
qu'il perdoit la terre de vûë.
Nos Pilotes François ont ap-
pris ce chemin à leurs dépens,
& ils ont eu tout le loisir d'en
faire des Cartes bien meilleu-
res que tout ce qu'on en a fait
juſqu'ici. Je marquerai à la fin
de cette lettre la route qu'on
doit tenir pour paſſer ſurement
ce détroit & celui de *Goberna-*
dour.

La Ville de *Malague* est éloignée d'*Achen* d'environ 150. lieuës. On y trouve les mêmes agrémens qu'on voit à *Achen*. C'est encore icy de la verdure en quantité , des paifages champêtres , mais les maisons font mieux bâties. Il y a un plus grand concours de nations , un plus grand commerce , beaucoup plus d'Europeans , & un air moins negligé qu'à *Achen* , fans pourtant que l'art cache la nature. La Ville est séparée de la forteresse par une riviere qui venant à se joindre à la mer , lorsque la marée est haute , fait que la Citadelle demeure Isolée. Cette forteresse est grande comme la Ville de saint Malo , & renferme dans son enceinte une coline sur laquelle on voit encore les restes de nôtre Eglise de

76 *Lettres de quelques*
saint Paul , où saint François
Xavier a tant prêché. La gar-
nison n'est que de deux cens
quinze hommes & six Cava-
liers. Plusieurs sont Catholi-
ques , le tout est ramassé de di-
verses nations d'Europe. Ses
Bastions sont assez bons , il y a
de beaux canons & en quanti-
té , mais peu de monde pour
le servir , la rade est belle &
vaste , c'est une anse que la cô-
te forme en cet endroit ; nous
n'y avons trouvé que deux ou
trois méchants navires sans dé-
fense , & des barques construi-
tes à la façon des Indes. Les
fruits de *Malague* sont délicats ;
on en trouve de toutes les espe-
ces : il y a des Mosquées pour
les Mores , un Temple dédié
aux Idoles de la Chine , enfin
l'exercice public de toutes for-
tes de sectes y est permis par les

Hollandois. La seule vraye Religion en est bannie. Les Catholiques sont contraints de s'enfoncer dans l'épaisseur des bois pour y celebrer les sacrez mysteres.

Nous passâmes à sept lieuës de *Malague* vis-à-vis d'un port, qui vaut bien *Malague* même. C'est une autre anse tres. commode avec une jolie riviere, dans laquelle on peut entrer. Avant que de quitter *Malague* Je vous dirai que nous nous y sommes vûs à deux doigts de nôtre perte. La nuit du 10. de Septembre, il s'éleva tout d'un coup une si furieuse tempeste que nous n'avions encore rien vû de semblable. L'air étoit en feu, la mer en furie, le vent terrible & la pluye effroyable. Comme on ne croyoit demeurer icy qu'un jour au plus; que

d'ailleurs la mer y est ordinairement assez calme , on n'avoit mouillé qu'une ancre , la plupart des matelots étoient allez à terre , & le peu qui restoit dormoit en assurance. L'orage les éveilla bien-tost , on jetta le mieux qu'on put une seconde ancre à la mer , il en fallut jeter une troisième , & si M. de la Roque n'avoit fait travailler tout l'équipage , & virer continuellement au Cabestan, ^b nous nous serions infailliblement perdus. Nous demeurâmes à vingt pieds d'eau jusqu'à deux heures du matin que nous mêmes à la voile.

Le 24. Septembre nous étions à la vûë de *Polcondor* avec un vent favorable. On avoit quel-

^b C'est une machine de bois qui tourne sur un pivot , & qui sert ordinairement à lever les ancres du fond de la mer.

Missionnaires de la C. de J. 79
que dessein de relâcher à cette
Isle , mais le vent devenant
encore meilleur pour aller en
route , il se trouva directement
contraire pour relâcher à *Pol-*
condor , dont le mouillage étoit
difficile , & la passe ^a trop étroite
pour pouvoir louvoyer. ^b

Le 29. on sçavoit bien à peu-
près que nous étions par le tra-
vers d'un grand banc de ro-
ches , qui a plus de cent lieuës
de long. & qu'on appelle le
Paracel , mais on ne s'atten-
doit pas que nous irions nous
mettre au milieu. On fonda le
soir vers les quatre heures , &
l'on ne trouva point de fonds.

^a Une passe est un espace de mer entre
des terres ou des bancs de sable par où les
Vaisseaux passent.

^b C'est un terme de Marine qui signifie
aller tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ,
au plus près du vent que l'on peut.

Il survint un grain ^c de vent , qui nous fit faire bien du chemin en peu d'heures. A cinq heures & demie , comme on alloit dire la priere, on fut surpris de voir la Mer qui changeoit tout-à-fait de couleur. Après la priere on vît très-distinctement le fonds , qui étoit de rochers tres-pointus. Voilà une grande allarme , tout le monde se crût perdu sans ressource , on sonde & l'on ne trouve que sept brasses , on monte à la découverte , & l'on voit la mer blanchir & briser devant nous. Si l'on s'étoit trouvé là pendant la nuit , ou s'il étoit survenu un de ces coups de vent , qui sont si ordinaires dans ces mers , nous

^c Un grain en terme de Marine est un nuage qui passe promptement , & qui en passant cause un grand vent & de grosses ondées de pluyes.

aurions péri à coup sûr. Tout ce qu'on put faire fut de rebrousser chemin & de retourner promptement sur ses pas. La nuit approchoit, & l'on trouvoit un fond inégal, & toujours des rochers plus durs que le fer. On ne douta pas que nous ne fussions sur le *Paracel*, & l'on attendoit le moment que nôtre Vaisseau se briseroit comme un verre. Dieu travailloit pour nous sans que nous le scussions encore. Un grain qui paroissoit devant nous s'étant dissipé assez vite, il s'éleva un petit vent arriere, qui nous retira des portes de la mort. Tant que dura le danger, on n'entendoit point sur le Vaisseau tout ce tintamarre qui s'y entend presque toujours. C'étoit un triste & sombre silence, la conscience, si

j'ose ainsi parler , paroissoit peinte sur le visage d'un chacun.

J'appris en cette occasion par mon experience , ce que j'avois lû souvent dans diverses relations , la difference qu'il y a entre le danger , quand on le voit de loin au pied d'un Oratoire , & quand on s'y trouve engagé. N'ayant plus vraisemblablement qu'un moment de vie , jamais les grandes veritez que nous méditons si souvent , ne s'étoient présentées de cette sorte à mon esprit. Qu'on se trouve alors heureux d'avoir entrepris quelque chose pour Dieu , & qu'on forme aisément la résolution de s'épargner moins que jamais à l'avenir.

Entre sept ou huit heures du soir on fonda . & comme on ne trouvoit plus de fond , on

se vit hors de danger ; mais si le peril passa , j'espere que l'impression qu'il fit dans le cœur de plusieurs personnes ne passera pas si vîte , & qu'elle produira les fruits qu'il est probable que Dieu a singulierement eu vûë , quand il excite de pareilles tempêtes.

Je ne sçai pas ce que Dieu nous prépare à la Chine , mais nous n'avons pas été jusqu'icy sans épreuves. Les anciens Missionnaires disent que c'est bon signe : au moins graces à Dieu, ne souhaitons-nous rien plus ardemment que de répondre fidèlement aux desseins que le Ciel a sur nous.

Quoy que nous ne fussions pas loin de la Chine , nous étions encore en grand danger de n'y pas arriver , parce que la saison étoit passée , & que

les vents étoient dérangez depuis le 27. Septembre. Nous redoublâmes nos prieres. Le Pere Bouvet fit paroître plus que jamais son zele & sa confiance en Dieu , qui nous exauça enfin : car le quinze d'Octobre vers les sept heures du matin nous vîmes la terre promise.

C'étoit l'Isle de *Sancian* , où S. François Xavier nous avoit conduit à une journée de son tombeau. Les premiers jours on ne sçavoit où l'on étoit, & à peine vouloit-on nous croire, nous autres Jesuites, après que nous eûmes été à ce glorieux Tombeau pour satisfaire nôtre dévotion, & pour nous acquitter du vœu que nous avions fait. Nous partîmes pour ce saint Pelerinage un Jeudy 9. d'Octobre , & après avoir fait

quatre bonnes lieuës par mer & une par terre , nous nous trouvâmes tout d'un coup au lieu que nous cherchions. Nous apperçumes une assez grande pierre élevée debout , & du moment que nous pûmes lire ces trois ou quatre mots Portugais , *Aqui foi sepultado S. Franco Xavier* , nous baifâmes plusieurs fois une terre si sainte , quelques - uns l'arroferent de leurs larmes , & je me trouvay penetré de sentimens si vifs , si doux , si consolans que je fus plus d'un quart-d'heure comme ravi & sans pouvoir penser à autre chose qu'à goûter ce que je sentoïis.

Après ces premiers transports de ferveur , nous examinâmes exactement ce monument , puis avec des branches d'arbres & un morceau de voi-

le nous bâtîmes une pauvre tente , qui ne representoit pas mal la cabane sous laquelle saint François Xavier mourut. Enfin nous chantâmes le *Te Deum* avec les Litanies du Saint, & nous entrâmes dans la plus belle & la plus charmante nuit qu'on puisse peut-être passer en ce monde. Que le plaisir qu'on goûte est pur , lorsque dans une occasion comme celle cy , l'on se communique les uns aux autres tout ce qu'on pense & tout ce qu'on sent au fond du cœur. Nous commençons, disoit l'un , nôtre Apostolat dans le lieu , où S. François Xavier acheva le sien. Il ne put pénétrer plus avant dans le vaste Empire de la Chine , & nous y allons entrer sans aucun obstacle. Que ne devons nous pas espérer d'y faire pour la gloire

Missionnaires de la C. de J. 87
de Dieu sous la protection d'un
Saint , qui a pû nous en ouvrir
la porte ? Il mourut icy pour la
gloire de Jesus-Christ , disoit
l'autre , épuisé de travaux ,
après avoir converti des na-
tions entieres , aurions-nous
bien le bonheur de mourir de
même ? On chantoit ensuite les
Litanies de la tres-Sainte Vier-
ge. Dans une autre pause , on
disoit le Chapelet , on revenoit
aux loüanges du Saint , & ces
Prieres étoient mêlées d'entre-
tiens , qui valoient bien des
Prieres. L'on parcouroit les
vertus de l'Apôtre de l'Orient ,
je n'en trouvois aucune , dont
je n'eusse besoin & qui ne me
manquât. Quelqu'un se souvint
de cette nuit que S. Ignace
passa toute entiere dans l'Egli-
se de Montserrat devant l'Ima-
ge de la tres-Sainte Vierge , lors
qu'il se voulut consacrer en-

rierement à Dieu. La veille que nous fîmes au tombeau d'un Apôtre, nous parut assez semblable, & nous la nommâmes nôtre nuit d'armes.

Avec ces fortes de reflexions nous vîmes renaître le jour, & nous eûmes l'avantage & la consolation huit Prêtres que nous étions, de dire tous la sainte Messe un Vendredy jour de S. François de Borgia. La pierre du tombeau de l'Apôtre des Indes faisoit le fond de nôtre Autel, que nous avons élevé sur l'endroit même où il paroît clairement que ce Saint fut enterré. Nous sommes non seulement les premiers Jesuites François, qui ayent eu cet honneur, mais même personne ne l'a eu avant nous, que le seul Père Caroccio Jesuite Italien, de grand mérite, mort depuis peu.

des fatigues immenses de ses travaux Apostoliques. Après les Messes on chanta de nouveau le *Te Deum*, on baïsa la terre cent fois, nous en prîmes tous avec respect pour nous en servir comme d'une précieuse relique, & nous nous en revînsmes chantant les loüanges du Saint, dont nous venions de tâcher de recueillir l'esprit.

Nous voilà enfin arrivez à la Chine au bout de sept mois, puis que nous partîmes de la Rochelle le 7. de Mars (1698.) & que nous avons mouïllé devant *Sancian* le 6. d'Octobre; & encore de ces sept mois il faut retrancher plus de vingt jours qu'on a perdu au Cap, à *Achen* à *Malague* & à deux ou trois Isles desertes, & qu'on auroit peut-être pû mieux employer. Il faut de plus en ôter tout le

90 *Lettres de quelques*
temps qu'on a mis à gagner
Achen, & à passer le détroit de
Malague, c'est toujours près de
deux mois. Il n'en falloit pas
tant pour aller droit de *Java*
jusqu'à la *Chine*, & je ne m'é-
tonne pas qu'un petit navire
Anglois que nous avons trou-
vé à *Canton* n'ait mis que cinq
mois, & même un peu moins à
faire son voyage. On verra du
moins par le nôtre qu'en six
mois pourvû que l'on ne s'éga-
re pas, on peut venir fort aisé-
ment de France à la *Chine*.

Mais pour être à *Sancian*, nous
n'étions pas encore rendus au
terme, & sans le P. Bouvet, il
eût fallu rester où nous nous
trouvions. Il partit pour aller
trouver le Mandarin le plus
proche qui demeure à une pe-
tite Ville nommée *Coüang-Hai*.
Il envoya bien tôt de-là des
nouvelles & du secours à M. de

la Roque. Un Mandarin vint avec des Pilotes côtiers, qui répondirent sur leur tête de mener le vaisseau jusqu'à plus de la moitié du chemin de *Canton*. Il y avoit deux routes pour y aller. L'une au travers des Isles, l'autre en prenant le large, mais cette route étoit dangereuse en cette saison, où il ne faut qu'un coup de vent pour pousser un vaisseau tres-loin, & l'obliger d'aller relâcher jusqu'aux *Moluques*. Nous prîmes cependant ce dernier chemin en louvoyant opiniâtement jusqu'à *Macao*. Nous n'appareillâmes ^c devant *Sancian* que le 13. d'Octobre, & nous mouillâmes le 24. devant l'Isle de *Macao*. Pendant ce temps-là le Pere Bouvet passa de *Coüang Hai* à

^c Appareiller en terme de marine c'est mettre à la voile.

Canton pour donner avis à la Cour de son arrivée ; & après avoir écrit & pris des mesures avec les Mandarins , il revint au devant du vaisseau par dedans les Isles.

La Ville de *Macao* est bâtie dans une petite Peninsule , ou plutôt sur la pointe d'une Isle qui porte ce nom. Cette langue de terre ne tient au reste de l'Isle que par une gorge fort étroite , où l'on a bâti une muraille de séparation. Quand on mouille au dehors comme nous fîmes , on ne voit de tous côtez que des Isles qui font un grand cercle , & l'on ne découvre que deux ou trois forteresses sur des hauteurs & quelques maisons qui sont à un bout de la Ville : on diroit même que les forteresses & les maisons tiennent à une terre fort élevée qui borne

la vûë de ce côté-là ; mais entre cette terre qui fait une Isle assez grande & *Macao*, il y a un beau port ; & la Ville s'étend par dedans le long de ce rivage. Les maisons sont bâties à l'Européenne, mais un peu basses : Il y a encore icy de la verdure & un peu de l'air des Indes.

Les Chinois sont en plus grand nombre dans *Macao* que les Portugais. Ceux-cy sont presque tous metifs, & nez dans les Indes ou à *Macao* même. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient riches ; aussi les Chinois ne font-ils plus gueres de cas d'eux. Les fortifications de *Macao* sont assez bonnes, le terrain fort avantageux, & il y a beaucoup de canon, mais la garnison est mal entretenüe ; & comme tout luy vient de *Canton*, les Chinois sont sans peine les maîtres. Il y a un Gouverneur Portugais, &

un Mandarin, dont tout le pays dépend, & dont le Palais est au milieu de la place. Quand il veut quelque chose, c'est aux Portugais d'obéir. On ne peut pas faire plus d'honneur ni plus de caresse que ce Mandarin en a fait à tous les François. Jamais étrangers n'ont été reçûs de cette maniere en ce pays-cy. Il est vray que jamais il n'y étoit venu de vaisseau comme le nôtre. Le nom du Roy ne perd rien de sa grandeur, quand on le prononce à six mille lieuës loin de la France, & il imprime dans les cœurs de la plus fiere nation du monde un certain respect, qui n'accompagne point le nom des autres Princes étrangers.

Le Pere Bouvet vint nous joindre. Il étoit dans une Galere presque aussi longue que nôtre Fregate. Il avoit toutes les mar-

ques de distinction qu'ont coutume d'avoir dans cet Empire les *King-tchai*, c'est à dire les Envoyez de la Cour ; & nos François qui le virent , ne furent pas peu surpris de ce qu'on leur avoit assuré en France que ce Pere n'étoit rien moins qu'un Envoyé de l'Empereur de la Chine. Les Jesuites de *Macao* nous écrivirent une lettre toute pleine de bonté & de charité. Le Pere Bouvet alla avec le P. Regis voir le R. P. Ciceri Evêque de Nankin & les autres Jesuites, qui étoient à l'Isle Verte.

L'Isle verte porte ce nom parce qu'elle est tres-bien boisée & fort agreable , & que d'ailleurs tous les lieux d'alentour sont nuds & comme deserts ; elle est située assez proche de la muraille qui separe la ville de *Macao* du reste de l'Isle : C'est la maison de campagne des Je-

96 *Lettres de quelques*
suites Portugais , la Chapelle
est propre , & le corps de logis
assez bien bâti , mais sur tout
l'ombre & la fraicheur rendent
ce lieu fort agreable. Le R. P.
Ciceri l'avoit choisi pour y faire
une retraite de quelques jours.
C'est une solitude toute propre
pour un homme Apostolique ,
qui veut quelque temps à l'é-
cart comme Moyse consulter le
Seigneur , & prendre de nou-
velles forces, pour travailler en-
suite avec plus d'ardeur à la
conversion des peuples. Mais il
est temps d'achever mon voya-
ge & de me rendre à *Canton*.

Nous mouillâmes fort heu-
reusement à trois lieuës de cet-
te grande Ville un Dimanche
deuxième jour de Novembre.
Le chemin depuis *Macao* jus-
qu'au mouillage est difficile ,
sur tout pour un Vaisseau com-
me

me le nôtre , qui tiroit plus de dix-sept pieds d'eau ; & si le Pere Bouvet n'eût amené avec luy les deux plus habiles Pilotes de tout le pays , nous ne l'eussions peut-être jamais fait. On commence à voir ce que c'est que la Chine , quand on est entré dans la Riviere de *Canton*. Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de ris , vertes comme de belles prairies , qui s'étendent à perte de vûë , & qui sont entre-couppées d'une infinité de petits canaux : de sorte que les barques qu'on voit souvent aller & venir de loin sans voir l'eau qui les porte , paroissent courir sur l'herbe. Plus loin dans les terres l'on voit les côteaux couronnez d'arbres sur le haut & travaillez à la main le long du vallon , comme le theatre du Jardin des

Thuilleries. Tout cela est mêlé de tant de Villages , d'un air champestre & si bien varié , qu'on ne se lasse point de regarder , & qu'on a regret de passer si viste. Enfin nous eusmes le bonheur d'entrer dans *Canton* la nuit du six au sept de Novembre après huit mois de navigation depuis nôtre départ de France. Nous logeons dans une espece d'hôtel ou de maison publique aux frais de l'Empereur. Le Pere Bouvet en a fait donner un semblable à M. de la Roque & aux Officiers François. Les Chinois appellent ces sortes de Maisons *Cong-Koen* , l'on n'y met que des Envoyez de la Cour.

La ville de *Canton* est plus grande que Paris , & il y a pour le moins autant de monde. Les rues sont étroites & pavées de

Missionnaires de la C. de J. 99
grandes pierres plattes & fort
dures, mais il n'y en a pas par
tout. Avec les chaises que l'on
loüe icy pour peu de chose, l'on
se passe aisément de carrosses,
dont il seroit d'ailleurs presque
impossible de se servir. Les mai-
sons sont tres-basses & presque
toutes en boutiques, les plus
beaux quartiers ressemblent as-
sez aux ruës de la Foire Saint
Germain; il y a presque par
tout autant de peuple qu'à cer-
te Foire aux heures qu'elle est
bien frequentée: On a de la
peine à passer. On voit tres-peu
de femmes, & la plus-part du
peuple qui fourmille dans les
ruës sont de pauvres gens char-
gez tous de quelque fardeau,
car il n'y a point d'autre com-
modité pour voiturier ce qui se
vend & ce qui s'achette que les
épaules des hommes. Ces Por-

tefaix vont presque tous la teste & les pieds nus, il y en a qui ont un vaste chapeau de paille d'une figure fort bisarre pour les défendre de la pluye & du Soleil; tout ce que je viens de dire forme, ce me semble, encore une idée de Ville assez nouvelle & qui n'a gueres de rapport à Paris. Quand il n'y auroit que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des ruës entieres, où l'on ne voit aucunes fenestres, & où tout est en boutiques pauvres pour la plus part, & souvent fermées de simples clayes de bambous en guise de porte? Il faut tout dire: On rencontre à *Canton* d'assez belles places & des arcs de triomphe assez magnifiques à la maniere du pays. Il y a un grand nombre de portes quand on vient de la campagne &

qu'on veut passer de l'ancienne Ville dans la nouvelle. Ce qui est singulier, c'est qu'il y a des portes au bout de toutes les ruës, qui se ferment un peu plus tard que les portes de la Ville: Ainsi il faut qu'un chacun se retire dans son quartier si tost que le jour commence à manquer. Cette police remédie à beaucoup d'inconveniens, & fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes Villes, que s'il n'y avoit qu'une seule famille.

La demeure des Mandarins a je ne sçay quoy qui surprend. Il faut traverser un grand nombre de cours avant que d'arriver au lieu où ils donnent audience & où ils reçoivent leurs amis. Quand ils sortent, leur train est majestueux, le *Tsong-tou* par exemple, c'est un Mandarin

qui a l'Intendance de deux Provinces; le *T'fong-tou*, dis-je, ne marche jamais sans avoir avec lui cent hommes pour le moins. Cette suite n'a rien d'embarassant : chacun sçait son poste, une partie va devant luy avec divers symboles & des habits fort particuliers; il y a un grand nombre de Soldats qui sont quelquefois à pied, le Mandarin est au milieu de tout ce cortège élevé sur une chaise fort grande & bien dorée, que six ou huit hommes portent sur leurs épaules. Ces sortes de marches occupent souvent toute une rue, le peuple se range des deux costez, & s'arreste par respect jusqu'à ce que tout soit passé.

Les Bonzes *d* sont icy en fort grand nombre. Il n'y a pas de lieu où le demon ait mieux con-

d Ce sont les Prestres des Idoles.

Missionnaires de la C. de J. 103
trefait les saintes manieres, dont
on loüe le Seigneur dans la
vraye Eglise. Les Prestres de
Satan ont de longues robes, qui
leur descendent jusqu'aux ta-
lons avec de vastes manches qui
ressemblent entierement à cel-
les de quelques Religieux d'Eu-
rope. Ils demeurent ensemble
dans leurs Pagodes comme dans
des Convens, vont à la queste
dans les ruës, se levent la nuit
pour adorer leurs Idoles, chan-
tent à plusieurs Chœurs d'un
ton qui approche assez de nôtre
Psalmodie. Cependant ils sont
fort méprisez des honnêtes
gens, parce qu'avec ces apparen-
ces de pieté, on sçait leurs di-
vers systêmes sur la Religion,
qui sont tous pleins d'extrava-
gance; & que ce sont pour la
plus-part des gens perdus de dé-
bauche. Ils ne sont gueres mieux

venus auprès du peuple , qui ne pense qu'à vivre , & dont toute la Religion ne consiste qu'en des superstitions bizarres que chacun se forme à sa fantaisie.

J'oubliais à dire qu'il y a une espece de ville flotante sur la riviere de *Canton* , les Barques se touchent & forment des ruës. Chaque Barque loge toute une famille , & a comme les maisons regulieres des compartimens pour tous les usages du ménage. Le petit peuple qui habite ces cazernes mouvantes, décampe dès le matin tous ensemble pour aller pêcher , ou travailler au ris qu'on seme & qu'on recueille ici trois fois l'année.

Pour nouvelles de la Cour de *Pekin* nous avons appris par des lettres que le Pere Bouvet reçut à son arrivée à *Canton* , que jamais l'Empereur ne s'est mieux

porté, qu'il n'a jamais été plus glorieux, ni plus admiré de ses sujets. Il vient d'aller luy-même en personne dans la Tartarie Occidentale à la teste d'une nombreuse armée, il a répandu la terreur cinq cens lieuës à la ronde, & défait le seul ennemi qui luy restât dans ses deux Empires. Il ne s'applique plus qu'à rendre ses sujets heureux. Il ouvre ses Magazins de ris, il en fait couler jusqu'au fond de la Corée. * Les peuples s'estiment heureux de vivre sous le regne d'un Prince si accompli; mais ce qui nous donne une bien plus grande joye, c'est que ce Prince favorise plus que jamais la Religion Chrétienne. Il dit que c'est la vraye Loy, il est ravi

* C'est un Royaume qui est entre la Chine & le Japon, & qui paye tribut à l'Empereur de la Chine.

d'apprendre que quelques grands Seigneurs l'embrassent ; & qui sçait si le temps ne s'approche point , où Dieu luy fera la grace de l'embrasser luy même ? Autrefois Saint Louis envoya une celebre Ambassade à l'Empereur du *Catai*. Il n'y a jamais eu d'autre *Catai* que la Chine, comme tous les sçavans en conviennent aujourd'hui : le dessein de ce S. Roy étoit de porter cet Empereur à embrasser la Religion Chrétienne. Oh , si Dieu nous donnoit la joye de voir achever par le plus grand & le plus glorieux des successeurs de saint Louis, ce que ce zélé Monarque commença de vouloir faire ! Enfin l'Empereur a toujours la même confiance aux Jesuites François. Tout le monde convient que le Pere Gerbillon est l'appuy du Christianisme dans l'Em-

Missionnaires de la C. de F. 107
pire. Le Pere Visdelou qui est tres-habile dans les Mathematiques & dans les Sciences Chinoises, est allé par l'ordre de l'Empereur en quelques Provinces pour empêcher les débordemens des rivieres qui ruinoient tout le pays. Le Pere de Fontaney vint l'an passé à *Canton* par l'ordre de l'Empereur pour sçavoir des nouvelles du Pere Bouvet & pour le recevoir en cas qu'il y fût arrivé. Ce Prince l'attend avec impatience. Ainsi nous ne pouvions pas venir ici dans de plus heureuses conjonctures. Nous sçavons de plus que quatre des plus anciens & des plus excellens Missionnaires sont morts après avoir blanchi dans les travaux de cette Mission & gagné une infinité d'ames à Dieu. Ce sont les Peres Prosper Intor-

E vj

cetta, Adrien Grelon, Jean Valat & Dominique Gabiani : Il y a plus de cinquante ans que le Pere Valat partit de France, on dit qu'il fit le voyage par terre, & qu'il arriva au bout d'un an à la Chine. Il faut reparer ces grandes pertes. Je prie tous les jours nôtre Seigneur qu'il inspire à beaucoup de nos Freres de traverser la mer pour venir partager avec nous des travaux qui peuvent estre si glorieux & si feconds. Quand nous vivrions ici autant que le Pere Valat & que les autres Peres que nous venons de perdre, nous mourrions avant que d'avoir pû parcourir toutes les Villes de la Chine, & nous laisserions encore bien des Idolâtres après nous.

Plus les secours seront prompts

Missionnaires de la C. de F. 109
& nombreux, plus la Religion
fera de progrès, non seulement
parce que plusieurs Missionnai-
res font ce qu'un plus petit
nombre ne sçauroit faire; mais
encore parce que le moyen le
plus seur de convertir en peu
de temps tout un pays, c'est de
convertir d'abord avec éclat
une partie considerable de ses
habitans. Cela donne de la cu-
riosité aux autres d'apprendre
ce qui a pu faire un mouve-
ment si subit; & quand on
connoît bien le Christianisme
on n'est plus si éloigné de l'em-
brasser. Nous ne cesserons point,
Mon tres Reverend Pere, de
vous recommander toujours un
dessein si digne de vôtre zele &
de vôtre attention. L'interest
de Dieu vous y engage & le
besoin que nous avons pour sa

110 *Lettres de quelques*
gloire d'une protection comme
la vôtre. Je suis avec un profond
respect ,

MON TRES-REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant
serviteur DE PREMARE , Mission-
naire de la Compagnie de Jesus.



ROUTE

QU'IL FAUT TENIR POUR
passer les Détroits de *Mala-*
que & de *Gobernadour*.

De la pointe d'*Achen* il faut aller terre-à-terre le long de l'Isle de *Sumatra* jusqu'au Cap de *Diamans*, c'est-à-dire environ quarante-cinq lieues. Toute cette côte est assez haute, les rivages sont bordez de verdure, le fond est bon depuis sept jusqu'à quatorze & quinze brasses; qu'on ne s'éloigne point de la terre plus de deux lieues. Au Cap de *Diamans* on fait le Sud quart.sud.Est, & l'on découvre bien tôt l'Isle *Polverere*, qui est fort haute & bien boisée. On

peut la voir de vingt lieuës , & elle n'est éloignée du Cap de *Diamans* que d'environ vingt-cinq. Il n'y a point d'habitans, & toute l'Isle n'a pas plus d'un quart de lieuë de tour, le mouillage est bon. A une ou deux lieuës de *Polverere* on met le Cap à l'Est pour aller reconnoître *Poljara*, c'est une autre petite Isle qu'on trouve à dix-huit lieuës, elle ressemble fort à la précédente, & par un beau temps la vûe porte de l'une à l'autre. *Poljara* est du côté de la terre des Indes, il n'est pas nécessaire d'en approcher plus près que de huit ou neuf lieuës. Mais il faut se mettre entre ces deux Isles pour entrer dans le vray Canal; lors qu'on est à cette distance de *Poljara* on voit

f C'est un terme de marine qui signifie aller à l'Est.

d'un côté la terre de l'Inde, qui est basse & bordée de bois, & de l'autre on perd de vûë les costes de *Sumatra*. Qu'on mette le Cap au Sud-Est-quart-d'Est, prenant un peu du Sud-Est pour donner juste entre deux bancs de sable qu'il faut passer nécessairement. Il vaut mieux prendre la petite Passe qui est à l'Est & la plus proche de *Malague*, la grande Passe qui est à l'Ouest, est trop éloignée des terres. On découvre bien-tost la montagne de *Porcelar* du costé des Indes, mais pour ne manquer aucunes des suretez qu'on peut prendre, il faut encore reconnoître les Isles d'*Aros*, qui sont à l'Oüest franc : alors on est sûr d'estre dans le bon chemin, & l'on fait le Sud-Est-quart-d'Est pour gagner la coste des Indes & venir mouïller devant *Malague*. Dans

ce détroit les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit, & à midy ils venoient de la mer. Presque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlez d'éclairs, les courans portoient Nord-Oüest & Sud Est. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, & il falloit envoyer la chaloupe sonder incessamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Après qu'on a vû les Isles d'*Aros*, on vient reconnoître le Cap de *Rochade* du côté de l'Inde, & ce Cap reste à l'Est. Enfin on acheve de s'assurer de sa route par un Rocher tres-pointu & sans mousse ni verdure, qui reste Est-Suest du Cap de *Rochade*. Faisant le Sud-quart-Sud-Est, en peu d'heures avec la marée on mouille à une bonne lieuë de *Malague*, & l'on com-

mence à revoir de là les terres de *Sumatra*.

La côte de *Malague* est basse & couverte de Cocotiers & de Palmiers qui cachent la ville. On ne voit que quelques maisons assez semblables à celles d'*Achen* ; qui s'étendent plus d'une demie lieuë sur le bord de la mer. La Citadelle paroît noire, il y a plusieurs sentinelles blanches sur les remparts, & dedans il y a une hauteur & un reste de clocher, qui semble être joint à une maison blanche, c'est ce qui paroît d'abord, & c'est à quoy l'on peut reconnoître *Malague* : avec ce que j'en ay dit on ne sçauroit s'y tromper. Au sortir de *Malague* on met le Cap au Sud-quart-sud-Est jusqu'au détroit de *Gobernador*, & pendant quarante lieuës il n'y a rien à craindre. Quand

on ne peut refouler ^h la marée, il faut mouïller deux fois le jour, on trouve sur le chemin les Isles *Mariacai* qui restent à la droite, il y en a aussi sur la gauche mais sans nom. Pour donner dans le détroit de *Gobernadour*, il faut faire d'abord le Nord en laissant le détroit de *Sincapour* à la droite; tout y est plein d'Isles, les courans sont rapides, les marées violentes & quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une Isle sur laquelle il y a trois arbres qui paroissent de loin comme trois mats de Navires, on l'appelle l'Isle de *Sable*, on la voit d'une lieuë, elle peut avoir un quart de lieuë de long & cent pas de large, elle est presque de niveau à la mer, on

^h C'est un terme de marine, qui signifie aller contre la marée.

la laisse à la droite, & l'on trouve seize brasses d'eau. Alors on fait l'Est, & on rencontre une autre petite Isle toute de sable où il y a sept ou huit arbres fort hauts & separez les uns des autres, on la nomme l'*Isle Quarrée*; de l'Isle Quarrée on voit l'Isle Saint Jean toujours à la droite, celle-cy a bien quatre ou cinq lieues de tour: si l'on ne trouvoit que cinq brasses il faudroit faire l'Est-quart-Nord-Est; mais si l'on est au large & sans fond, on fait l'Est franc sans pourtant trop s'approcher des Isles qui sont sur la gauche. De là on découvre la montagne de *Ior* & l'on est par le travers de ce petit Royaume; enfin en continuant cette route à l'Est on voit le Cap de *Romanca*. On fait l'Est-sud-Est & l'Est-quart sud-Est, & quand ce Cap reste

au Nord on fait l'Est-sud-Est pour aller reconnoître les pierres blanches, qui sont de petites Isles un peu au large ; si-tôt qu'on les a vûes, il faut faire l'Est quelque temps, puis l'Est-Nord-Est, & enfin le Nord-Est & le Nord-Est quart-Nord pour se jeter dans le Golfe de *Siam* & de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de *Gobernadora* vingt lieues de long & est fort difficile, quand on n'y a jamais passé.



LET T R E

D U

PERE BOUVET MISSION-
naire de la Compagnie de
Jesus, au Reverend Pere de
la Chaize de la même Com-
pagnie, Confesseur du Roy.

A Pekin le 30. de Novembre 1699.

M O N T R E S - R. P E R E ,
P. C.

Quelque heureux qu'ait été
le premier voyage que je fis, il y
a quatorze ans ^a de Brest à Siam
sur l'Oiseau Fregate du Roy

^a Au commencement de 1685.

120 *Lettres de quelques*
avec cinq autres Prêtres^b de notre Compagnie , je puis dire que celuy que je viens de faire l'a esté encore davantage. Nous estions partis cette dernière fois plus tard que la première, & pour un terme beaucoup plus éloigné , nous estions dépourvus de Cartes & de Pilotes qui sont absolument nécessaires , pour naviger avec quelque seureté dans les mers de la Chine : & cependant nous n'avons pas laissé de mouïller heureusement aux Isles de *Canton* sept mois après nôtre départ de la Rochelle , quoy que nous eussions sejourné malgré nous quatorze jours au Cap de bonne Esperance ; & touché depuis en trois autres endroits ; & ce qui est plus surpre-

^b Les Peres de Fontaney , Tachard , Gerbillon , le Comte , & Visselou.

nant ,

nant , quoy que nous eussions manqué le détroit de la *Sonde* , qu'on avoit regardé jusqu'à présent en France comme l'unique route , pour faire en droiture le voyage d'Europe à Siam & à la Chine : mais bien loin que cette disgrâce nous ait esté desavantageuse , elle a servi à nous faire trouver à *Malague* ^a les Cartes & les Pilotes qu'on nous eût apparemment empêché de trouver ailleurs.

Nous n'avons eu qu'un tres petit nombre de malades pendant nôtre voyage , & nous sommes arrivez graces à Dieu à nôtre terme en parfaite santé au nombre d'onze Missionnaires ; car quoy que nous ne nous fussions

^a Cette ville appartient aux Hollandois. Elle est sur la Coste Orientale du Déroit, qui porte son nom.

embarquez que neuf^a à la Rochelle , M. le Chevalier de la Roque voulut bien augmenter nôtre troupe , en prenant encore dans son Vaisseau les Peres Domenge & Baborier , que nous rencontrâmes au Cap de bonne Esperance sur l'Escadre de M. des Augers.

Ce qui fut pour nous un grand sujet de consolation en arrivant à la Chine , c'est que conformément à nos desirs & aux vœux que nous offrions continuellement à Dieu , pour l'heureux succès de nôtre voyage , sur tout depuis environ deux mois , nous eufmes le bonheur de prendre terre à l'Isle de *Sanctian* , contre l'attente & contre

^a Les Peres Bouvet , Dolzé , Parnon , de Brosia , de Premare , Regis , Perennin , Genex & le Frere de Belleville.

l'intention même de nos Pilotes, qui ayant desespéré la veille de pouvoir gagner cette Isle, avoient changé de route pour aller mouïller à la vûë de *Macao.*^b Nous profitâmes d'une occasion si favorable pour visiter le lieu où le Corps de saint François Xavier fut inhumé la premiere fois, lors qu'il finit la carriere de ses travaux Apostoliques, & nous y allâmes recueillir avec la poussiere de son ancien Tombeau, quelques étincelles de ce feu & de ce zele vraiment Apostolique, dont le cœur de ce grand Apostre brûla pendant sa vie, & dont il embrase encore tous les jours ceux qui ont le bonheur de l'imiter, & de marcher sur ses traces. Comme je découvris le premier

^b Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

ce Tombeau par les questions que je fis à quelques Pescheurs de cette Isle, je fus aussi le premier qui eus la consolation de le visiter avec M. de Beaulieu Enseigne de l'Amphitrite, Officier fort attaché à ses devoirs envers Dieu & fort zelé pour le service du Roy.

Il commandoit la chaloupe de l'Amphitrite que M. le Chevalier de la Roque avoit fait armer, pour me conduire jusques à *Coang hai* ville de la Province de *Canton*, située sur le bord de la mer vis-à-vis de l'Isle de *Sancian* qui en releve. J'y allai donc dans l'esperance de trouver quelque Pilote du Pays, qui pût nous conduire seurement jusques à l'embouchure de la riviere de *Canton*, où nous avions dessein d'entrer.

En faisant le trajet de l'Isle de

Missionnaires de la C. de J. 123
Sancian à *Coang-hai* , nous rencontrâmes trois galeres armées contre de petits Pirates , qui écument ces mers , & commandées par un Officier Chinois que j'avois vû cinq ans auparavant à *Canton* , & qui me reconnut d'abord. Il m'obligea de monter sur sa galere , & se fit nôtre conducteur au Tombeau de saint François Xavier , où il avoit esté plusieurs fois , comme à un lieu reveré dans toute l'Isle. Nous mouillâmes à une petite portée de mousquet de ce saint lieu , & après avoir mis pied à terre & marqué nos respects & nôtre veneration au saint Apostre , par plusieurs reverences & prosternations que nous fîmes, partie à la Chinoise, & partie à l'Europeane , nous chantâmes le *Te Deum* en action de graces de la protection sen-

sible que ce grand Saint nous avoit obtenuë du Ciel pendant tout le voyage , & fîmes ensuite diverses autres prieres en commun & en particulier , avec des sentimens de devotion proportionnez à la sainteté de ce lieu. Cette petite Feste fut terminée par une triple salve de tout ce que nous avions de boëttes , de pierriers & de mousquets dans la chaloupe , accompagnée d'autant de cris de *Vive le Roy*. L'ordre avec lequel cela s'executa sous la sage conduite de M. de Beaulieu , charma tous les Chinois , qui en furent témoins , & leur donna en même temps une idée tres-avantageuse de nôtre Nation.

Mes Compagnons à qui j'avois indiqué le lieu , où estoit le Tombeau du saint Apostre avant que de l'avoir visité moy-

Missionnaires de la C. de J. 127
même, brûlant d'une sainte impatience d'y aller rendre leurs devoirs, n'attendirent pas que je leur en fisse sçavoir des nouvelles plus certaines, l'ardeur qui les transportoit leur fit grimper une haute montagne chargée des ornemens Sacerdotaux, & de tout ce qui étoit nécessaire pour célébrer les saints mystères: après plusieurs heures de marche précipitée à travers ces lieux sauvages & escarpez, ils arriverent hors d'haleine au terme désiré de leur pèlerinage. Ils y passerent toute la nuit en veilles & en prières avec quelques autres personnes, qui eurent la devotion de les y accompagner. Ils y célébrerent le lendemain matin huit Messes de suite, avec des sentimens d'une devotion qu'on ne sent guères ailleurs que dans ces sortes de lieux.

Comme nous avons bien observé les uns & les autres la situation du lieu , une de nos premières pensées quand on se vit rassemblez , fut de déterminer la forme & la grandeur de la petite Chapelle , que tout ce que nous estions de gens embarquez sur l'Amphitrite , avons fait vœu solennel deux mois auparavant d'y faire élever à la memoire de l'Apôtre de l'Orient ; en cas que ce grand Saint nous obtînt du Ciel la grace d'arriver cette année-là à la Chine , comme nous avons fait heureusement.

L'Officier Chinois qui m'avoit conduit au tombeau de saint François Xavier , me mena ensuite à *Coang-hai*. Il avertit incontinent l'Officier de la place , dont il dependoit , de mon retour d'Europe , & du sujet qui

m'avoit porté à m'adresser à luy. Ce Mandarin qui m'avoit vû plusieurs fois à *Canton*, & qui me connoissoit, donna ordre devant moy à l'Officier des Galeres de prendre le meilleur Pilote de *Coang-hai*, & d'aller avec ses Galeres & nôtre chaloupe conduire nôtre vaisseau vers *Macao*. Pour moy il me fit accompagner par terre avec les honneurs de *Kin-tchai* ou d'Envoyé de l'empereur, ce que les autres Mandarins que je rencontray sur ma route firent à son exemple jusqu'à *Canton*, Ville capitale de la Province de ce nom, où j'avois pris depuis deux jours la resolution de me rendre, pour donner promptement avis en Cour de notre arrivée, & pour procurer à l'*Amphitrite* de nouveaux secours.

Pendant les trois jours que je

fus obligé d'y séjourner , pour recevoir & rendre les visites de tous les Officiers Generaux de la Province , qui me vinrent faire compliment sur mon prompt & heureux retour , j'obtins du Vice-Roy & du grand Doüanier pour l'Amphitrite la liberté d'entrer aussi avant qu'il voudroit dans la riviere , avec cette distinction qu'il ne seroit ni visité ni mesuré des Doüaniers , & qu'il ne payeroit aucuns droits , non pas même ceux de mesurage & d'ancrage , que tout vaisseau doit à l'Empereur.

Je montay ensuite sur une barque que me donna le Vice-Roy , & je retournay en diligence avec deux Pilotes Chinois habiles porter ces bonnes nouvelles à bord de l'Amphitrite que je croyois trouver à l'embouchure de la riviere , &

Missionnaires de la C. de 7. 131
que j'allay chercher jusqu'à
l'Isle de *Sancian*, passant & repas-
sant encore deux fois devant le
tombeau de saint François Xa-
vier ; mais ce fut inutilement
que j'allay si loin, car pendant
que je passois entre les Isles, le
vaisseau qui avoit pris le large,
vint mouïller à la vûë de la vil-
le de *Macao*, où je le trouvay à
mon retour.

M. le Chevalier de la Roque &
les autres Officiers du vaisseau
apprirent avec beaucoup de
joïe les bonnes nouvelles que je
leur apportay. Ils jugerent par
les honneurs que les Chinois, &
particulièrement les Manda-
rins me faisoient malgré moy,
qu'ils seroient reçûs agreable-
ment. Ainsi on ne balança pas
un seul moment à entrer dans
la riviere, & les deux Pilotes
que j'avois amenez, conduisi-

rent le vaisseau à deux lieuës des murailles de la Ville de *Canton* où l'on mouïlla.

Pendant ce temps là je me rendis dans cette grande Ville pour ménager la permission de mettre nos malades à terre dans le village voisin du lieu, où l'on devoit débarquer. Je trouvay heureusement le *Tsong-tou*, c'est un Mandarin dont l'autorité égale celle du Vice-Roy, avec cette difference, que le *Tsong-tou* a pouvoir sur deux Provinccs, & que le Vice-Roy n'a le gouvernement que d'une seule. Comme je connoissois tres-particulièrement ce Mandarin, j'obtins de luy & du Vice-Roy un *Cong-Koen* pour M. le Chevalier de la Roque, & pour Messieurs ses Officiers. On appelle *Cong-Koen* à la Chine les hôtels ou maisons publiques où l'on loge

les personnes de qualité & les Mandarins que la Cour envoye avec honneur dans les Provinces. Pour moy je logeay dans le même *Cong. Koen*, où j'avois logé à mon départ de la Chine pour venir en France, & j'y fus traité à peu près de la même maniere que je l'avois esté auparavant. L'Empereur étoit dans la Tartarie Orientale, quand nous arrivâmes à *Canton*, mais si-tôt qu'il fut de retour à *Pekin* il envoya en poste trois *Kin-tchai* pour venir me recevoir : Ces trois *Kin-tchai* ou Envoyez étoient le Pere Vissdelou Jesuite François, le Pere Suarez Jesuite Portugais, & un Tartare *Mantcheou*,^a nommé *Hencama*, chef d'un tribunal de la maison de l'Empereur.

^a La petite Nation des *Man-tcheous* dans la Tratarie Orientale, s'est renduë fameuse depuis un siecle par la conquête de la Chine.

En arrivant ils nous dirent en presence du Vice-Roy , du General de la milice & de tous les autres Mandarins ou Officiers Generaux de la Province , que l'Empereur avoit eu de la joye de ce que j'estois heureusement arrivé avec mes compagnons , que sa Majesté souhaitoit que j'en amenasse cinq avec moy à la Cour , & que pour les autres il leur donnoit une entiere liberte d'aller par tout son Empire prêcher la loy du Seigneur du Ciel ; qu'il prétendoit qu'on remît à l'Amphitrite , qui m'avoit apporté tous les droits de mesurage & d'ancrage ; qu'il accordoit aux Marchands venus sur ce vaisseau la permission qu'ils avoient demandée de prendre une maison à *Canton* , & d'y faire un établissement pour leur commerce ; qu'enfin il approu-

voit le bon accueil qu'on avoit fait à nôtre nation, & qu'il souhaitoit qu'on la traitât dorénavant encore avec plus d'honneur & de distinction.

Quelques jours après, les trois Envoyez souhaiterent que je me trouvasse avec tous mes compagnons dans nôtre maison de *Canton*, pour nous annoncer les ordres de l'Empereur. Nous y étant tous rendus, *Hencama* en presence des deux autres *Kintchai* nous dît de la part de l'Empereur que ce que sa Majesté estimoit le plus au monde, c'étoit la vertu; ensuite la science, & l'habileté dans les arts; qu'il m'avoit envoyé en France pour y chercher des compagnons qui eussent ces qualitez; que m'étant acquité avec soin de l'ordre qu'on m'avoit donné, sa Majesté en avoit de la joye, &

136 *Lettres de quelques*
qu'elle vouloit retenir à son service cinq de mes compagnons, & que pour les six autres, elle leur permettoit d'aller demeurer en quelque lieu de son Empire que ce fût, où il leur plairoit, & de prêcher la Religion Chrétienne.

Après que les Envoyez eurent parlé, nos Missionnaires rangez sur deux lignes firent en cérémonie neuf prosternations à la maniere de la Chine, pour remercier l'Empereur de la faveur qu'il leur faisoit. Cela se passa à la vûë d'une grande multitude de peuple, qui alla aussi-tôt en répandre le bruit par toute la ville, ce qui accredita beaucoup les Missionnaires dans *Canton*.

Cependant le Vice-Roy & les autres Mandarins pour se conformer à ce que les *Kin-tchai* avoient marqué, & pour

faire encore un meilleur traitement à nos Officiers, résolurent de leur donner un festin en cérémonie, & de leur remettre les droits de tous les effets qui étoient sur le vaisseau, ce qui alloit à près de dix mille écus; mais ils exigèrent qu'on fist auparavant un remerciement de pure cérémonie à l'Empereur pour le droit d'ancrage & de mesurage du Vaisseau, qu'on avoit déjà accordé.

Comme ces sortes de remerciemens se font à la Chine avec des prosternations & des cérémonies qui tiennent de la soumission & de l'hommage, nous représentâmes, le Pere Visdelou & moy, que le Capitaine du Vaisseau, à qui il appartenoit de faire la cérémonie du remerciement, étant Officier du plus grand & du plus puissant Mo-

narque du grand Occident, qui recevoit des hommages sans en rendre à qui que ce soit, ne pouvoit pas faire la ceremonie à la maniere de la Chine. Les Mandarins qui vouloient faire honneur à nôtre Nation, & non pas la chagriner, répondirent qu'il suffiroit qu'on la fist d'une maniere qui fût honorable pour les deux Nations, c'est à-dire, partie à la Chinoise, partie à la Françoisé, & pour cet effet ils proposerent eux-mêmes que M. le Chevalier de la Roque tourné du côté de *Pekin*, écouteroit la parole Imperiale que le Vice-Roy debout & de côté luy annonceroit, touchant la remise des droits du Vaisseau, & qu'il l'écouteroit avec respect, ou bien à genoux son chapeau sur la teste, faisant ensuite pour remerciement la reverence à la

Missionnaires de la C. de F. 139
Françoise ; ou bien s'il aimoit
mieux, qu'il l'écouteroit le cha-
peau bas & le corps courbé sans
mettre aucun genouil à terre, &
qu'il feroit ensuite la reverence
à la Françoise.

M. le Chevalier de la Roque
n'ayant pas trouvé de difficulté
à cette dernière maniere de re-
mercier l'Empereur, s'offrit de
s'y conformer, & il le fit avec
un air si noble, qu'il donna dans
cette action au Vice-Roy & aux
autres Mandarins qui assiste-
rent à cette ceremonie, de l'esti-
me pour sa personne & pour sa
Nation. On le regala ensuite
avec tous ses Officiers, qui eu-
rent tous après luy dans cette
occasion, le pas au-dessus de
tous les Officiers Generaux de
la Province.

J'ay dit en cette occasion ;
car dans un autre festin, qui fut

un festin de ceremonie qu'on leur fit comme par ordre de la Cour, & où le Vice-Roy occupa la premiere place ou la place du milieu, comme representant la personne de l'Empereur, M. le Chevalier de la Roque fut assis au dessous de luy, mais au dessus des autres Mandarins, qui étoient placez vis-à-vis des Officiers François qu'on avoit fait asseoir du côté le plus honorable. M. de la Roque à qui le Vice-Roy avoit fait offrir le choix quelques jours auparavant, avoit mieux aimé être traité de la sorte par le Vice-Roy & dans son Palais, que par les autres Officiers Generaux de la Province & subalternes du Vice-Roy avec le pas au-dessus d'eux pour luy & pour tous ceux qui l'accompagneroient. Après cette ceremonie nous ne

demeurâmes pas long temps à *Canton*, où nous laissâmes le *Pe-re de Broffia* pour avoir soin de l'Eglise que nous y avons. Le jour de nôtre départ, le *Vice-Roy*, le *Tsong-tou*, le *General* de la milice & tous les autres *Officiers Generaux* de la *Province* encore en habit de ceremonie vinrent nous conduire jusqu'au bord de la riviere. Nous apprîmes à *Nan-tchan fou* Capitale de la *Province* de *Kiamfi*, que l'Empereur étoit party de *Pekin*, & qu'il s'avançoit vers la *Province* de *Nankin*: nous prîmes nôtre route de ce côté-là, & nous le rencontrâmes entre *Yan tcheou* & *Hoai-ngan* Villes d'un grand commerce, qui sont sur le bord du canal par lequel l'Empereur venoit.

Ce Prince ayant esté averti de nôtre arrivée, nous envoya le

Pere Gerbillon qui nous conduisit sur une petite barque vers celle de sa Majesté ; si-tôt que nous l'eûmes abordé, nous nous mîmes à genoux selon la coûtume pour nous informer de la santé de l'Empereur ; dans ce moment il parut à une Fenestre, & me fit l'honneur de me demander comment je me portois avec un air de bonté capable de charmer les personnes les moins sensibles. Il nous ordonna ensuite de monter sur sa barque, il se contenta alors de me faire quelques questions, ayant esté auparavant suffisamment instruit de toutes les particularitez de mon voyage par les longues lettres que j'avois écrites à *Pekin*.

Le même jour sa Majesté nous donna à huit heures du soir une seconde audience dans son cabinet, & nous parla plus long-

temps & encore avec plus de familiarité que le matin. Je luy demanday son agrément pour retourner à *Yang-tcheou*, où nous avions laissé les presens que nous luy avions apportez ; si-tôt que nous y fûmes arrivez, nous les arrangeâmes dans un si bel ordre que plusieurs des principaux Seigneurs de la Cour qui les virent & qui ne pouvoient se lasser de les admirer, avouèrent qu'on n'avoit encore rien vû de si rare ni de si curieux en cette Cour. L'Empereur qui voulut les considerer de plus près, se fit apporter chaque piece l'une après l'autre, & comme il se connoît parfaitement en toutes sortes d'ouvrages, il marqua mieux que personne l'estime qu'on en devoit faire. Mais ce qui le frappa davantage, furent les portraits de la Maison Royale, & sur

tout celuy du Roy, dont ce Prince ne pouvoit détacher ses yeux, comme si le naturel & la vivacité des couleurs de ce tableau eût retracé sensiblement à ses yeux toutes les merveilles qu'il nous a oüi raconter de nôtre Auguste Monarque.

Les Peres Vifdelou & Suarez & *Hencama* leur Collegue eurent ordre deux jours après de continuer leur voyage jusqu'à *Pekin*, & d'y faire porter les presents. Pour moy l'Empereur souhaita que je le suivisse avec le Pere Gerbillon, en attendant mes quatre Compagnons, que nous avions laissez derriere.

Comme nous apprîmes le lendemain qu'ils n'étoient qu'à trois lieuës d'*Yang-tcheou*, nous allâmes au devant d'eux. L'Empereur descendit dans une petite Isle nommée *Kin-chan*, qui est

Missionnaires de la C. de F. 145
est au milieu du *Kiang*, la plus
large & la plus profonde riviere
de la Chine.

Ce fut dans cette Isle enchan-
tée que l'Empereur les vit tous
cinq pour la premiere fois. A-
près qu'ils l'eurent salué selon
toutes les ceremonies Chinoi-
ses, il les fit approcher de sa
personne avec une bonté & une
familiarité qu'ils admirerent, il
leur fit sur les Sciences & sur
les beaux Arts, diverses ques-
tions qui donnerent lieu à ces
Peres de faire voir leur capacité
& de connoître l'esprit & la
profonde érudition de l'Empe-
reur. Ils s'attirerent dès cette
premiere Audiance l'estime de
ce grand Prince: il ne put s'em-
pêcher de dire qu'ils luy sem-
bloient tres bien choisis, tres-
propres pour son service, &
qu'il avoit de la joye de les voir.

II. Rec.

G

Mais rien ne marqua mieux combien il étoit content, que le commandement qu'il fit qu'on leur donnât des barques plus legeres que celles qu'ils avoient, & qu'ils se joignissent au Pere Gerbillon & à moy pour le suivre dans tout son voyage, qui dura plus de trois mois.

Quoy que je me sois proposé de ne rapporter icy aucune particularité de ce voyage de l'Empereur, je ne puis cependant, Mon Reverend Pere, me dispenser de vous dire quelque chose des marques de bonté & de bienveillance que sa Majesté donna à neuf ou dix Missionnaires de diverses Nations & de differens Ordres, qui furent introduits en sa presence par le Pere Gerbillon pour avoir l'honneur de le saluer, & de luy offrir quelques petites curiositez. Ce Prin-

ce les fit tous approcher de sa barque pour leur parler plus familièrement , leur envoya des mets de sa table , & même quelque argent , pour faire voir par des marques si publiques de sa bienveillance royale , l'estime qu'il fait de tous les Missionnaires , & pour les autoriser par là de plus en plus dans toutes les Provinces de son Empire. Et afin de faire honneur à nôtre sainte Religion d'une maniere encore plus particuliere , il envoya aux deux Eglises qui sont à *Nan-kin* , & à celle de *Ham-tcheou* Capitale de la Province de *Tche-kian* , une personne pour y adorer le vray Dieu , & pour s'informer de l'état de ces Eglises.

Sur le rapport que fit cet Officier , qu'on rebâtissoit l'Eglise de la Ville de *Ham-*

148 *Lettres de quelques*
tcheou^a plus celebre par la der-
niere persecution qui donna oc-
casion à ce fameux Edit en fa-
veur de la Religion Chrétienne,
que par ses Peintures & par son
Architecture , qui la faisoient
passer pour la plus belle Egli-
se de la Chine , il donna une
somme d'argent pour achever
promptement ce bâtiment.

Des marques si éclatantes &
si universelles de l'estime & de
l'affection de l'Empereur ; tant
à l'égard des Missionnaires qui
sont à son service , qu'à l'égard
de ceux qui demeurent dans les
Provinces , pourroient faire ju-
ger en Europe à ceux qui les ap-
prendront , que ce Prince n'est

^a Cette Eglise avoit esté reduite en cendres
peu de temps auparavant avec une partie de la
ville de *Ham-tcheou* , comme on le peut voir
dans l'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la
Chine en faveur de la Religion Chrétienne ,
pag. 65. de la 3. édition.

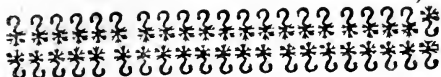
Missionnaires de la C. de J. 149
pas éloigné du Royaume de Dieu : Mais si d'un côté nous avons lieu de rendre au Seigneur mille actions de graces pour la santé parfaite qu'il luy donne , pour la victoire complete qu'il luy a fait remporter sur le *Caldan* * , l'unique ennemy qu'il pût craindre ; pour le bonheur avec lequel ce grand Prince regne sur ses peuples , également cheri & redouté de tous ; en un mot , si nous devons remercier Dieu pour toutes les prosperitez , dont il le comble dans cette vie : d'un autre côté nous avons raison de craindre que ce ne soit là l'unique récompense de toutes les vertus morales qui éclatent dans sa personne , & de la protection

* C'est le Roy des Elouths, un des plus puissans Princes de la Tartarie , dont l'Empereur de la Chine a conquis les Estats depuis quelques années.

150 *Lettres de quelques, &c.*
particuliere qu'il donne constamment depuis tant d'années à nôtre sainte Religion ; ou à ceux qui la prêchent dans son Empire ; à moins que la perseverance de tant de saintes ames qui prient depuis si long temps celuy , qui tient entre ses mains le cœur des Souverains , ne l'oblige enfin à se convertir , & ne luy fasse embrasser des veritez , dont il est parfaitement instruit. C'est ce que nous demandons tous les jours à Dieu , & ce que nous prions tous les gens de bien de demander pour la plus grande gloire de Dieu , & le salut de toute la Chine. Je suis avec un profond respect ,

MON TRES-REVEREND PERE ,
DE VOTRE REVERENCE

Le tres-humble & tres-obeïssant
serviteur J O A C H I M BOUVER,
Missionnaire de la Comp de Jesus.



LET T R E

D U

PERE DE PREMARE,
 Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere LE
 GOBIEN, de la même Com-
 pagnie.

*A Ven-tcheou-fou, en la Province de
 Kiamfi, le 1. Novembre 1700.*

MON REVEREND PERE,

P. C.

A mon arrivée en ce païs j'eus
 l'honneur d'écrire au R. P. de la
 Chaize. Comme je ne connois-
 fois guères encore la Chine, je
 ne fis presque qu'une Relation

de nôtre voyage , & des cour-
ses que les mauvais temps &
l'erreur de nos Pilotes nous a-
voient fait faire en diverses mers
hors de nôtre route , pendant
l'espace de près de huit mois.
Je ne doute pas qu'il n'ait eu la
bonté de communiquer ma let-
tre à nos Peres , & que vous n'y
ayez trouvé des choses assez cu-
rieuses , non pas peut être pour
être cherchées , mais du moins
pour être remarquées par des
voyageurs , quand elles se trou-
vent dans leur chemin.

Mais maintenant que je com-
mence à connoître ce pais-cy ,
& que Dieu m'a fait la grace
d'apprendre en si peu de temps
assez de Chinois pour entendre
à peu près ce qu'on dit , & pour
faire entendre ce que je veux
dire ; je suis en état de vous in-
struire sur bien des choses , sur

Missionnaires de la C. de F. 153
lesquelles je ne l'aurois pas pû
faire dans mes premières let-
tres, & je croy devoir commen-
cer aujourd'huy par vous parler
de ce qui vous touche le plus
aussi-bien que moy, je veux dire
de l'état & des besoins pressans
de la Religion dans ce vaste Em-
pire. Je n'ajouteray donc rien
à ce qu'on vous a écrit tant de
fois depuis quelques années, que
la Chine est le plus fertile cli-
mat & le plus riche país du mon-
de. La magnificence de l'Empe-
reur & de sa Cour, & les riches-
ses des grands Mandarins sur-
passent ce qu'on en peut dire.
On est certainement frappé d'a-
bord de ne voir icy que soye, que
porcelaines, que meubles & ca-
binets, qui n'étant pas plus ri-
ches, ont pourtant quelque cho-
se de plus brillant que le com-
mun de nos ouvrages d'Europe.

Mais je vous diray seulement en passant une chose qui d'abord vous semblera un paradoxe, & qui n'est pourtant que la pure vérité. C'est que le plus riche & le plus florissant Empire du monde est avec cela dans un sens le plus pauvre & le plus misérable de tous. Le terre quelque étendue & quelque fertile qu'elle soit, ne suffit point à nourrir ses habitans. Il faudroit quatre fois autant de païs qu'il y en a pour les mettre à leur aise. Dans la seule Ville de *Canton* il y a sans exagerer plus d'un million d'ames, & dans un gros Bourg, qui n'en est éloigné que de trois ou quatre lieuës, il y a encore, dit-on, plus de monde qu'à *Canton* même. Qui peut donc compter les habitans de cette Province? Mais que sera-ce de tout l'Empire, lequel est com-

Missionnaires de la C. de F. 155
posé de quinze grandes Provinces presque toutes également peuplées? à combien de millions cela doit-il monter? Un tiers de ce peuple infini s'estimerait heureux, s'il avoit autant de ris qu'il en faudroit pour se bien nourrir.

On sçait que l'extrême misère, porte à de terribles excès. Quand on est à la Chine, & qu'on commence à voir les choses par soy-même, on n'est pas surpris que les meres tuent, ou exposent plusieurs de leurs enfans, que les parens vendent leurs filles pour peu de chose; que les gens soient interessez, & qu'il y ait un grand nombre de voleurs. On s'étonne plutôt qu'il n'arrive quelque chose de plus funeste encore, & que dans les temps de disette, qui ne sont pas icy trop rares, des millions d'ames se voyent perir

par la faim, sans avoir recours aux dernières violences, dont on lit des exemples dans nos histoires d'Europe.

Au reste on ne peut pas reprocher aux pauvres de la Chine, comme à la plûpart de ceux d'Europe, leur faineantise, & qu'ils pourroient gagner leur vie s'ils vouloient travailler. Le travail & la peine de ces malheureux est au dessus de tout ce qu'on peut croire. Un Chinois passera les jours à remuer la terre à force de bras; souvent il sera dans l'eau jusqu'aux genoux, & le soir il est heureux de manger une petite écuellée de ris, & de boire l'eau insipide dans laquelle on l'a fait cuire. Voilà tout son ordinaire. Avec cela plusieurs s'accoutument à souffrir, & si vous en ôtiez les desirs, qui sont si naturels aux misera-

bles, l'innocence de leurs mœurs répondroit assez à leur pauvreté, & à la grandeur de leur travail.

La première reflexion que fait faire aux Missionnaires la compassion même naturelle qu'on a de ces pauvres gens, c'est de dire: Au moins si nous pouvions leur donner les consolations solides que trouvent ceux qui souffrent en suivant les maximes de l'Évangile, si nous pouvions leur apprendre à sanctifier leurs souffrances en leur proposant les exemples d'un Dieu souffrant pour leur amour, & en leur découvrant les biens infinis, & le bonheur éternel qu'ils pourroient se procurer dans le Ciel par la vie pauvre, pénible & laborieuse qu'ils mènent sur la terre! Mais comment la voix d'un si petit nombre de Mission-

naires peut-elle se faire entendre à cette multitude d'Infidèles qu'on ne compte que par millions , dans un païs sur tout où vous sçavez les difficultez qu'il y a à surmonter par rapport à la langue.

Ne vous lassez donc point d'icy à bien des années , de nous entendre dire & redire , que la moisson est grande , & que le nombre des Ouvriers est bien petit : faites-le comprendre efficacement à ceux de nos Peres , qui ont quelque envie & quelque bonne volonté de venir icy , & qu'ils ne croient pas trop ce que je me souviens qu'on nous disoit quelquefois , quand nous nous préparions à passer les mers, qu'on exageroit peut être le bien qu'il y avoit à faire dans les Missions , & qu'il s'en falloit beaucoup que les dispositions

des peuples à recevoir le Christianisme fussent telles qu'on nous les publioit en Europe. On ne vient point encore à nous par troupes demander le saint Baptême, comme nous esperons que cela pourra être avec le temps : mais cependant il n'y a point de Missionnaire, qui sçachant la langue & s'appliquant aux fonctions de son ministere, ne puisse avec ses Catechistes baptiser par an quatre à cinq cens Idolâtres.

Mon Dieu, si un Predicateur des plus zelez d'Europe étoit assuré de faire par ses Sermons & par ses Missions quatre ou cinq cens conversions chaque année, ne l'estimeroit-on pas un des plus heureux Ministres de l'Évangile, & ne se croiroit-il pas peut être nécessaire ? On prend patience icy quand on

n'en convertit pas davantage, & cela ne s'appelle que de mediocres commencemens, parce qu'on ne mesure pas les succès à ceux qu'on auroit pû avoir en France, mais à ceux d'un saint Xavier dans les Indes, & à ceux de nos hommes Apostoliques, qui luy succederent au Japon, où les Infidelles venoient sans nombre se presenter au saint baptême.

Je ne parle point des petits enfans que la misere des parens oblige, comme j'ay dit, d'exposer à la ville & à la campagne, en danger d'être mangés des bêtes, & certainement condamnés, si vous ne les secourez, à mourir dans la disgrace éternelle de Dieu. Un homme qui n'auroit rien à faire qu'à les aller chercher pour leur donner le baptême, en cette extremité dé-

plorable , ne perdrait point sa peine. Il y auroit peu de jours qu'il n'en trouvât quelqu'un , & leur salut seroit d'autant plus certain , que plusieurs regardent icy la perte de ces innocens comme une décharge nécessaire à la Republique , & que personne ne se met en peine de les ramasser , & de les tirer du sein de la mort ; dès le jour de leur baptême presque tous seroient en Paradis.

Vous voyez donc bien , Mon. Reverend Pere , quel est le plus pressant de nos besoins ; il nous faut des compagnons de nos travaux. Les Missionnaires viendroient icy par centaines ; qu'avec la liberté que nous avons de prêcher l'Evangile par tout ce vaste Empire , il y auroit de quoy les occuper ; c'est à cela comme au plus pressé qu'il faut.

faire la première application des aumônes que vous recevrez: n'effrayez pourtant pas les gens en leur faisant trop connoître ce qui seroit nécessaire pour fournir à la subsistance d'un si grand nombre d'Ouvriers. Ne proposez que ce que chacun peut faire sans trop s'incommoder. J'ay pensé souvent que la portion congruë que l'on donne en France à un Curé ou à un Vicaire de campagne, qui n'a pas quelquefois cent paroissiens, est tout ce qu'il faut pour entretenir icy aisément un Missionnaire, qui ne gouvernera pas seulement une Église déjà formée, & où il y a quelquefois vingt & trente mille Chrêtiens, mais qui fera encore chaque année assez de Chrêtiens pour former une Paroisse de cinq ou six cens Neophytes. Quatre ou cinq per-

sonnes unies ensemble peuvent faire une pension pareille sans beaucoup s'incommoder , & le Missionnaire en ménageant ce petit fonds , ne laisseroit pas d'avoir outre sa subsistance de quoy faire encore par intervalles de petites charitez.

Je ne puis vous expliquer combien ces charitez faites par les Missionnaires , quelque petites qu'elles paroissent , sont utiles & honorables à la Religion : elles confirment de plus en plus les Infidelles dans la pensée qu'ils ont que nous ne sommes pas venus chercher leurs tresors, mais leurs ames & leurs personnes , & l'on sçait que c'est icy une des considerations , qui les prévient davantage en faveur de nôtre Religion. Elles donnent idée au Chinois de la charité des Chrêtiens d'Europe , à qui

nous faisons tout l'honneur de ces aumônes , declarant souvent que sans la liberalité de quelques ames genereuses , nous n'aurions de nous-mêmes ni de quoy nous entretenir , ni de quoy leur faire part de ce que nous avons. Le zele des personnes qui pensent de si loin à des étrangers qu'ils n'ont jamais veus , & dont ils n'auront jamais besoin , les touche & les attendrit autant que tout le reste.

De plus ceux qui souffrent & qui sont dans le besoin , sont attirez par là à écouter les instructions qu'on leur fait. Ils prennent confiance en des gens qui les aiment , & à proportion que nous leur faisons du bien , ils jugent que nous les aimons & que nous ne voudrions pas les tromper. Enfin elles déterminent ceux des Chrétiens Chi-

nois qui sont les plus accommodés à faire à leurs freres en Jesus Christ des aumônes bien plus considerables que les nôtres. Les *Bonzes* preschent assez la charité, mais c'est pour eux-mêmes qu'ils la preschent, & non point pour les pauvres; nous ne prenons rien pour nos ministeres, & de plus nous pratiquons ce que nous enseignons. Mais si jamais la charité devenoit plus liberale, & que vous trouvassez, comme il peut arriver, de ces grandes ames, qui ne refusent rien aux propositions qu'on leur fait d'un bien solide & assuré, nous aurions icy dequoy les satisfaire.

Entre plusieurs sortes d'établissements qui seroient necessaires, & qui aideroient beaucoup au progrès du Christianisme par l'honneur qu'ils feroient à la

Religion, il y en a un que plusieurs Missionnaires, aussi-bien que moy, avons singulierement à cœur : Ce seroit qu'on pût faire d'abord dans cinq ou six Villes Capitales des plus grandes Provinces de l'Empire, des especes d'hôpitaux pour élever ces enfans exposez qu'on auroit empêché de mourir, & d'être séparés de Dieu pour toujours. Ce seroit proprement icy une œuvre digne de la pieté des Dames, à qui par consequent vous devriez en expliquer le projet. Car ces hôpitaux seroient principalement composez de filles ; ce sont celles que les parens exposent plus volontiers, quand ils craignent de se voir surcharger d'enfans. Ils en ont encore moins de pitié que des garçons, parce qu'ils croyent qu'ils auront plus de peine à s'en défaire

& à les mettre en état de gagner leur vie.

On les éleveroit donc jusqu'à un certain âge dans les principes de la Religion , & on leur apprendroit les arts du païs propres de leur condition & de leur sexe. A quatorze ou quinze ans on les placeroit comme on fait en France chez des Dames Chrêtiennes , qui les prefere-roient à des domestiques idolâtres , ou on les feroit entrer en des especes de Monasteres où elles passeroient leurs jours à prier & à travailler. Sur le mo-dele de ces premieres Commu-nautez , on ne doute point qu'il ne s'en formât bien-tôt d'autres composées de personnes plus qualifiées , comme dans les mai-sons Religieuses d'Europe. Les Chinoises ont beaucoup d'at-trait pour la vie solitaire. Ou-

tre la disposition qu'on trouve en elles pour pratiquer la piété, elles sont élevées dans la maison de leurs parens hors du commerce du monde, ainsi on peut croire que la vie du Cloître ne leur coûteroit presque rien. On ne leur parle guères de ce grand nombre de saintes Vierges, qui choisissent Jesus-Christ pour Epoux dans les divers Ordres Religieux de l'Eglise, qu'on ne sente qu'elles auroient du penchant à faire à Dieu un sacrifice si beau & si genereux.

Il se forme chaque jour dans Paris tant de nouveaux établissemens de piété, du moins si les choses n'ont bien changé depuis que j'en suis sorti : Une Dame de qualité ne pourroit-elle pas entreprendre quelque chose de semblable pour *Pekin* par exemple, la Capitale de la Chine ?

On

On ne seroit point exposé si loin d'Europe à la tentation de la vaine gloire, ni aux frivoles applaudissemens qu'attire quelquefois de la part des mondains la qualité de Fondatrice. Mais se pourroit-il faire, ô mon Dieu, que ce fust là ce qu'on cherchast quelquefois dans les bonnes œuvres qui éclatent au dehors; & si l'on avoit la foiblesse d'estre sensible à de pareils retours, par cet endroit même ne seroit-ce pas déjà une raison d'envoyer ses charitez à l'autre extrémité du monde, où Dieu seul qui les connoistroit, leur donneroit une récompense pleine & entiere? Il ne faut pas qu'on renonce à la bonne œuvre que je propose, sur ce qu'une seule personne ne pourroit pas sagement esperer de la faire réussir. Ce qui s'employe à

nourrir & à vêtir un pauvre à Paris , en feroit subsister icy quatre ou cinq ; & puis ce n'est pas toujours , en France même , une seule personne qui fait subsister une maison ; on se joint plusieurs pour fournir à la dépense.

Il suffit qu'il y en ait une à la teste des autres , qui veuille les solliciter sur la connoissance qu'elle a du besoin de ceux qu'on a resolu de soulager. Il n'est pas même necessaire qu'on fasse de si grandes aumônes à la fois. On peut en faire moins , & recommencer plus souvent. La maniere , dont on a reçu à la Chine les François qui estoient avec nous sur l'Amphitrite , nous fait esperer qu'il s'établira un commerce durable & aisé entre les deux Nations , & qu'ainsi nous pourrons recevoir de-

Missionnaires de la C. de F. 171
formais de vos nouvelles, & des
charitez d'Europe plus d'une
fois l'année. Le Voyage n'est
tout au plus que de six mois,
pourvû que l'on parte de Fran-
ce à la fin de Decembre, ou au
commencement de Janvier.
Nous avons trouvé à *Canton* un
petit navire Anglois, qui est ve-
nu d'Europe en cinq mois. Les
Vaisseaux qui ne partiroient
qu'au commencement de Mars,
ne laisseroient pas d'arriver la
même année : mais leur voyage
sera moins seur & plus long.
Nous ne partismes que le 7. de
Mars de la Rochelle, nous a-
vons relâché en plusieurs en-
droits avec perte de beaucoup
de temps, parce que nous avons
manqué le détroit de la *Sonde* :
avec tout cela ; & malgré un dé-
tour de prés de cinq cens lieuës
dans des mers inconnuës, où

nous n'allions , pour ainsi dire , qu'à taton , nous avons vû la terre de la Chine au bout du septième mois. On ne viendroit pas si viste par terre quand on ne prendroit aucun détour , & qu'on feroit réglément quatorze à quinze lieuës tous les jours.

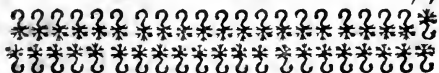
Je me promets , Mon cher Pere , que tant de Dames de vertu , qui sont curieuses de sçavoir ce qui se passe au bout du monde , ne seront peut-estre pas indifferentes sur ce que je vous écris aujourd'huy , & qu'elles nous sçauront gré d'avoir fait connoître le besoin , où sont pour le temps & pour l'éternité , tant de petites Créatures , auxquelles on doit prendre un interest particulier , parce qu'elles ne peuvent attendre qu'une mort éternelle , après une vie tres-courte & tres miserable.

Je finis en vous priant de nouveau , de ne vous point fatiguer de nous entendre si souvent demander. Je ne me fusse jamais crû capable d'en venir là ; mais on change bien de pensées , quand on voit des besoins d'une certaine espece. Le zele peut s'endormir au milieu de la France dans un lieu , où l'on suppose que d'autres feront le bien que nous n'aurons pas fait. Depuis que je me sens icy resolu à consacrer au salut des ames , mon repos , ma santé , ma vie , je suis persuadé que les plus imparfaits & les plus lâches auroient encore plus d'ardeur & plus de zele que moy ; & que je satisferois mal à mon devoir , si dissimulant les besoins de nos pauvres Eglises , j'estois cause peut estre qu'elles fussent moins secouruës. Il y a lieu de croire

que nous ne vous ferons pas toujours à charge. Quand le nombre des Chrestiens riches & puissans se sera accru, c'est à la Chine & non point en Europe, que nous ferons connoître les necessitez de cette Chrestienté ; mais l'heure n'est pas encore venuë. Long-temps après Jesus-Christ, les premiers Fidelles assisterent les Payens, qui estoient dans le besoin ; & la veuë de leur grande charité fut ce qui déterminâ plusieurs de leurs ennemis même à se faire instruire, & à se convertir, C'est du même moyen que nous voudrions nous servir, dans l'esperance que Dieu y donnera les mêmes benedictions. Je suis avec bien du respect,

MON REVEREND PERE.

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant
serviteur DE PREMARE, Mission-
naire de la Compagnie de Jesus.



L E T T R E

D U

PERE STANILAS ARLET,
de la Compagnie de Jesus, é-
crite d'une nouvelle Mission
du Perou, au R. P. General de
la même Compagnie, le pre-
mier Septembre 1698. tra-
duite sur l'Original Latin.

MON TRES REVEREND PERE,

P. C.

L'an 1697. la veille de la
feste de saint Pierre & de saint
Paul, nous arrivâmes au Perou
le Pere François Boriné mon
compagnon, & moy, tous deux
graces à Dieu dans une santé

H iij

176 *Lettres de quelques*
parfaite, & sans avoir essuyé au-
cun fâcheux accident. Il y a-
voit justement quatre ans que
durant l'Octave des saints Apô-
tres, vôtre Paternité nous avoit
donné permission de quitter la
Boheme, nôtre patrie, pour
passer aux Indes d'Occident.
Après quelque sejour en ce nou-
veau monde, nos Superieurs
d'icy me permirent, ce que je
souhaittois avec le plus d'ar-
deur, d'avancer dans les terres,
pour y fonder un établissement
nouveau. Nous luy avons donné
le nom du Prince des Apôtres,
sous les auspices de qui la Mis-
sion a été entreprise & com-
mencée, & on l'appelle, La
Residence de saint Pierre.

Les Barbares que la Provi-
dence m'a chargé de cultiver,
se nomment *Canisiens*. Ce sont
des hommes tout sauvages, &

peu differens des bêtes pour la maniere de vivre & de se conduire. Ils vont tout nuds , hommes & femmes. Ils n'ont point de demeure fixe, point de loix, nulle forme de gouvernement. Egalement éloignez de la Religion & de la Superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu , ni aux Demons, quoy qu'ils aient des idées assez formées du souverain Etre. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche & menaçant, je ne sçay quoy de feroce dans toute la figure.

On ne sçauroit bien dire le nombre des hommes, qui peuvent être en ces vastes pays, & parce qu'on ne les voit jamais assemblez, & parce qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre

avec leurs voisins ; & quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats , ou ils les font esclaves pour toujours , ou après les avoir rostis sur les charbons , ils les mangent dans leurs festins , & se servent au lieu de tasses , des cranes de ceux qu'ils ont ainsi devorez.

Ils sont fort adonnez à l'yvrognerie , & quand le feu leur monte à la tête , après s'être querellez & dit bien des injures , souvent ils se jettent les uns sur les autres , se déchirent , & se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres desordres bien plus honteux , auxquels ils s'abandonnent brutalement , lors qu'ils ont trop bû. Ils ont pour armes l'arc & les flèches , & une espece de long javelot fait de roseaux longs & pointus , qu'ils lancent de loin contre l'ennemy

avec tant d'adresse & de force, que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup feur. Le nombre des femmes n'est point limité parmy eux ; les uns en ont plus , les autres moins , chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes les journées entieres , est de préparer à leurs maris des breuvages composez de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres Barbares , sans armes & sans soldats , accompagnez seulement de quelques Chrestiens Indiens , qui nous servoient de guides & d'interpretes. Dieu voulut que nôtre expedition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'esperer. Car plus de douze cens hommes sortirent bien tôt des forêts pour venir avec nous jeter les fonde-

mens de nôtre nouvelle peuplade. Comme jamais ils n'avoient vû ni chevaux, ni hommes, qui nous ressemblassent pour la couleur & pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à nôtre premiere rencontre, fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc & les flèches leur tomber des mains de la crainte qui les faisoit ; ils étoient hors d'eux-mêmes, ne sçachant que dire, & ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pû venir dans leurs forêts. Car ils pensoient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits, & le cheval sur lequel il étoit monté, n'étoient qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire ; & la vûë d'une nature si monstrueuse les tenoit

Missionnaires de la C. de J. 181
dans une espece de faiblesse ,
qui les rendoit comme immobi-
les.

Un de nos Interpretes les ras-
sura , leur expliquant qui nous
étions , & les raisons de nôtre
voyage ; que nous venions de
l'autre extremité du monde seu-
lement pour leur apprendre à
connoître , & à servir le vrai
Dieu. Il leur fit ensuite quel-
ques instructions particulieres ,
dont nous étions convenus , &
qui étoient à leur portée , sur
l'immortalité des Ames , sur la
durée de l'autre vie , sur les ré-
compenses que Dieu leur pro-
mettoit après leur mort , s'ils
gardoient ses Commandemens ,
sur les châtimens redoutables ,
dont il les menaçoit avec raison ;
s'ils se rendoient rebelles à la
lumiere qui les venoit éclairer
de si loin.

Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau fait le Pasteur , & nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs Compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà six Nations fort peuplées , ou plutôt un peuple de six grandes Forêts , ont envoyé des Deputez nous offrir leur amitié , nous demander la nôtre , & nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces Deputez avec toutes les demonstrations de l'amitié la plus tendre , & nous les avons renvoyez chez eux chargez de presens. Ces presens ne sont que quelques petits grains de verre , dont ils font

apparemment des bracelets & des colliers. L'or & l'argent ne font point ici à beaucoup près si estimez, & si j'avois pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre de toutes les grosseurs, & de toute couleur, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens; que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur & de plus solide.

Nous avons choisi pour faire nôtre nouvelle habitation, un canton bien situé & fort agreable, vers la hauteur d'environ quatorze degrez de latitude Australe. Elle a au Midy & à l'Orient une plaine de plusieurs lieuës d'étenduë, plantée par intervalles de beaux palmiers: au Septentrion un fleuve grand &

poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue *Canisienne*: à l'Occident ce sont de vastes forêts d'arbres odoriferans, & tres-propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des dains, des sangliers, des singes & toutes sortes de bêtes fauves & d'oiseaux. La nouvelle Bourgade est partagée en ruës, & en places publiques; & nous y avons une maison comme les autres, avec une chapelle assez grande. Nous avons été les Architectes de tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Il faut avoüer que les chaleurs sont icy tres-grandes, par la nature du Climat. C'est une Été violent, qui dure toute l'année, sans nulle varieté sensible des saisons; & si ce n'étoient les vents, qui soufflent par intervalles, & qui rafraîchissent un

peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevez dans les pays Septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages & des tonneres aussi affreux, qu'ils sont grands & frequens. Des nuages épais de moucherons venimeux, nous tourmentent jour & nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain & de vin que ce qu'il en faut pour dire la Messe. C'est de la riviere & de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, & on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets differens, qu'un peu de sel, quand on en a; car souvent on n'en a pas, ou l'on n'en a guères. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu par ses

consolations pleines de douceur , supplée à tout ce qu'on pourroit desirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse ; & dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre tres content. En mon particulier, Mon Reverend Pere, j'ose vous assurer que depuis que je suis dans cette pénible Mission, je n'ay pas eu un mauvais jour ; & certainement ce que je m'en figurois, lors que je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquietude & de dégoût, que ne m'a causé de peine ; l'experience de ce que j'ay trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore au siecle dans les meilleurs lits. Tant il est vray que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup

Missionnaires de la C. de J. 187
plus , que les maux même ne
sçauroient faire.

La veuë seule de ce grand
nombre de Catéchumenes , qui
se préparent avec une ferveur
inexplicable à embrasser la foy ,
& qui se rendent dignes du bap-
tême par un changement total
de mœurs & de conduite , fe-
roit oublier d'autres maux bien
plus sensibles. C'est un charme
de voir venir ce peuple en foule,
& d'un air content le matin à
l'explication du catéchisme , &
le soir aux prieres , que nous fai-
sons faire en commun ; les en-
fans disputent entre-eux , à qui
aura plûtôt appris par cœur
ce qu'on leur enseigne de nos
mysteres ; nous reprendre nous-
mêmes , quand il nous échape
quelque mauvais mot dans leur
langue , & nous suggerer tout
bas comment il auroit fallu dire ;

les adultes plus avancez demander avec empressement le premier Sacrement de nôtre Religion , venir nous avertir à toutes les heures du jour & de la nuit , quand quelqu'un d'eux est extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser ; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au grand Maître une grande maison, c'est ainsi qu'ils nomment Dieu & l'Eglise, pendant que plusieurs d'entr'eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sçait quel obstacle c'est à la conversion des Barbares que la pluralité des femmes, & la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le Christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-cy, avec toute la sagesse & toute la reserve que

demandoit un point si délicat, ils comprirent tres-bien ce que nous voulions dire, & nous fûmes obéis par tout, hormis en trois familles, sur lesquelles nous n'avons pû encore rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guerir de l'yvrognerie; ce qui doit paroître admirable, & fait voir la grande misericorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'icy abandonnez. Quelques femmes ont déjà appris à filer, & à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a déjà bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, & nous avons semé une assez grande quantité de coton pour avoir dans quelques années dequoy vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feüilles d'arbres pour se couvrir, en atten-

dant quelque chose de mieux. En un mot les hommes & les femmes indifferemment nous écoutent , & se soumettent à nos conseils avec tant de docilité , qu'il paroît bien que c'est la grace & la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de nôtre volonté , pour porter ces chers fidelles à faire tout le bien que nous leur inspirons.

Voilà , Mon Reverend Pere , ceux à qui a passé le Royaume de Dieu , que sa justice , par un jugement redoutable , a ôté à ces grandes Provinces de l'Europe , qui se sont livrées à l'esprit de schisme & d'heresie. Oh si sa misericorde vouloit faire ici une partie des merveilles , auxquelles les aveugles volontaires de nôtre Allemagne s'obstinent de fermer les yeux , qu'apparemment il y auroit bien-tôt

icy des Saints ! C'est une chose qui paroît incroyable , qu'en un an de temps , des hommes tous sauvages , & qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom & la figure , ayent pû prendre si promptement des sentimens d'humanité & de pieté. On voit déjà parmy eux des commencemens de civilité & de politesse. Ils s'entre-saluent, quand ils se rencontrent , & nous font à nous autres , qu'ils regardent comme leurs maîtres , des inclinations profondes , frappant la terre du genou , & baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres païs, qui passent par leurs terres , à prendre logis chez eux ; & dans leur pauvreté ils exercent une espece d'hospitalité liberale , les conjurant de les aimer comme leurs freres , &

de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion. De sorte qu'il y a lieu d'esperer qu'avec la grace de Dieu, qui nous a tant aidé jusqu'icy, nous ferons de ce peuple non seulement une Eglise de vrais fidelles, mais encore avec un peu de temps une Ville, peut-être un Royaume d'hommes, qui vivront ensemble selon toutes les loix de la parfaite societé.

Pour ce qui regarde les autres Missions fondées en ce pays-cy depuis dix ans, je diray à vôtre Paternité, ce que j'ay appris, que le Christianisme y fait de tres-grands progrès, plus de quarante mille Barbares ayant déjà reçu le baptême. C'est un concours & une modestie rare dans les Eglises, un respect profond à l'approche des Sacrements; les maisons des particuliers

liers retentissent souvent des loüanges de Dieu qu'on y chante, & des instructions que les plus fervens font aux autres. M'étant trouvé dans une de ces Missions pendant la semaine sainte, j'eus la consolation de voir dans l'Eglise plus de cinq cens Indiens, qui châtioient rigoureusement leur corps le jour du Vendredy saint, à l'honneur de Jesus-Christ flagellé. Mais ce qui me tira des larmes de tendresse & de devotion, ce fut une troupe de petits Indiens & de petites Indiennes, qui les yeux humblement baissés, la tête couronnée d'épines, & les bras appliquez à des poteaux en façon de croix, imiterent plus d'une heure entiere en cette posture l'état penible du Sauveur crucifié qu'ils avoient là devant les yeux.

Mais afin que nos esperances ne nous trompent point , & que le nombre de nos nouveaux fidelles s'augmente chaque jour avec leur ferveur ; du fond de ces grands deserts , où nous sommes à l'autre extremité du monde , je conjure vôtre Paternité de se souvenir de nous dans ses saints sacrifices , & de nous procurer le même secours auprès de nos Peres & Freres répendus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jesus-Christ, & dans les prieres desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis,

MON REVEREND PERE ,
DE VOSTRE PATERNITE,

Au Perou de la Mission que les Espagnols appellent Moxos , & que les naturels du país nomment Canisie, le 1. Septembre 1698.

Le tres-humble ,
& tres obéissant fils
& serviteur en N. S.
Stanislas Arlet Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

T A B L E.

L ettre du P. Lainez aux Peres de sa Compagnie, qui travaillent en la mission de Maduré.	Page 1
Lettre du Pere de Premare, au R. P. de la Chaize, Confesseur du Roy.	57
Route qu'il faut tenir pour passer les dé- troits de Malaque & de Goberna- dour.	111
Lettre du P. Bouvet au R. P. de la Chaize, Confesseur du Roy.	119
Lettre du P. de Premare, au P. le Go- bien.	151
Lettre du P. Stanislas Arlet, au R. P. General de la Comp. de JESUS.	175

A P P R O B A T I O N.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur
le Chancelier, le premier & le se-
cond Recueil des Lettres édifiantes & cu-
rieuses écrites des Missions Etrangeres par
quelques Missionnaires de la Compagnie
de Jesus. En Sorbonne le 30. du mois
d'Octobre 1702.

C. DE PRECELLE.



